

Adolphe Lajoinie

Nos Troubadours



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Adolphe Lajoinie

Nos Troubadours

Préface d'Edouard Bourciez

**Bordeaux
Librairie Feret
1926**

NOS TROUBADOURS

Adolphe Lajoinie

**A Marius Jouveau
Capoulié du Félibrige, son ami.**

Préface

Ceux qui liront ce livre verront vite ce que s'y est proposé l'auteur, et point n'est besoin de l'exposer ici longuement. S'adressant avant tout au grand public, il a voulu remettre sur le plan de l'actualité nos vieux Troubadours. Rien de plus, rien de moins. N'oublions pas en effet que la lyrique provençale du Moyen Age est, dans notre Occident, la plus grande et la plus originale probablement qui ait existé après celle des Grecs, et c'est une fleur éclosée sur notre sol.

Il y a un siècle environ, lorsque Raynouard eut publié en six volumes un choix copieux de leurs poésies, lorsque par des cours ou des publications diverses Fauriel et Villemain se mirent à attirer sur eux l'attention, les Troubadours, pendant un temps, furent à l'ordre du jour : je ne doute point, pour ma part, que les hommes de la génération de 1830 n'aient eu, sur tout ce qui concerne cette poésie méridionale, des idées et des connaissances qui, si elles n'étaient pas toujours rigoureusement exactes, étaient cependant plus larges, plus générales, et même plus précises que les nôtres. Assurément, depuis cent ans, soit en France, soit aussi de l'autre côté du Rhin, quelques spécialistes éminents se sont voués à l'étude de cette poésie, et ont poursuivi l'œuvre de leurs devanciers, éclairci maint passage, découvert et publié des manuscrits nouveaux. Mais combien sont-ils ? Et surtout le public auquel ils s'adressent, par exemple chez nous, n'est-il pas singulièrement restreint ? Aucune place n'est faite ni dans l'enseignement de notre jeunesse, ni même dans les manuels qu'on met entre ses mains, à l'œuvre des Troubadours. Il serait temps peut-être que ce nom éveillât chez nos contemporains autre chose qu'un sourire, autre chose que le souvenir de quelque dessus de pendule ridiculisé et relégué au fond d'un grenier.

De là l'utilité de ce livre, qui vient à son heure, qui ne saurait faire double emploi avec d'autres études, ou plus savantes ou plus développées, et notamment celle que M. Anglade a consacrée au même sujet il y a déjà quelque quinze ou vingt ans. Il faut dire en deux mots ce qu'on y trouvera sous une forme portative, et d'autre part, ou même d'abord, ce qu'il serait inutile d'y chercher.

L'auteur n'a point entendu traiter ici ce qui concerne la technique proprement dite de la poésie méridionale, ou il ne l'a fait du moins qu'en quelques notations brèves. Il a estimé en effet que cette technique qui est assurément très artistique, mais très savante aussi et très complexe, parfois un peu laborieuse, exigeait, pour être saisie dans son ensemble ou goûtée dans ses détails, des connaissances tout à fait particulières, un sentiment de l'ancienne langue d'oc qui ne peut s'acquérir que par des études prolongées, et qu'il serait vain de demander même à ceux de nos contemporains auxquels sont familiers les idiomes méridionaux actuels. Qu'on ne cherche donc pas dans ce livre des renseignements circonstanciés sur la facture même du vers, sur les mètres, les combinaisons rythmiques ou la disposition des strophes. Qu'on n'y cherche, à plus forte raison, aucune discussion d'ordre purement didactique, aucun détail sur le classement des divers manuscrits qui nous ont conservé ces poésies, sur leurs variantes, sur l'attribution parfois contestée de certaines pièces à tel ou tel troubadour. Tout cela est affaire de science proprement dite, offre un intérêt réel, je le veux bien, mais relatif aussi en un sens ; ce sont des questions qui ont été posées, débattues, résolues parfois de façons différentes, qui ne pouvaient donc point avoir place dans ce livre.

Maintenant, voici au contraire ce qu'on y trouvera relativement à ces idées portatives, à cet ensemble de connaissances courantes dont je parlais déjà plus haut, et dont il est désirable que la diffusion soit aussi large que possible, puisque aussi bien elles risquent sans cela de tomber dans un oubli définitif.

L'auteur a brièvement exposé d'abord ce qu'était cette langue romane du Midi dans laquelle allaient pendant deux siècles chanter les Troubadours, en quoi ses origines sont toutes latines, et en quoi aussi, née dans un climat plus heureux, sous un chaud soleil, elle a conservé avec ses *a* multiples, ses finales adoucies mais non toujours éteintes, je ne sais quoi de plus sonore et de plus éclatant que la langue du Nord. Puis, dès le chapitre suivant, nous voici aux prises avec la fameuse légende des Cours d'Amour. Que faut-il en penser? Et que faut-il penser aussi de cette poésie elle-même qui, dès la fin du XI^e siècle, chez Guillaume de Poitiers, apparaît subitement déjà toute formée, déjà arrêtée dans ses lignes essentielles, et à la naissance de laquelle il ne nous a pas été donné par conséquent d'assister? Jusqu'à quel point y trouvons-nous comme un reflet de la poésie orientale, venu par les Maures d'Espagne, ou peut-être par les Croisades? Jusqu'à quel point repose-t-elle aussi sur une tradition directe de l'antiquité classique, et sur des souvenirs empruntés en particulier à l'œuvre d'Ovide?

Autant de questions auxquelles on ne pouvait guère se soustraire, et qu'il était donc bon de soulever ici, sinon de chercher à résoudre, car en somme seront-elles jamais résolues? En principe, M. Lajoinie n'a point institué des discussions en règle, ni risqué des hypothèses invérifiables; tout en faisant, çà et là, les réserves nécessaires, il n'a point cherché non plus à couper les ailes à trop de légendes. A quoi bon, en effet? N'y a-t-il pas des cas où la légende entre de plain-pied dans l'histoire, s'y substitue, et devient donc l'histoire même? C'est souvent à elle que s'accrochent le mieux nos souvenirs les plus tenaces.

Après avoir indiqué les principaux genres de poésies qu'ont cultivés les Troubadours, l'auteur arrive à démêler les sentiments qui en constituent le fond, et qui sont complexes eux aussi, non moins que la forme en est artistique, sentiments délicats, parfois avec un éclair de sauvagerie native, obscurs souvent tant ils s'enveloppent d'allusions historiques de toutes sortes, ou répondent à des passions depuis longtemps éteintes. Et cette passion, notons-le bien, ce n'est pas toujours celle de l'amour. Car si les Troubadours ont rimé bien des chansons amoureuses d'un tour raffiné et d'une métaphysique déliée, ils se sont aussi exercés dans beaucoup d'autres genres, ceux où les portait parfois leur tempérament particulier: leurs *tensons* sont des satires politiques ou sociales, leurs *sirventes* sont à l'occasion des odes guerrières pleines d'enthousiasme, et je n'en veux d'autre exemple que les pièces si justement célèbres de Bertran de Born. Cependant, en définitive, comme on l'a montré ici, c'est bien à une théorie de l'amour que se rattache dans son ensemble cette poésie méridionale, théorie d'une profondeur souvent subtile, aristocratique d'essence, et singulièrement compliquée dans ses préceptes. Pour n'en citer qu'un, qui résume à vrai dire les autres, on sait que la courtoisie, reposant à la fois sur l'élégance des manières et l'élévation des sentiments, y était considérée comme la vertu par excellence. Mais d'où provient cette courtoisie? De ce qu'on appelle *joy* (quelquefois *joya*), et le *joy* à son tour naît de l'intensité même avec laquelle est ressenti l'amour, c'est une sorte de bouillonnement, de transport intérieur par lequel les hommes se sentent élevés au-dessus des désirs matériels et grossiers, bref une ivresse idéale. Comme tout cela est à la fois mystique et sensuel! C'est bien pour cette raison que les derniers Troubadours ont évolué, qu'ils ont si facilement passé de l'amour profane à l'extase divine, et que la dame de leurs pensées s'est muée peu à peu en la Vierge immaculée. Voilà ce que l'auteur a fort bien mis en lumière.

Que lui restait-il à faire après cela? Précisément ce qu'il a fait, c'est-à-dire qu'après l'exposé des idées et des théories générales, il a consacré une très large partie de son volume à des notices particulières, je ne dis pas sur tous les Troubadours (ils sont trop!), mais sur les principaux du moins, des hommes tels que Guillaume de Poitiers, Bernart de Ventadour, Geoffroi Rudel, Peire Vidal, Arnaut Daniel, Raimbaut d'Orange, et plusieurs autres encore.

Comme à la plupart de ces notices se trouve jointe, à titre de spécimen, et soigneusement traduite, une des pièces capitales qui nous sont parvenues, on pourra donc se faire ici commodément une idée de ce qu'ont été ces poètes, tantôt princes souverains, tantôt simples chevaliers, nés parfois dans les rangs du peuple : si, dans une vie semée d'aventures, on leur trouve attribuées quelques légendes héroïques ou sanglantes (celle de Geoffroi Rudel, celle de Guillaume de Cabestaing), j'ai déjà dit en quoi ces récits plus ou moins authentiques font désormais partie de l'histoire.

Tel est le livre que M. Lajoinie offre aujourd'hui au grand public. Voilà aussi pourquoi il faut lui souhaiter bon succès et de nombreux lecteurs. C'est une tentative intéressante pour que soit mieux connue chez nous, non seulement au Nord, mais même au Midi, cette lyrique provençale qui fait vraiment partie intégrante de notre patrimoine littéraire, cette poésie dont l'originalité est si puissante, dont la gloire a rayonné jadis à travers toutes les Cours grandes ou petites de l'Europe. Il importe qu'elle ne tombe pas dans l'oubli, et que ne s'établisse pas contre elle une sorte de prescription.

Edouard BOURCIEZ,
Professeur à l'Université de
Bordeaux



PREMIÈRE PARTIE

Les Troubadours

Avant de saluer de notre filiale admiration l'œuvre des troubadours, exprimons l'amer regret que notre Jeunesse ait été si parcimonieusement initiée à la littérature méridionale du Moyen Age. Un lien avec le passé de notre race a été volontairement brisé par ceux-là même qui avaient mission de consolider tout ce qui pouvait assurer, sur notre sol, la transmission du patrimoine national.

Constatons enfin que les programmes universitaires, si prolixes sur d'autres points, qui nous sont étrangers, sont, sur celui-ci, d'une extrême réserve.

Pourquoi refuse-t-on aux troubadours la place qu'on accorde aux trouvères, leurs élèves?

Le silence fait autour de leur œuvre est si lourd qu'il est permis de dire que si leur souvenir n'est pas encore disparu, ils ne le doivent qu'à l'empreinte vigoureuse de leur génie dans l'âme populaire. La seule légende leur reste fidèle.

C'est par le cœur de la Race qu'ils ont pu vaincre.

Les travaux concernant les troubadours sont auJourd'hui assez considérables, beaucoup sont dus à des savants allemands très épris de littérature occitane, mais tous sont uniquement destinés aux linguistes, et ne sont nullement faits pour sortir des bibliothèques.

Il aura fallu l'incessante propagande du Félibrige, en faveur de notre plus lointain passé, en faveur de notre plus lointaine tradition intellectuelle, pour qu'une légitime curiosité secoue la poussière de notre indifférence. C'est grâce à cette action bienfaisante que leur nom sonne à nouveau dans l'air bleu du Midi, et que ces beaux poètes-chevaliers reparaissent dans nos modernes Cours d'amour.

Tous les ans, en effet, après les labeurs des moissons, de la Mer intérieure à l'Océan, des Pyrénées aux coteaux du Limousin et aux monts d'Auvergne, des poètes nouveaux célèbrent, dans la même langue, la gloire trop oubliée de ces poètes, serviteurs courtois de la Femme et de la Poésie.

Il est donc de toute nécessité pour nous de mieux connaître ces écrivains qui firent l'admiration de Dante et régnèrent sur l'élite lettrée de l'Europe occidentale. Nécessité aussi, de les dégager de la légende et des erreurs grossières accumulées sur eux par une regrettable et criminelle ignorance. Ainsi peu à peu la critique rétablira leurs droits et fera valoir les motifs de notre gratitude.

Le présent ouvrage, modeste précis, n'a d'autre but que de permettre au plus grand nombre de satisfaire une tardive mais louable curiosité; puisse-t-il avoir la bonne fortune de l'atteindre.

On a coutume de considérer les troubadours comme de misérables poètes sans foi ni loi, coureurs de grands chemins, mi-bandits, mi-poètes, allant de châteaux en châteaux, en quête d'aventures galantes, rançon occasionnelle de leur grossier talent d'histrion. On les croit les jouets affamés d'une aristocratie rurale, ignorante: et barbare.

Rien de plus faux.

Ils n'étaient certes pas de miséreux et faméliques poètes, mais des rois comme Guillaume IX ou Pierre d'Aragon, des seigneurs comme Bertrand de Born, G. Rudel, seigneur de Blaye, des évêques, des moines. Si quelques-uns, tels B. de Ventadour ou Pierre Vidal étaient de modeste naissance, il se trouva toujours un prince capable d'apprécier leur talent et assez épris des belles-lettres pour leur assurer une situation digne d'eux; un prince pour les traiter royalement et leur accorder les hauts privilèges de son amitié. Nous aurons l'occasion de voir la grande considération dont ils jouissaient dans les Cours du Midi.

Sans doute, les troubadours fréquentaient les Cours, qui de la Provence à l'Aquitaine étalaient la splendeur d'un luxe raffiné, comme seules en ont connu les civilisations arrivées à leur apogée. Sans doute, ils vécurent souvent des libéralités des seigneurs, des princes et des rois, amateurs de poésie et de belles-lettres. Sans doute, ils charmaient leurs hôtes du chant de leurs poèmes d'amour; mais ceci ne les empêchait pas de déclamer, contre les vices du siècle ou les puissants du jour, de courageux sirventes. Or les sirventes ne sont pas précisément des poèmes de courtisans. Pierre Cardenal et Bertrand de Born sont la preuve la plus éloquente de leur fière indépendance.

Leur vie était un éternel pèlerinage mais un pèlerinage qui se faisait sous le signe de la Poésie et de la plus chevaleresque courtoisie!

Les troubadours étaient si peu des faméliques, des aventuriers que tous, ou presque tous, se mêlèrent activement aux événements politiques de leur époque; événements sur lesquels ils eurent souvent une réelle influence.

Avec une belle crânerie, ils abandonnaient les chansons d'amour et leur Dame dès que retentissaient les trompettes des combats, dès que les bannières claquaient au vent. Avec courage ils s'élançaient aux accents enflammés de triomphants sirventes. Il est à remarquer que ces sirventes écrits pour soulever l'enthousiasme populaire en faveur de la libération d'une reine comme Eléonore d'Aquitaine, ou pour entraîner les chrétiens en Terre Sainte, avaient une allure, une ampleur qui n'ont jamais été surpassées. En cela, ils demeurent l'expression vivante de cette époque si féconde en contrastes.

Raynouard écrit à ce sujet dans *Les Poésies des Troubadours*: — Parmi les seigneurs, les princes et les rois qui furent les protecteurs des troubadours, quelques-uns eurent la louable ambition de partager la gloire de ces poètes et composèrent des pièces dont plusieurs sont parvenues jusqu'à nous.

Ayant à signaler la différence sociale qui existait entre les troubadours et les jongleurs, le même historien relate, d'après les chroniqueurs, que plusieurs poètes se firent d'abord jongleurs.

Hugues de Pena se fit jongleur et sut beaucoup de chansons d'autres poètes.

*Fesc se joglar e cantel ben e sap
Gran ren de las autrui cansos.*

La confusion entre les troubadours et les jongleurs provient certainement de ce que certains de ces derniers étant poètes, écrivirent des poèmes et des chansons. Ils chantèrent et dirent naturellement leurs œuvres, remplissant ainsi les deux rôles. Quelques-uns, ayant un réel talent! trouvèrent dans les petites Cours des pays d'oc un accueil chaleureux.

Certains furent même élevés, par les seigneurs, au rang de chevalier: tel le jongleur Perdigon qui reçut de la main du Dauphin d'Auvergne, et un titre et des terres. N'est-ce pas là une belle façon de dire qu'on aime la poésie... et les poètes?

Parmi les jongleurs dont le talent fut remarqué et leur permit de s'élever au rang de troubadour, on cite encore: Pistoleta, chanteur d'Arnaud de Mareuil et Aimeri de Sarlat.

— Rambaud de Vaqueiras, longtemps accueilli dans la cour de Boniface, Marquis de Montferrat, suivit en Roumanie cet illustre seigneur qui le fit chevalier et lui donna des possessions considérables et de brillants apanages dans le royaume de Thessalonique.

Par contre Gaucelm Faidit, ayant perdu toute sa fortune au jeu, fut obligé de se faire jongleur.

Ces quelques exemples suffisent à établir le degré, la hiérarchie qui existait entre ces deux genres d'écrivains. Hiérarchie nécessaire et qui est une nouvelle preuve de la considération dont jouissaient les bons poètes que nul ne confondait avec les vulgaires rimeurs. Ainsi se précise mieux la place qu'ils ont occupée dans une société dont ils étaient si souvent les arbitres, les censeurs, les guides, puisant leur autorité dans les seules prérogatives de l'intelligence.

L'abbé Millot, a pu écrire, dans sa préface de *l'Histoire littéraire des Troubadours*: — Le passage d'un état affreux de stupidité et de barbarie à la culture des mœurs, de la raison et des talents est un des plus beaux spectacles que présente l'histoire du genre humain. Tout fermente dans le chaos pour une forte création nouvelle; et les objets qui en sortent, quoique fort loin de la perfection, ont une beauté originale presque aussi digne des regards de la curiosité que la perfection même.

Si nous considérons ceux qui prirent part aux Croisades, en rapportèrent de nouvelles façons de penser et de voir, un goût nouveau des couleurs, un amour du beau qu'ils apprirent à Athènes, nous n'hésiterons pas à rendre hommage à l'importance de leur rôle. Sans doute, il ne faudrait pas vouer

à tous, uniformément, un même culte enthousiaste, certains, parmi les quatre cents que nous connaissons, ne furent pas toujours des modèles de vertu. Il en est qui se plièrent trop facilement à l'extrême licence des mœurs d'une société conservant un mélange curieux de christianisme et de paganisme; mais, dans l'ensemble, nous ne pouvons nier la valeur de leur œuvre. Nous ne devons pas perdre de vue qu'ils ont largement contribué au règne de la courtoisie. Tous, ou presque tous, se dévouèrent avec une belle loyauté au culte des Dames... quelques uns, peut-être, par intérêt, tous avec une exquise chevalerie.

Reconnaissons que le fonds était précieux.

— Souverains, grands seigneurs, chevaliers, dames illustres, ecclésiastiques et moines, hommes de tous états, libertins ou dévots, enthousiastes en amour ou en superstition, flatteurs ou satiriques, moralistes ou licencieux: c'est ce qui forme la chaîne des troubadours!

Pour avoir une idée assez juste de leur poésie, il importe de rappeler, en quelques mots, ce qu'était la langue romane au moment où ils commencèrent à en faire usage. Nous suivrons mieux le fil de leur travaux, nous comprendrons mieux l'étendue de leur œuvre, nous aurons une notion plus juste de la reconnaissance que nous leur devons.

La Langue Romane

La conquête des Gaules par les Romains, marque la date de la pénétration du latin chez les divers peuples gaulois. Jusqu'à ce moment, les peuples soumis à l'autorité de Rome n'avaient parlé le latin que par nécessité; bientôt, ce fut par intérêt ou ambition. Les fonctionnaires étant dans l'obligation de connaître la langue officielle pour mériter les faveurs de César, l'usage du latin se répandit rapidement et c'est ainsi que Rome trouva dans les Gaules non seulement des fonctionnaires de grande valeur, mais d'excellents écrivains.

Les écrivains latins, d'origine gauloise sont: Cornélius Gallus, Trogue-Pompée, Pétrone, Lactance, Ausone, etc... tandis que nous comptons en Espagne les deux Sénèque, Lucain, Pomponius Mela, Columelle, Martial, Silius Italicus, etc...

Rome eut donc la gloire de communiquer aux vaincus, non seulement les agréments d'un beau style, mais surtout l'art de penser, la manière de juger.

Plus tard l'influence de l'Eglise compléta ce bienfait en faisant plus intimement communier dans un même langage les divers peuples de l'Occident. Mais il arriva que l'emploi du latin, par des gens incultes et souvent grossiers, précipita la décadence de la langue, d'autant plus que beaucoup de princes de l'Eglise n'admirent que très difficilement l'usage du latin.

Quoi qu'il en soit, la langue romaine allait pénétrer les diverses langues occidentales, et les faire bénéficier de riches contributions. C'est ce qui arriva pour les dialectes des divers peuples des Gaules, au moment où la langue grecque se déformait dans les cours des empereurs d'Orient.

La langue romane est donc née avant la monarchie française; à cette date, les écrivains distinguent la langue romane et la langue francique. Meyer relate, dans ses *Annales des Flandres*, que le successeur de Saint Eloi, mort en 665, savait la langue romane aussi bien que la *théotisque* ou *francique*. L'ordonnance d'Alboacem, fils de Mahomet Alhamar, publiée en 734, est en langue romane.

Cette langue existait également en Espagne. Sous Auguste et Tibère, on parlait en Espagne les langues *Espagnole, Cantabre, Grecque, Latine, Arabe, Chaldaïque, Hébraïque, Celtibérienne, Valencienne, Catalane*. Ces deux dernières n'étant rien autre que la langue romane.

Gaspard Escolano, écrit dans son *Histoire de Valence*:

— *La tercera... lengua maestra de las Espana, es la Lemosina, y mas général que todas. Por ser lo que se hablava en Proenza, y toda la Guiayna y la Francia Gotica, y la que agora se habla en el principado de Cataluna, Reyno de Valencia, islas e Mallorca, Minorca, etc..* (Part. 1 lib. 1, cap, 14, num. 1).

Il en était de même en Italie.

L'építaphe du pape Grégoire V, décédé à la fin du IXe siècle, atteste qu'il parlait la langue romane. Le Concile de Tours recommande aux évêques de prêcher en langue rustique romane ou théotisque.

Toute la partie méridionale de l'Empire de Charlemagne parlait la langue romane qui est ainsi le type commun des langues modernes de l'Europe latine. Fauchet, dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françaises, ryme et romane* (livre 1 chap. 4), écrit:

— *Il faut donc nécessairement conclure que cette langue romaine, entendue par les soldats de Charles le Chauve estait ceste rustique romaine, en laquelle Charles le Grand veuloit que les omélies preschées aux églises, fussent translatées, afin d'estre entendues, par les simples gens, comme leur langue malernelle.*

La division du royaume, par les enfants de Louis le Débonnaire morcela la langue en deux. D'une part, les états de Charles le Chauve, roi de France, parlèrent la langue romane et ceux de Louis, son frère, devenu roi de Germanie, parlèrent la langue teudisque.

Déjà dès, le VIIe siècle, le développement linguistique du Midi diffère de celui du Nord et vers le IXe siècle, cette différence est très caractérisée.

Cette langue romane se divisa dès l'origine, et bien plus anciennement qu'on ne le croit et qu'on ne l'a écrit, en deux dialectes principaux. Les peuples des provinces méridionales des Gaules et des contrées qui les avoisinaient, habitués qu'ils étaient à la prononciation des mots grecs et latins, les accentuèrent avec plus d'exactitude et de fidélité; mais ils n'en conservèrent le plus souvent que les syllabes les plus sensibles, les plus sonores, et presque toujours supprimèrent les désinences. Il n'en fut pas tout à fait de même dans les provinces situées au delà des rives de la Loire. La prononciation du celtique eut une grande influence dans la formation de cet autre dialecte de la langue romane. Ce fut alors que s'y introduisirent en foule ces syllabes sourdes, nasales, inharmoniques, que Voltaire se plaint si souvent de trouver trop abondamment dans notre langue.

La Cour de nos rois quitta Aix-la-Chapelle pour Paris et l'éloignement de la Gaule narbonnaise permit la formation d'une troisième langue plus pure, parce que plus proche de ses sources, plus proche du latin. Ainsi la France se divisa insensiblement en langue d'oïl et en langue d'oc.

Or que cette langue d'oc ou provençale soit la même que l'ancienne langue romane, il se peut justifier par les serments qui sont dans Nitard... Puis donc qu'il est hors de doute que notre langue d'oc ou provençale est cette même langue romaine que les anciens Français parlaient devant la troisième race de nos rois, c'est-à-dire, auparavant le Xe siècle, ne pouvons-nous pas ainsi, sans faire les vains, et nous donner une gloire imaginaire, assurer que c'est de notre langue qu'a pris son origine celle que nous appelons maintenant le français?... Ce lui est toujours de l'honneur d'être comme le cep d'où s'est provigné cette belle langue française.

Il est donc incontestable que cette prédominance de la langue du Nord sur celle du Midi est due, avant tout, à des causes politiques. Le siège de l'autorité royale ne pouvait que lui être profitable. Il est facile de constater qu'à mesure que la Royauté grandit, le dialecte du Nord se répand, au détriment du dialecte du Midi qui n'eut jamais pour le favoriser que des influences littéraires, et cependant la langue du Midi était bien plus avancée, mieux formée, plus harmonieuse que celle du Nord. Il a manqué à la langue d'oc une unité politique.

Mais un point est indiscutable, dit M. le professeur E. Bourciez, de la Faculté des lettres de Bordeaux, dans une de ses conférences, — C'est que dès le XIe siècle la langue du Midi est une langue hautement cultivée et qui avait son unité, quoique nous ne puissions saisir nulle part *le centre de cette unité*. Il y avait dès le XIe siècle une langue acceptée par tous les Troubadours, une *norma loquendi*.

L'usage se répandit bientôt de donner à la langue du Midi le nom de langue d'oc. Cette dénomination servait à l'opposer à la langue d'oïl: (hoc: ille).

Les derniers troubadours se servent volontiers du nom de lenga d'oc (d'où le bas-latin a fait Occitanus, ia.)

Enfin la dénomination de langue provençale, semble avoir prévalu dans les milieux littéraires. A tel point que certains troubadours et chroniqueurs appellent royaume provençal l'ensemble des pays situés au sud de la Loire.

Pendant le Moyen Age on proposait *Provinciales* à *Francigenæ* comme aujourd'hui *Franchimans*.

Ce que j'appelle Provençal classique, écrit M. le professeur E. Bourciez, c'est la langue de troubadours et pour la trouver en pleine floraison, au moment de sa plus grande expansion littéraire, c'est l'an 1200 qu'il faut prendre comme date moyenne.

En effet, c'est entre 1150 et 1220 environ que nous trouvons les plus grands noms et aussi les troubadours dont nous avons des œuvres nombreuses... C'est dans les œuvres de ces troubadours que nous pouvons trouver, avec toutes ses qualités, souplesse, harmonieuse richesse, coloris, la langue provençale, cette langue qui avait, a-t-on dit, toutes les qualités qu'il fallait pour devenir, si les circonstances l'avaient favorisée, une des grandes langues littéraires de l'Europe moderne.

Le nom de langue romane sert donc à désigner la langue des troubadours considérée comme le roman pur, et aussi comme la langue aînée de celles qui en sont dérivées et se sont propagées dans toute une grande partie de l'Europe.

Vers le XIII^e siècle, le nom de langue limousine, considérée comme plus pure, est souvent employé par les Catalans eux-mêmes qui disent couramment faire usage de la langue limousine.

A dater du Xe siècle, c'est uniquement la littérature romane qui domine en France, tant au Midi que dans la plupart des provinces du Nord. Là, dans un langage plus doux, plus harmonieux, les troubadours qui le plus souvent étaient nés riches, seigneurs de fiefs, et qui vivaient à la cour des rois, exprimaient avec une certaine délicatesse leurs sentiments, leurs passions, contaient d'une manière plus ingénieuse, attaquaient avec plus de hardiesse, l'Eglise et la royauté même. Ici, de l'autre côté de la Loire, des trouvères dans un idiome plus dur, moins soumis peut-être à des formes grammaticales, faisaient de la poésie, de la littérature un métier; c'étaient des hommes de mœurs dissolues qui allaient mendier de château en château le prix de leurs chants, ou des moines obscurs qui transportaient dans des fabliaux en plates rimes, les tableaux qui s'offraient à leur superstitieuse ou lubrique imagination.

Il est très probable que la langue parlée dans la plupart des provinces de la Gaule, a dû son altération aux relations qui s'établirent avec les pays germaniques et anglais.

On a donné le nom de langue provençale à la langue romane parce qu'on désignait sous le nom de Provençaux tous les peuples méridionaux de la France.

— On nomme Provençaux, dit un Teuton, les peuples de Bourgogne, d'Auvergne, de Gascogne, de Gothie et de Provence. Les autres s'appelaient François, mais les ennemis donnaient le nom de francs aux uns et aux autres.

Les Aquitains étaient aussi compris sous le nom de Provençaux.

Ce qui frappe tout d'abord dans les poésies romanes c'est l'abondance des *a*, qui sont en français en tout petit nombre. C'est une différence capitale qui sépare la langue romane du français et lie plus étroitement le roman à l'italien et à l'espagnol, et, en résumé au latin. L'*a* étant le ton fondamental de la voix, il reste un son essentiel et donne à la langue qui le possède une plus grande sonorité. Cet *a* latin s'est conservé en langue d'oc, tandis que le français l'a généralement changé en *e*. Ainsi en face du français *sel, bonté, charité*, etc., nous avons *sal, bountat, caritat; amar, cantar* pour *aimer et chanter*. Les exemples pourraient être multipliés. A noter cependant qu'à la finale des mots, l'*a* deviendra *o* vers le XVe siècle, mais une réaction est déjà sérieusement commencée pour rétablir la graphie primitive. M. Edouard Bourciez fait justement remarquer à ce propos, que l'*a* est en effet le ton fondamental de la voix humaine, et le produit le plus pur des poumons et de la gorge... C'est donc un son essentiellement primitif et éclatant: dans le sanscrit, qui est au point de vue phonétique probablement la moins altérée des langues de famille indo-européenne, l'*a* formait environ 30 % de sons articulés. Proportion déjà bien moins grande en latin, mais il importait d'autant plus en un sens de ne pas s'éloigner, sur ce point, du vocalisme latin.

La différence est moins sensible entre le provençal et le français pour les autres voyelles latines toniques, qui sont distribuées dans les deux langues à peu près de même façon et y offrent des qualités analogues d'intensité et de timbre.

Un certain nombre de mots latins terminés en *io*, dont l'accusatif est *ion—em*, abandonnant la finale *em* ont formé les noms en *ion*. De même, beaucoup de mots ont perdu leur accusatif en passant dans la langue d'oc, ainsi:

Generositat—*em*; accident—*em*; caritat—*em*; duc—*em*; flor—*em*; pan—*em*; obscuritat—*em*; pietat—*em*; salut—*em*; infant—*em*; libertat—*em*; font—*em*.

Souvent, au contraire, les peuples ont ajouté au mot latin la désinence qui leur convenait le mieux.

Le mot roman *pan* qui vient de *pan—em*, est devenu en Italie, *pane*, en France *pain*, est resté le même en Espagne, tandis que le Portugal a changé l'*n* en *m* ou même en *o* et a fait *pão*.

Dans les manuscrits primitifs on trouve *rio*, venant de *rivus*, ruisseau, ou les pronoms *ille* et *ipse* ont formé les articles romans.

L'article roman comporte:

Masculin singulier: *el, lo*; féminin: *la*.

Masculin pluriel: *els, li, los, il*; féminin: *las*.

Combinés avec les propositions *de* et *ad*:

Masculin singulier: *del* ; féminin: *de la*.

Masculin pluriel: *dels, des* ; féminin: *de las*.

Masculin singulier: *al, el* ; féminin: *à la*.

Masculin pluriel: *als* ; féminin: *à las*.

Ainsi se formèrent les articles qui sont une des caractéristiques des langues latines. Les traces d'hellénisme dans la langue romane sont moins abondantes; il y a lieu de croire qu'elles y furent introduites par les peuples du Midi de la France, originaires de la Grèce.

Inutile d'ajouter que ce nouvel idiome ne s'est pas dégrossi et constitué tout d'un coup. Ce travail d'assimilation a demandé des siècles. Mais, ajoute Raynouard: — La langue romane est peut-être la seule à la formation de laquelle il soit permis de remonter ainsi, pour découvrir et expliquer le secret de son industrieux mécanisme.

Si Louis IX avait accordé à la langue fixée des troubadours la faveur et les avantages qu'Alphonse le Sage accordait en Espagne à l'idiome Castillan, à peine formé, cette langue eût procuré à la langue de la France des avantages que ne conservèrent pas longtemps les trouvères.

La séparation de la France en deux langues, dont l'une ne fut jamais plus cultivée ni parlée dans les Universités et les Académies, a porté à la langue romane un préjudice considérable.

Les actes officiels, les ordonnances étant en latin ou en oïl, la langue romane fut reléguée dans les classes populaires et condamnée à subir de regrettables altérations.

Les formes, les expressions des troubadours étaient rigoureusement repoussées par les écrivains du Nord et Ronsard ne manqua pas de s'en plaindre:

— Aujourd'hui, écrit-il, parce que notre France n'obéit qu'à un seul roy, nous sommes contraints, si nous voulons parvenir à quelque honneur, de parler son langage; autrement notre labeur, tant fût-il honorable et parfait, serait estimé peu de chose ou peut-estre totalement méprisé.

Encore aujourd'hui nous devons déplorer que la langue des troubadours ne soit pas devenue nationale.

Notre langue aurait possédé un plus grand nombre d'articles qui eussent donné au style une plus souple harmonie, des désinences plus variées. Elle aurait eu moins de monotonie grâce à l'emploi de voyelles finales brèves ou muettes, longues ou accentuées, etc...

La poésie aurait gagné à employer une langue capable de produire de nombreux effets d'harmonie.

L'agréable variété des rimes, leur retour prompt ou tardif, ces strophes entières à vers non rimés, aux désinences desquels répondaient méthodiquement les strophes suivantes, tous ces nombreux et divers accident~ d'harmonie qu'offrent les chants des troubadours auraient pu devenir, de par le talent de nos grands maîtres, les causés et les moyens d'une perfection poétique qu'apprécieront sans doute les littérateurs, ceux surtout à qui leurs études et leur goût permettent de juger les ressources que la langue des troubadours offrait au poète capable de s'en servir habilement.

— J'aime à croire que le style de Racine n'y aurait rien perdu et j'ose dire que celui de Corneille y aurait gagné.

Forts de tant d'avis autorisés, nous persistons à réclamer la reconnaissance officielle de la langue d'oc, son admission dans nos Universités, afin de lui donner le moyen d'infuser à sa fille, la langue d'oïl, un sang nouveau, riche et fécond, pour la plus grande gloire des lettres françaises.

La légende des Cours d'Amour

Ce qui frappe le plus dans les œuvres des troubadours, c'est la conception toute nouvelle qu'ils se sont faite de l'amour. Les premiers, dans la littérature moderne, ils ont su exprimer avec éclat les sentiments que cette passion exprime... et, grâce à leur influence, ils ont su inspirer cette conception à tous les poètes du Moyen Age. Pour eux, l'amour est un culte, culte dont la femme devient la divinité souveraine. Insensiblement l'amant est le vassal de l'objet de son amour. Vassal et fidèle à la fois qui s'efforce de réaliser le maximum de vertu pour égaler les vertus et les qualités de la personne aimée. Si le paganisme n'a pas encore entièrement disparu, si certains d'entre eux en conservent un certain reflet, la plus grande partie, et les plus grands d'entre eux, auréolent leur passion d'un certain mysticisme chrétien qui ne sera pas sans effet sur l'élite de leur époque.

*Lo plus nescis hom del renb
Que la veyà ni remir
Deuria esser al partir
Savis e de belh captenh;
e donc ieu que l'am ses genh,
Be m'en deuria jauzir,
pos tan gran valor la senh;
e ges de saber no m fenh,
Ni nulh hom no pot falhir
Que de lieys aia sovenh.*

— *L'homme qui a le moins d'usage du monde, s'il voit ma dame, s'il la contemple, profite de ses exemples, et avant même de la quitter, il est déjà instruit aux belles manières, aux discours agréables. Je l'aime avec franchise; je suis digne peut-être de ses bontés; j'ai le sentiment de tout son mérite; je ne me fais pas d'illusion à cet égard. Ah! pour être toujours loyal et courtois, il suffit de penser toujours se rendre digne d'elle. (Raimond de Miravals.)*

*Qu'ie us jur pels sans evangelis
Que anc Andrieus de Paris,
Floris, Tristans, ni Amelis,
No foron d'amor tan fis;
Depus mon cor li doneris
Us pater noster non dis,
Am qu'ieu disses: quis es in cælis,
Fon a lieys mos esperitz.*

(Hugues de la Bachellerie.)

Oui, j'en jure les saints évangiles: André de Paris, Floris, Tristan, ni Amélie, n'eurent jamais une passion, aussi pure, aussi fidèle que la mienne: depuis que je consacrai mon cœur à ma Dame, je ne récite jamais un pater noster, qu'avant d'ajouter: qui es in cælis, mon esprit et mon cœur ne s'adressent à elle.

Nous avons dit que l'amant devenait le vassal de la femme aimée; en effet, le chevalier, le troubadour prend l'engagement de servir: — Le vasselage amoureux, observe Joseph Anglade, est une invention des troubadours provençaux, elle porte la marque du temps et les deux termes de cette expression caractérisent l'esprit et les mœurs de cette époque.

Pierre Vidal ne dit-il pas à sa Dame: — Je suis votre bien, vous pouvez me vendre ou me donner?

C'est pourquoi l'amoureux doit attendre avec une inlassable patience la faveur promise. Richard de Barbezieux, dont l'aventure est si caractéristique des mœurs du temps, dit dans une chanson:

— Celui-là se connaît peu en amour, qui n'attend pas patiemment sa pitié: car amour veut qu'on souffre et qu'on attende; mais en peu de temps il répare tous les tourments qu'il a fait souffrir.

Tous les troubadours redisent, sous diverses formes, la même pensée; tous vantent le mérite d'une longue épreuve; tous se flattent de savoir attendre. Imprégnés de foi robuste, les prétendants infortunés trouvent dans un couvent le refuge naturel à leur désenchantement.

Il faut voir, dans leurs œuvres, avec quelle timidité, quelle déférence respectueuse, ils prient leur Dame d'agréer leurs hommages poétiques et bien souvent leurs vœux sont d'une grande modestie. Ainsi la Dame nous apparaît réellement comme la maîtresse du poète, maîtresse à laquelle il obéit servilement et dont il doit sans cesse mériter l'amitié et les faveurs.

Parlant de sa Dame, Bernard de Ventadour écrit:

— Quand je l'aperçois on voit à mes yeux et à la couleur de mon visage que je tremble de peur, comme la feuille agitée par le vent, je suis si conquis par l'amour que je n'ai pas plus de sens qu'un enfant.

Et rien ne leur fait oublier l'objet de leur amour. Le même B. de Ventadour ne dit-il pas: — quand la douce brise haleine devers votre pays, il me semble que je sens une odeur de paradis, pour l'amour de la gentille dame vers qui va mon cœur?

Les rigueurs de la femme aimée sont pour eux un réconfort et ne servent qu'à réchauffer leur zèle:

*Pero plazen e dous, senes devire
M'en son li mal per lo bens qu'ieu n'aten;
e si us plagues qu'ieu agues ren de vos
Ans qu'om saubes per me que res en fos,
Sapchatz, donna, que me laissari'aucire;
Ja dieus no m do pueis viure lonjamen,
Pus ja serai en re vas vos trayre.*

(*Arnaud de Mareuil.*)

Les maux que me causent vos rigueurs, me sont agréables et doux parce que j'en espère la récompense. Si vous daigniez m'accorder quelque faveur, ô la plus chérie des Dames, sachez que je souffrirais la mort plutôt que de commettre la moindre indiscretion. Ah! je le demande à Dieu, qu'il condamne mes jours à l'instant que j'aurai le tort de trahir le secret de vos bontés.

La nécessité de plaire à leur Dame et d'en gagner les faveurs entraînaient les poètes à rechercher la perfection littéraire.

Pour plaire ils devaient devenir de bons écrivains. Une sorte d'émulation se créa, si bien que le prétendant considéra comme une supériorité précieuse l'art de savoir écrire un poème suivant les règles de la Poésie. Certains, désireux de vaincre les plus grandes difficultés, tombèrent même dans l'obscurité, obscurité qui était considérée comme le privilège des meilleurs talents.

La perfection poétique et morale devint ainsi une conséquence de l'amour. Bien que cette conception de l'amour soit un peu factice, elle ne fut pas vaine, puisqu'elle entraîna, chez les poètes, l'obligation de bien penser et de bien écrire.

En outre, les troubadours furent dans la nécessité de soumettre leurs poésies (tensons) ou leurs requêtes amoureuses au jugement de personnes capables, ainsi naquit l'usage de consulter les Dames des diverses Cours du Midi réunies souvent en assemblées.

Ces petites assemblées, que certaines chroniques désignent sous le nom de Cours d'amour, eurent-elles une existence régulière? Certainement non. Néanmoins ces consultations poétiques étaient fréquentes et la légende nous dit que celles qui se tenaient à Bordeaux, au Palais de l'Ombrière, sous l'autorité d'Eléonore d'Aquitaine, donnaient lieu à de somptueuses fêtes.

Quelle fut exactement l'importance de ces tribunaux et leur influence?

M. Joseph Anglade, dont les travaux sur les troubadours font autorité, met en doute l'existence de cours souveraines pour juger des questions d'orthodoxie amoureuse, il n'y eut, dit-il, qu'un tribunal, celui de l'opinion publique ou plutôt celui du milieu pour lequel les troubadours écrivaient. Qu'il y ait eu des réunions poétiques dans les châteaux, cela est certain, et c'est probablement dans ces solennités que les Troubadours récitaient ou chantaient leurs poésies.

Puisant ses renseignements dans la chronique d'André le Chapelain, Raynouard donne de curieux détails sur ces cours poétiques. Bien que le chapelain de la Cour du roi de France n'ait pas toujours contrôlé la source de ses informations, et que la légende ait une grande part dans ses écrits, nous reproduisons l'essentiel de ce qu'il nous a transmis.

La légende des Cours d'amour est assez belle pour être connue, elle témoigne trop brillamment de l'éclat de la civilisation méridionale du Moyen Age pour n'avoir pas, comme toute légende, un peu de vérité.

Raynouard écrit dans *Les poésies des Troubadours*:

— Dans les châteaux de Signe, de Pierrefeu, de Bordeaux, à Avignon, siégeaient, au nombre de dix, douze, quatorze et même de soixante, des dames chargées de juger selon la coutume d'amour, les questions les plus subtiles et souvent les plus dangereuses.

Dans les usages galants de la chevalerie, dans les jeux spirituels des troubadours, on distinguait le talent de soutenir et de défendre des questions délicates et controversées, ordinairement relatives à l'amour; l'ouvrage où les poètes exerçaient ainsi la finesse et la sensibilité de leur esprit, s'appelait *tenson* (du latin *contentionem* : dispute, débat).

Mais ces *tensons* auraient été inutiles et frivoles si quelque compagnie, si une sorte de tribunal n'avait eu à prononcer sur les opinions de concurrents.

Lorsque les troubadours croyaient rendre hommage aux dames, en les désignant pour juger les questions galantes, ils nommaient, à la fin des *tensons*, les dames qui devaient prononcer.

Parfois des seigneurs seuls étaient désignés comme juges.

Il arrivait que les parties comparaissent et plaident leurs causes, mais souvent les dames prononçaient sur les questions exposées dans les suppliques ou débattues dans les *tensons*. Nous savons que les parties appelaient des jugements rendus par une assemblée à d'autres tribunaux.

Ainsi, Eléonore d'Aquitaine consultée, déclare: — Nous n'osons contredire l'arrêt de la comtesse de Champagne, qui a déjà prononcé sur une semblable question: nous approuvons donc, etc...

Le chapelain André cite, parmi les dames les plus réputées:

- Les dames de Gascogne;
- Ermengarde, vicomtesse de Narbonne;
- La reine Eléonore d'Aquitaine;
- La comtesse de Champagne (fille d'Eléonore).
- La comtesse des Flandres.

Les historiens ont reconnu, écrit Raynouard, que le mariage du roi Robert avec Constance, fille de Guillaume Ier, comte de Provence ou d'Aquitaine, vers l'an 1000, fut l'époque d'un changement dans les mœurs de la Cour de France. Il y en a même qui ont prétendu que cette princesse amena avec elle des troubadours, des jongleurs, des histrions, etc... On convient assez généralement que la *Science gaye*, l'art des Troubadours, les mœurs faciles, commencèrent à se communiquer des cours de la France méridionale aux cours de la France septentrionale, c'est-à-dire des pays qui sont au midi de la Loire, aux pays qui sont au nord de ce fleuve.

C'est donc les troubadours que les pays du Nord reçurent le froment d'une civilisation plus raffinée, plus latinisée.

Encore plus que le mariage de Robert avec Constance, le mariage d'Eléonore avec Louis VII, en 1137 fut une nouvelle occasion de faire pénétrer les mœurs du Midi en la Cour de France.

Sa fille, Marie de France, fille de Louis VII, comtesse de Champagne, mit en honneur les Cours d'amour et les œuvres des poètes méridionaux; ce qui explique comment les poésies de son fils, Thibaud, comte de Champagne, ont beaucoup d'analogie avec celles des troubadours. La même influence des troubadours se manifeste dans les cours de Blois et de Normandie.

Nostradamus raconte qu'une question débattue entre lui et Lanfranc Cigalla fut d'abord soumise aux dames de Signe et de Pierrefeu; mais que les deux poètes n'étant pas satisfaits de l'arrêt rendu par cette cour, s'adressèrent aux dames de Romanin. Parmi les dames qui y siégeaient, il cite:

- Phanette de Gantelme, dame de Romanin;
- La marquise de Malespierre;
- La marquise de Saluces;
- Clarette, dame de Baulx;
- Laurette de Saint-Laurent;
- Cécile Raxasse, dame de Caromb;
- Hugonne de Sabran, fille du comte de Forcalquier;
- Héleine, dame de Mont-Pahon;
- Ysabelle des Borrilhons, dame d'Aix;

- Uragne des Ursières, dame de Montpellier;
- Alaette de Meolhon, dame de Curban;
- Elys, dame de Meyrarques.

Souvent les troubadours étaient associés aux dames pour rendre les jugements sur les questions débattues dans les *tensons*.

Le même chroniqueur relate que ces assemblées féminines avaient rédigé un code d'amour unanimement accepté; le fait est peu probable. Cependant voici, d'après lui, quelques-uns des principes admis à cette époque dans les cours du Midi.

1. Le mariage n'est pas une excuse légitime contre l'amour.
2. Qui ne sait céder, ne sait aimer.
3. Personne ne peut avoir à la fois deux attachements.
4. L'amour doit toujours augmenter ou diminuer.
5. Il n'y a pas de saveur aux plaisirs qu'un amant dérobe à l'autre sans son consentement.
6. En amour, l'amant qui survit à l'autre est tenu de garder viduité pendant deux ans.
7. L'amour a coutume de ne pas loger dans la maison de l'avarice.
8. La facilité de la jouissance en diminue le prix, et la difficulté l'augmente.
9. Une fois que l'amour diminue, il finit bientôt; rarement il reprend des forces.
10. Le véritable amour est toujours timide.
11. Rien n'empêche qu'une femme ne soit aimée de deux hommes, ni qu'un homme ne soit aimé de deux femmes.
12. Le véritable amour ne peut exister entre personnes mariées.

La comtesse de Champagne, Fille d'Eléonore d'Aquitaine déclare: — Nous disons et assurons, par la teneur des présentes, que l'amour ne peut étendre ses droits sur deux personnes mariées. En effet, les amants s'accordent tout, mutuellement et gratuitement, sans être contraints par aucun motif de nécessité; tandis que les époux sont tenus, par devoir, de subir réciproquement leurs volontés et de ne se refuser rien les uns aux autres...

Que ce jugement, que nous avons rendu avec une extrême prudence, et d'après l'avis d'un grand nombre de dames, soit pour vous d'une vérité constante et irréfragable. Ainsi jugé l'an 1174, le 3e Jour des Kalendes de mai, indiction VIIe.

Voici, d'après Raynouard, quelques questions posées avec les réponses qui furent faites:

Question. — Une demoiselle, attachée à un chevalier, par un amour convenable, s'est ensuite mariée avec un autre: est-elle en droit de repousser son ancien amant et de lui refuser ses bontés accoutumées?

Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, répond: — La survivance du lien marital n'exclut pas de droit le premier attachement, à moins que la dame ne renonce entièrement à l'amour, et ne déclare y renoncer à jamais.

Question. — Un amant heureux avait demandé à sa dame la permission de porter ses hommages à une autre; il y fut autorisé, et il cessa d'avoir pour son ancienne amie les empresses accoutumés. Après un mois, il revint à elle, protestant qu'il n'avait ni pris ni voulu prendre aucune liberté avec l'autre, et qu'il avait seulement désiré mettre à l'épreuve la constance de son amie. Celle-ci le priva de son amour, sur le motif qu'il s'en était rendu indigne, en sollicitant et en acceptant cette permission .

Eléonore d'Aquitaine rendit le jugement ci-après.

— Telle est la nature de l'amour! Souvent des amants feignent de souhaiter d'autres engagements afin de s'assurer toujours plus de la fidélité et de la constance de la personne aimée. C'est offenser les droits des amants que de refuser sous un pareil prétexte, ou ses embrassements, ou sa tendresse, à moins qu'on ait acquis d'ailleurs la certitude qu'un amant a manqué à ses devoirs et violé la foi promise.

Question. — Un chevalier requérait d'amour une dame dont il ne pouvait vaincre le refus. Il envoya quelques présents honnêtes que la dame accepta avec autant de bonne grâce que d'empressement. Cependant elle ne diminua rien de sa sévérité accoutumée envers le chevalier, qui se plaignit d'avoir été trompé par un faux espoir que la dame lui avait donné en acceptant le présent .

Jugement de la reine Eléonore:

— Il faut qu'une dame refuse les dons qu'on lui offre, dans les vues d'amour, ou qu'elle compense ces présents, ou qu'elle supporte patiemment d'être mise dans les rangs des vénales courtisanes.

Ces jugements ont-ils bien pour auteurs ceux que l'histoire leur donne? ou ont-ils été recueillis de la bouche anonyme de l'opinion publique ? Il ne nous appartient pas de décider. Au surplus l'importance en est secondaire. Si ces lois d'amour n'ont jamais été codifiées elles étaient en germe dans les mœurs de l'époque et donnent une idée de l'effort fait par les intelligences pour hausser le niveau de la civilisation.



La Poésie des Troubadours

Il est probable que la poésie romane est née vers le milieu du Xe siècle. Les premiers troubadours ont donc commencé à écrire à une époque où nos pays méridionaux, bouleversés par tant de guerres et d'invasions, n'avaient pas encore absorbé entièrement les mots étrangers: latins, grecs, arabes ou gothiques, qui leur venaient des divers peuples ayant séjourné chez nous.

Ce travail de fusion fut naturellement très long et il faut arriver à la fin du Xe siècle pour voir la lumière dans ce chaos. A ce moment, le roman provençal s'ébauche, et, écrit Raynouard cent ans plus tard, pendant deux siècles la langue d'oc va connaître sa période la plus glorieuse entre les mains des troubadours. C'est donc à eux que revient la gloire d'avoir fixé notre langue.

A cette époque, de fréquentes communications s'étaient établies entre le Midi de la France et l'Espagne, dont la reine Constance, épouse d'Alphonse XI, était Française. Alors aussi, les Arabes ou Sarrasins, quoique vaincus par les Espagnols, avaient gardé à Tolède leurs écoles pour les sciences et l'exercice de leurs arts. Huet et Massieu en France, Le Quadrio en Italie, et plusieurs auteurs ont reconnu que ce fut des Arabes que la rime passa aux Provençaux, qui nous l'ont transmise. Les troubadours imitèrent des Arabes autre chose encore que la rime; ils leur durent aussi la forme de quelques morceaux de poésie et quelques usages observés chez les deux nations parmi les poètes, comme l'abbé Andrès le prouve dans son *Histoire générale de la littérature*.

Les premiers essais ne furent sans doute pas conservés. Mais ceux que nous possédons se distinguent généralement par la perfection de la forme.

L'influence de l'antiquité classique sur les troubadours est aussi évidente que celle des Arabes. Villemain affirme même, dans ses *Conférences sur la littérature du Moyen Age*, que les littératures romaine et grecque ne furent nullement inconnues des poètes du Moyen Age.

Lorsque Ginguéné déclare que la séparation fut totale entre les œuvres libres et chantantes des troubadours et celles plus calmes, plus classiques des moines, il oublie que certains troubadours, tel Arnaud d'Andilly, écrivirent en latin. En outre, on trouve dans Bertrand de Ventadour, par exemple, des réminiscences d'Ovide.

Quant à l'influence des poètes orientaux elle est non moins évidente dans la forme même de certaines poésies et s'explique très aisément par le séjour des Maures en Espagne et les Croisades.

Mais si les troubadours ont subi le prestige des lettres latines et grecques, ils ont su créer une littérature toute nouvelle en trouvant chez eux l'inspiration et les matériaux, se créant ainsi une profonde originalité.

Originalité qui, même aujourd'hui, est vivante et naïvement savoureuse. Originalité qui d'ailleurs doit ses aspects les plus pertinents aux mœurs chevaleresques de l'époque, aux habitudes politiques, aux préjugés et surtout à leur caractère propre. Les idées religieuses elles-mêmes les enveloppèrent d'un mysticisme qui auréole avec tant de charme le fond de paganisme qui était encore latent chez un grand nombre. En somme, l'atmosphère dans laquelle ils vivaient, les mœurs, l'état d'esprit de la société, tout concourait à conserver à ces poètes leur personnalité.

Nous devons donc, pour les juger sainement, tenir compte de ces divers facteurs, afin, ajoute Raynouard, de ne pas leur contester le talent et la gloire d'avoir créé un genre indépendant devenu, pour une partie de l'Europe, le type caractéristique et fécond de beautés de sentiments, d'images et d'expressions, qu'on a cru pouvoir distinguer des beautés de la littérature classique proprement dite.

Pour être équitable, il faut reconnaître que, bien souvent, trop exclusivement préoccupés d'attirer sur leur talent l'attention de leur Dame, les troubadours sont tombés dans un regrettable excès. Ils ont trop facilement cédé à la mode et volontairement recherché le mot rare jusqu'à l'obscurité. Ecrivant pour des initiés, certains ont écrit dans une langue tellement obscure que, dans bien des cas, le sens nous échappe.

Cependant les connaisseurs du temps, écrit Joseph Anglade, ne leur ménageront pas leur admiration.

Ainsi Dante et Pétrarque mettent au premier rang des troubadours le représentant le plus éminent de ce genre, Arnaud Daniel...

Il y eut d'ailleurs de bonne heure une réaction, et même tous les troubadours de la bonne époque n'ont pas admis, cette conception.

De son côté, Villemin affirme:

— Ce qui fait le charme et l'éclat de cette poésie, c'est l'expression interminable des sentiments délicats du cœur; c'est le langage uniforme de l'amour, soit qu'on l'écoute dans les accents passionnés d'un guerrier-troubadour. ou dans les douces paroles de la comtesse de Die.

Les troubadours désignaient souvent sous le nom générique de *vers* toutes leurs œuvres. Geoffroi Rudel dit:

*Bos, es lo vers e faram hi
Quasque motz que hom chantara*

—Bon est le vers et y feront
Chaque mot qu'on chantera.

Ils employaient aussi le mot *chanson* et il y a lieu de croire qu'ils donnèrent le nom de *son* ou *sonne*! à des pièces lyriques amoureuses, à cause de la musique qui était obligatoire pour ces sortes de pièces.

*No sap chantar qui, l so non di
Ni vers trobar qui ls motz non fa.*

*Ne sait chanter qui le son ne dit
Ni vers trouver qui les mots ne fait.*

Les principales pièces de poésie des troubadours sont: *la chanson; la cobla* ou *couplet; la complainte ; la tenson ; les sirventes* ou *juglarès ; la pastourelle ; la sextine ; l'aubade; la sérénade; la ballade, l'épître; les nouvelles; les contes; la danse; la ronde; les romans.*

Etudiant l'œuvre considérable des troubadours, Raynouard dit, dans ses *Choix de poésies des Troubadours* (tome II):

— Les poésies des troubadours étaient presque toutes du genre lyrique; quelques-unes, telles que les épîtres, nouvelles ou contes, étaient lues ou récitées. Les troubadours joignaient assez généralement l'art du chant et de la déclamation au talent de composer les vers et de la musique.

Nous savons, en effet que Pons de Capdueil savait bien composer, bien jouer de la viole et bien chanter.

Les chroniqueurs nous informent que Pierre Vidal chantait mieux qu'homme du monde; et que ce fut le troubadour qui composa les meilleurs airs, et Arnaud de Mareuil composait bien, chantait bien, et lisait bien les romans.

Nous possédons les œuvres, au moins en partie, d'un très grand nombre de troubadours et les noms de plus de quatre cents d'entre eux sont connus. Toutes ces œuvres n'ont naturellement pas un mérite identique, mais une telle quantité de poètes, dont les œuvres étaient connues et aimées peut nous donner une idée du raffinement auquel était parvenu la société du Moyen Age. Il est facile d'en conclure le degré de paix et de tranquillité de cette époque qui permit aux esprits de s'occuper avec tant d'activité des belles-lettres.

Ce grand nombre de poètes a fait dire à un chroniqueur qu'au Moyen Age chaque château était un nid de poésie.

Heureux temps où les poètes étaient traités à l'égal des princes et des rois, où les travaux de l'esprit étaient royalement honorés!

Ce qui frappe, tout d'abord, dans les poésies des troubadours, c'est le mélange et l'alliance heureuse, en tout cas agréable, des idées religieuses et des images de l'amour, cette charmante naïveté qui chez d'autres écrivains serait sévèrement jugée, comme irrévérencieuse, présente chez eux un pittoresque tableau de la société du Moyen Age, mystique et sensuelle, qui désarme notre sévérité.

Raynouard dit avec raison: — Ils savaient servir à la fois Dieu et leur Dame, et rester fidèles en même temps au culte de la religion et au culte de l'amour, pardonnons aux troubadours de les avoir confondus et Villemain, qui ne pouvait l'apprécier que dans la traduction, ne peut cacher son admiration.

Les quelques extraits qui vont suivre ont pour objet de mettre en relief les sentiments affectueux et délicats des amants souvent passionnés et timides; de reproduire leurs vœux et leurs craintes aussi bien que leur soumission aux volontés de leur Dame et leurs espérances.

Au sein de cette belle floraison de sentiments amoureux, de cette rayonnante chevalerie, parmi cette fraîche et classique poésie, la femme nous apparaîtra vraiment comme la Dame, divine et fragile inspiratrice des plus nobles sacrifices, souveraine aimée et respectée des caprices du cœur.

*Corona d'aur porta per son dever,
E non vei ren mas lai on vol ferir;
No ill failh nuill temps, tan gen s'en sap aizir;
E vola leu, e fai se molt temer;
E nai d'azaut que s'es ab joi empres;
E quan fai mal sembla que sia bes;
E viu de gaug, e s defen, e s combat.
Mas no i garda paratge ni rictat.*

Guiraud de Calanson.

Il (l'amour) porte une couronne d'or, marque de sa dignité; ses yeux ne se reposent jamais que sur l'endroit qu'il veut frapper; le temps et l'occasion ne lui manquent point, tant il sait s'accommoder aux circonstances! La rapidité de ses ailes le rend encore plus dangereux: animé par le plaisir, quand; il fait du mal, il semble que ce soit du bien; il vit de bonheur, il se défend, il attaque, et il ne regarde jamais ni à la naissance ni au pouvoir.

*Tant es sotils c'om no la pot vezer,
E cor tan tost que res no ill pot fugir,
E fier tant fort c'om ges non pot guerir
Ab dart d'assier don fai colp de plazer,
E no ill ten pro ausbercs fortz ni espes,
Si lansa dreit; e pueis trag demanes
Sagetas d'aur ab son arc asteiat,
Pueis lansa un dart de plom gent afillat.*

Guiraud de Calanson.

Il est si délié, si subtil qu'il échappe au regard même qui le suit. Il court d'une telle rapidité, qu'on ne peut se dérober à ses poursuites. Le dard d'acier avec lequel il frappe fait une blessure si profonde, qu'il est impossible d'en guérir: et pourtant quelque plaisir se mêle à la douleur: en vain opposerait-on un bouclier fort et épais, tant le coup est rapide et violent! Il lance avec son arc recourbé d'abord des flèches d'or et enfin un dard de plomb adroitement affilé.

*Aquest'amor me fier tan gen
Al cor d'una doussa sabor,
Cen vetz muer lo jorn de dolor,
E reviu de joy autras cen.
Tant es lo mals de dous semblan,
Que mais val mos mals qu'autres bes,
E pus lo mals aitan bos m'es,
Bos er lo bes apres l'afan.*

B. de Ventadour.

L'amour m'a blessé d'une manière si agréable que mon cœur éprouve dans le malheur une délicieuse sensation; cent fois le jour j'expire de douleur et cent fois le jour, je revis d'allégresse; mon mal est d'un genre si extraordinaire et si gracieux que ce mal même est préférable à tout autre bien; et puisque la peine a tant de charmes, combien, après ces peines, seront plus délicieux les plaisirs!

*Qui ben remira ni ve
Huelhs e gola, front e fatz,
Qu'aissi es fina'l beutatz,
Res mais ni meins no i cove:
Gors dreit, lonc e covinen,
Gent, afliblat, cueynd e gai,
Hom no'l pot lauzar tan gen,
Cum la saup formar natura.*

B. de Ventadour.

Quand on contemple avec soin les yeux vifs, la bouche riante, le front pur, le visage enchanteur de ma dame, on reconnaît bientôt que sa beauté est d'une perfection si achevée que rien de plus, rien de moins ne conviendrait. Son corps droit, élancé, charmant, offre partout l'image de l'élégance, de la gentillesse, de la grâce. Ah! tous mes éloges tenteraient en vain de la peindre telle que la nature se plut à la former.

*Quar etz mielher del mon, e plus valens
E plus gentils e plus franch'e plus pros
E genser e plus guaya;
Per qu'ieu vos am, ja autre pro non aya,
Tan finamen que d'al re no m sove,
Neis quan prec Dieu, don oblit per vos me.*

Pons de Capdeuil.

Oui, vous êtes la femme la plus sincère, la plus gaie, la plus aimable, la plus parfaite, la femme qui a le plus d'attraits et de mérite. Aussi, je vous aime et ne demande pour toute récompense que le bonheur de vous aimer...

Je m'oublie sans cesse moi-même pour penser à vous; et même, quand j'adresse mes prières à Dieu, c'est votre image seule qui occupe ma pensée.

*El mon non es mas una res
Per qu'ieu gran joy pogues aver,
E d'aquelha non aurai ges,
ti d'otra non la puesc voler;
Pero si n'ai
Per lieis valor, e sen,
E cor plus guai,
En tenh mon cors plus gen
Quar s'ilh no fos, ieu non amera mai.*

B. de Ventadour.

Non il n'est rien dans l'Univers qui puisse me donner le bonheur, puisque je ne l'obtiens pas des bontés de celle que j'aime et que je ne puis le vouloir de toute autre: pourtant, je suis redevable à mon amante et de ma valeur et de mon esprit: je lui dois ma douce gaîté et des manière agréables; car si je ne l'eusse vue, jamais je n'eusse aimé, jamais je n'eusse désiré plaire.

*E s'ieu sai ren dir ni faire,
Ilh n'aya'l grat, que sciensa
M'a donat e conoissensa,
Per qu'ieu sui guays e chantaire,
E tot quant fauc d'avinen
Ai del sieu belh cors plazen
Neis quan de bon cor cossire,*

Pierre Vidal.

Oh! si mes chants, si mes actions m'ont acquis quelque renommée je dois en rapporter l'hommage à mon amante, c'est elle qui a excité mon talent et encouragé mes études; c'est elle qui m'inspire des chants gracieux; mes ouvrages ne paraissent agréables et ne réussissent à plaire que parce qu'il se réfléchit en moi quelque chose des agréments de ma Dame, qui occupe sans cesse mes pensées.

*Molt en cossir nued e dia
E no m'en sai cosselbar;
Pero si s'esdevenia.
Gran talan ai qu'un baisar
Li pogues tol'r'o emblar,
E si pueys, s'en iraissia
Voluntiers la li rendria.*

Peyrols.

Jour et nuit, je pense à mon amour et je ne sais à quel projet me fixer. Pourtant, je forme un vœu, que ne peut-il se réaliser! J'ai le désir le plus vif de prendre à ma belle un baiser; ah! si j'en trouvais l'occasion, j'aurais l'audace de le lui dérober: puis, si elle se fâchait je le rendrais aussi volontiers que je l'aurais ravi.

*A tal donna m suis donatz
Qu'ieu viu de joy e d'amor
E de pret z e de valor,
Qu'en lieis s'afina beutatz
Cun l'aur en l'arden carbo;
E quar mos precz li sap bo
Be m par qu'el segles es mieus,
E qu'el reys ten de mi fieus.*

Pierre Vidal.

Je me suis donné à une dame qui embellit ma vie de bonheur et d'amour, à une dame dont la tendresse m'inspire la vertu et me procure l'estime publique.

La Beauté même s'embellit dans ses traits comme l'or s'épure dans le creuset. Puisqu'elle ne dédaigne pas mes prières je crois posséder le monde entier; il me semble que le roi lui-même n'est que mon vassal.

*Doncx, cum seria
Qu'ieu merce no i trobes
Ab vos, amia,*

*La genser qu'anc nasque;
Qu'ieu nueg e dia,
De genolhs e de pes,
Sancta Maria
Prec vostr'amor mi des;
Qu'ieu fui noyritz enfans
Per far vostres comans,
S'ieu ja m'en vuelh estraire.
Franca res de bon aire,
Souffretz qu'ie us bais los guans,
Que de l'als sui doptans.*

Guillaume de Cabestaing.

Chère amie! ô la plus aimable des femmes, se peut-il que je n'obtienne de vous aucun merci, quand nuit et jour, à genoux et debout, je supplie la Vierge Marie de vous inspirer quelque tendresse pour moi? Enfant, je fus élevé auprès de vous, je fus destiné à exécuter vos commandements; et que Dieu ne me favorise jamais si j'ambitionne un autre sort. O aimable, ô bonne dame! permettez que j'imprime un baiser sur ces gants qui couvrent vos belles mains: je suis si timide que je n'ose demander une plus grande faveur.

*Ab que s tanh qu'amors m'aucia
Per la gensor qu'el mon sia
En perdos;
Quan mir sas belhas faissos
Conosc que ja non er mia:
Que chاوزir pot si s volia
Dels plus pros.
Castelhas, o rics baros;
Qu'en lieys es la senhoria
De pretz e de cortezia,
De faitz bos;
E deu far que ben l'estia.*

Bertrand de Born.

Sans doute, il faut que je meure d'amour pour la plus belle qui est au monde, et que je meure sans récompense. Quand j'admire ses traits ravissants, je reconnais qu'elle ne peut être mon amante. Si elle veut donner son cœur, elle n'a qu'à choisir parmi les plus beaux chevaliers et les barons les plus puissants; on trouve en elle la perfection du mérite, de la beauté, des grâces, de l'amabilité: elle doit donc choisir un amant digne d'elle.

*Quant ieu la vey, be m'es parven
Als huels, al vis, a la color,
Qu'elssamen trembli de paor.
Cum fa la fuelha contra'l ven:
Non ai de sen per un efan,
Aissi sui d'amor entrepres;
E d'ome qu'es aissi conques
Pot dompna aver almosna gran.*

B. de Ventadour.

A l'instant où j'aperçois mon amante, une subite frayeur me saisit; mon œil se trouble, mon visage se décolore: je tremble comme la feuille que le vent agite; je n'ai pas la raison d'un enfant tant l'amour m'inquiète! Ah! celui qui est si tendrement soumis mérite que sa dame ait pour lui de la générosité.

*Chanso, vai t'en a la melhor,
E di'l qu'ieu'l clam merce, s'il plai;
Quan cossir ara sa valor,
Li membre del fin cor qu'ieu lai,
Que, si on lais dieus s'amor jauzir,
Semblaria m, lan la dezir,
Ab lieys paradis us dezertz.*

Arnaud de Mareuil.

Chanson, va vers la plus parfaite des femmes, et dis-lui que j'implore un merci, si toutefois elle daigne me l'accorder. Je pense au rare mérite qui la distingue: qu'elle pense au tendre amour qu'elle m'inspire. Oh! si Dieu permet que je sois payé de retour, un désert, tant mes vœux sont ardents, un désert avec elle sera pour moi le paradis.

*Selh que m blasma vostr'amor, ni m defen
Non podon far en re mon cor mellor,
Ni'l dous dezir qu'ieu ai de vos maior,
Ni l'enveya ni 'l dezir ni'l talen;
E non es hom, tan mos enemix sia,
S'il n'aug dir ben, que n'ol tenha en car;
E, si'n ditz mal, mais no m pot dir ni far
Neguna ré que a plazer me sia.*

Claire d'Anduze.

Celui qui blâme l'amour que j'ai pour toi, et celui qui me défend de t'aimer, ne peuvent changer mon cœur: ils ne peuvent pas même augmenter mon désir, ma volonté, mon bonheur de te plaire. Il n'est aucun mortel, quelque haine que j'éprouve pour lui, à qui j'e n'accorde une vive amitié, s'il me parle bien de toi; et celui qui en parlerait mal ne saurait, de sa vie, rien dire, ni rien faire qui me fût agréable.

Les troubadours écrivirent avec bonheur des épîtres, tel Arnaud de Mareuil. Sa facilité, un abandon aimable, de riches expressions donnent à ses ouvrages un caractère tout particulier.

Amour m'a commandé de vous écrire ce que ma bouche n'ose vous déclarer, et quand l'amour ordonne, je ne sais opposer ni refus ni délai... etc....

Mais certains se sont quelquefois laissé aller à des licences regrettables.

La philosophie fut, pour beaucoup, une heureuse inspiratrice et nous possédons certains ouvrages où la sagesse s'exprime avec une captivante originalité. Les conseils sur l'amour, la richesse, les honneurs, le bonheur portent l'empreinte d'une raison formée par le christianisme.

Si les troubadours étaient écoutés des Dames, ils avaient aussi l'oreille des seigneurs et jouèrent un rôle dans les événements politiques de leur siècle.

Les relations avec les princes et les rois leur ont fourni l'occasion de consacrer, par de beaux poèmes, les grands événements politiques. Bertrand de Born pleure, avec une rare éloquence, la mort prématurée de Richard Cœur-de-Lion, fils d'Eléonore; Gaucelm Faidit compose également un poème pour la mort de ce prince, tandis que d'autres donnent aux rois eux-mêmes de judicieux conseils sur la façon de Conduire les hommes ou de se plier aux exigences du devoir.

Le cas de Miraval adressant un sirventès au roi d'Aragon pour lui demander de venir avec mille cavaliers au secours de Raimond, comte de Toulouse, son beau-frère, n'est pas une exception.

C'est principalement dans les sirventes que les troubadours donnèrent libre carrière à leurs sentiments, à leur audace à la fois ingénue et souvent cruelle, à leur colère, à leur enthousiasme. Avec les sirventes ils exercèrent une réelle influence; de Born souleva les peuples aquitains pour la délivrance d'Eléonore, prisonnière du roi d'Angleterre. Cardenal flagella, avec peut-être parfois quelques exagérations, les vices et les fautes des puissants du jour: moines indignes ou princes négligents. Les sirventes sont pour nous d'un puissant intérêt car ils reflètent, mieux que les meilleures chroniques, les mœurs, les opinions et aussi les préjugés du temps.

Un sirventes de Sordel, attaquant Frédéric II empereur; Louis IX, roi de France; Henri III, roi d'Angleterre; Ferdinand III, roi de Castille; Jacques Ier, roi d'Aragon; Thibaud comte de Champagne, roi de Navarre; Raymond VII, comte de Toulouse; Bérenger V comte de Provence, obtint un succès considérable et fit école.

Pons de la Garde juge ainsi la société de son temps:

<< Je vois les légistes commettre des fautes graves; ils sont habiles dans l'art de tromper, de séduire: par cet art coupable, le bon droit est anéanti. Le tort paraît la justice; ainsi ils causent la perte des amis, et ils se perdent tous eux-mêmes; oui, dévoués à l'enfer, ils y subiront, avec les autres damnés, des tourments intolérables et des peines sans fin >>. Il traite d'ailleurs les mauvais prêtres avec encore plus de rigueur et réjouit ainsi Pierre Cardenal, G. de Montagnagout, Guillaume Figueiras, etc. Certains lancèrent contre le clergé corrompu de cette époque et la Cour de Rome des sirventes d'une extrême violence, faisant preuve d'un courage peu ordinaire, car leurs poèmes pouvaient influencer l'opinion de leurs contemporains et amener de graves désordres.

Leur ardeur ne s'arrêtait pas là et plusieurs ont chanté les malheurs de la guerre, les plaisirs du combat avec un cœur digne des plus farouches guerriers.

Les sirventes guerriers de B. de Born sont les plus caractéristiques.

Les Croisades furent, pour un grand nombre, l'occasion de donner des preuves de leur foi. Il convient, en effet, de ne pas considérer seulement les auteurs frivoles des chansons d'amour, mais aussi les poètes entraînés de foule qui, en Syrie ou en Palestine, luttèrent courageusement pour la délivrance du Saint Sépulcre et célébrèrent les victoires des chrétiens comme ils pleurèrent sur leurs revers.

Ils se firent loyalement les auxiliaires des moines, des évêques et des princes et, animés d'un ardent esprit de foi, abandonnèrent les délices des cours méridionales pour aller vers les Lieux Saints.

Telle était la puissance de ces poètes que leurs œuvres, répandues dans toutes les cours, allaient y réveiller le courage, y exciter les passions, y faire rougir la lâcheté. Il suffira de lire quelques strophes d'un sirventès de Pons de Capdeuil, au moment d'une croisade, pour admirer l'enthousiasme chrétien dont il était animé.

*En honor del Paire en eui es
Totz poders ex tota vertatz
Et el Filh totz sens e totz gratz,
Et el sanh Esperit totz bes,
Devem creire l'un e totz très,
Qu'ieu sai que'l sanhta Trinitatz
Es vers Dieus e vers perdonaire,
Vera merces e vers salvaire,
Per qu'ieu dels mortals falhimens
Qu'ai fagz en ditz ni en pessan
Ab fals motz ni ab mal obran,
Mi ren colpables penedens.*

En l'honneur du Père, en qui est toute puissance et toute vérité; du Fils, en qui brille toute raison et toute bonté, et du Saint-Esprit, source de tous biens, nous devons croire à chacun d'eux et à tous les trois; je sais que la Sainte Trinité est le vrai Dieu qui pardonne, le vrai Sauveur qui récompense; c'est pourquoi je m'accuse des péchés mortels que j'ai commis par mes discours, par mes pensées, par mes mensonges, par de mauvaises œuvres et j'en demande le pardon.

Celui qui occupe la chaire de Pierre, celui qui a le droit de délier l'homme de ses péchés et sur la terre et dans le ciel, nous a transmis par ses légats, par les cardinaux, l'absolution de nos fautes; malheur à qui douterait de son pouvoir; je le regarde comme faux, perfide, infidèle à notre sainte loi; et s'il ne se hâte de prendre la croix et de marcher, il résiste ouvertement à la volonté de Dieu.

Roi de France, roi d'Angleterre! faites enfin la paix ! Celui de vous qui y consentira le premier sera le plus honoré aux yeux de l'Eternel; sa récompense lui est assurée; la couronne de gloire l'attend dans le ciel. Puisse aussi le roi de la Pouille et l'empereur s'unir comme amis, comme frères, jusqu'à ce que le Saint Sépulcre ait été délivré! Ainsi qu'ils se pardonneront à ce sujet, ils seront eux-mêmes pardonnés au jour terrible du jugement.

*Gloriosa, en cui merces
Es e vera virginitatz,
Lums et estela e clardatz,
Salutz et esperansa e fes,
En cui vers dieus per nos si mes,
Per totz nos peccadors preyatz
Vostre dous filh e vostre paire,
De cui vos etz filha e maire;
Regina doussa, resplandens,
C'om traya vostra ley enan.
E nos don forsa e poder gran
Sobr'els Turcx felos mescrezens.*

Vierge glorieuse! mère de miséricorde et de vérité, lumière de salut, étoile d'espérance, divine clarté de foi, vous en qui Dieu s'incarna, pour racheter les crimes du monde, priez pour nous pauvres pécheurs votre Père, votre Fils; n'êtes-vous pas sa Fille, sa Mère? O Vierge de douceur et de gloire, protégez notre loi sainte, et donnez-nous la force et la puissance d'exterminer les Turcs félons et mécréants.

Il ne sera pas inutile de voir quels sentiments animaient Guillaume IX, duc d'Aquitaine au moment de se croiser, d'autant plus que certains historiens sont particulièrement sévères pour la vie privée de ce prince.

Lui-même, d'ailleurs, ne songe nullement à dissimuler ses fautes puisque, avec une loyauté qui l'honore, il proclame publiquement qu'il a hâte d'expier ses fautes.

— Adieu brillants tournois, grandeur et magnificence, et tout ce qui attachait mon cœur; rien ne m'arrête, je vais au champ où Dieu promet la rémission des péchés.

Pardonnez-moi, vous tous, mes compagnons, si je vous ai offensés, j'implore mon pardon, et j'offre mon repentir à Jésus, Maître du ciel; je lui adresse à la fois ma prière en roman et en latin.

Trop longtemps je me suis abandonné aux distractions mondaines; mais la voix du Seigneur se fait entendre. Il faut comparaître à son tribunal; je succombe sous le poids de mes iniquités.

J'abandonne donc joie et plaisirs, le vert, le gris et le rembelun.

Quels que soient les écarts de la conduite de ce souverain, il mérite toute notre indulgence pour cet acte de courage et d'humilité.

Avec non moins de foi Aimeri de Pegulhan, s'efforce de toucher le cœur de ses compatriotes et de stimuler leur bonne volonté.

On connaîtra bientôt quels preux ont la noble ambition de mériter à la fois la gloire du monde et la gloire du ciel. Oui, vous pouvez obtenir l'une et l'autre, ô vous qui vous consacrez au pieux pèlerinage pour délivrer le Saint Tombeau. Grand Dieu! quelle douleur! les Turcs l'ont vaincu et profané; sentons jusqu'au fond de notre cœur ce mortel opprobre; revêtons-nous du signe des croisés et passons outre-mer; nous avons un guide courageux et sûr, le souverain pontife Innocent.

Après avoir, avec feu, rappelé la passion de N. S., il termine: — Tout ce que fait l'homme dans ce siècle n'est rien, absolument rien, si son dévouement ne le rend digne d'une éternité de gloire.

Mais avec une égale sincérité, une grande douleur, ceux qui prirent part aux batailles contre les Musulmans pleurent les insuccès des Croisés en Terre Sainte et se lamentent sur la honte que leur infligent les victoires des Turcs.

Cependant, il en était des troubadours comme des autres chrétiens, tous ne partagèrent pas le même enthousiasme pour la sainte Croisade; tous ne firent pas preuve d'une même abnégation et nous savons que Bertrand de Born se laissa retenir par les agréments de la vie. Celui-ci, en effet, n'étant pas allé aux croisades, raille fort spirituellement l'inaction des princes qui exhortent leurs sujets, annoncent souvent leur départ et restent dans leurs terres.

Seigneur Conrad, je vous recommande à Dieu, je serais allé outre-mer auprès de vous, je vous l'assure, mais j'ai perdu patience quand j'ai vu que les comtes, les ducs, les rois et les princes retardaient toujours: et d'ailleurs, il est une dame, belle et blonde, auprès de qui mon courage s'est peu à peu attiédi. Autrement je combattrais à vos côtés depuis plus d'un an.

Il est vrai que nous sommes arrivés à une époque où la lassitude se fait sentir dans toute la chrétienté.

Plusieurs troubadours apostrophèrent vertement les seigneurs, peu pressés de donner l'exemple, et ils le firent avec une superbe indépendance.

Mais généralement la poésie et la religion s'accordèrent pour célébrer la Croisade, pour appeler à la Croisade tous ceux qui portaient un cœur d'homme et une épée, pour avertir les chrétiens d'Europe du délaissement de leurs frères, enfin pour recruter sans relâche cette armée que l'Asie dévorait incessamment.

On peut s'étonner que le Tasse n'ait pas placé un troubadour dans sa Jérusalem délivrée, attendu que tous ceux qui allèrent en Terre Sainte y déployèrent de brillantes qualités militaires.

Nous possédons quelques-uns des poèmes écrits par eux en Syrie et traduisant, avec une touchante émotion, les sentiments divers qui animèrent les chrétiens au milieu de leurs angoisses ou des joies de leurs victoires. Ces œuvres portent généralement la trace du génie oriental.

Toutefois, les nouveautés et le somptueux éclat de l'Orient ne leur firent pas oublier le charme de leur pays natal, la douceur de son ciel et l'attrait des Cours du Midi.

C'est ainsi que Peyrols, saluant Jérusalem, au moment du retour, demande au Seigneur un bon voyage, un bon navire, de bons matelots pour retourner à Marseille. Car leur grande préoccupation est de surmonter les dangers de la traversée.

Ce retour des Croisades est marqué par l'étrange aventure de Richard, qui, s'étant égaré, est retenu captif par Léopold d'Autriche, livré à Henri VI qui le retient en prison pendant 18 mois. Un jour enfin le troubadour Blondel, préoccupé de savoir où se trouvait son seigneur, entendit Richard chanter une chanson, reconnut sa voix et réussit à le délivrer.

Chez tous avait survécu ce sentiment de fidélité à la terre natale où les attendait la Dame inspiratrice de leurs chants et gardienne de leur serments d'amour.

La poésie religieuse se développe à mesure que la poésie profane tombe en défaveur. Cependant, jusqu'au moment de la croisade des Albigeois, elle produit peu de chose, si l'on excepte les sirventes où les poètes mêlent morale et religion. Après la croisade, la décadence littéraire continue et s'accroît; la poésie religieuse, au contraire, se développe avec plus d'intensité. Elle forme alors un véritable genre et la littérature provençale gagne de ce côté en originalité ce qu'elle perd par ailleurs.

Grâce au nombre considérable de couvents, qui ont activement développé le sentiment religieux altéré par l'hérésie albigeoise, la poésie religieuse a grandi.

Le culte de la Vierge qui n'existait pas d'une manière indépendante auparavant, s'était rapidement développé... Les poésies à la Vierge se multiplièrent sous l'œil bienveillant de l'Eglise, jusqu'au jour où elles devinrent la seule poésie permise ou du moins la seule qui eût des chances de plaire.

Seulement la littérature provençale n'avait déjà plus, la vie nécessaire pour créer les formes nouvelles qui convenait à ce genre nouveau.

Pierre Cardenal, Guirault Réquier, Pierre Guillem de Luzerna, Albert de Sisteron, Pierre Expanhol, en sont les maîtres incontestés.

La Vierge devient la dame, *Dona*, et elle reçoit les appellations qui survécurent et formèrent l'essentiel des litanies: *estela marina, maire piucella, chausida flors, fons de vera pielat, redemptios del mon, regina de paradis, etc*

Réquier compare la Vierge à l'aube profane: — Qui veille avec déplaisir et passe une longue nuit sans profit doit aspirer après l'aube qui amène le jour. Et moi je désire voir celle du véritable jour clair; car j'ai longtemps veillé avec dommage dans l'obscurité et je voudrais en sortir; aussi ai-je grand désir de la vraie clarté où je puis parvenir si j'obtiens du secours de celle qui est l'aube aux pécheurs vivants touchés du repentir. (J. Anglade).

Il convient d'ajouter que bien des poètes célébrèrent l'amour de Dieu que Daude de Pradas déclare supérieur à tous les autres: — Tout homme qui peut purifier son cœur et détester ce qui déplaît à Dieu, il lui vient de l'amour une si bonne odeur que rien ne lui paraît amer... On doit bien aimer un tel Seigneur qui, en mourant tua notre mort... et qui aima parfaitement sans être aimé.

Nous ne saurions mieux faire que de transcrire ce jugement de M. Joseph Anglade, sur l'œuvre des troubadours, qui résume avec un rare bonheur le caractère général de cette littérature.

Les troubadours n'ont pas considéré la vie comme une triste vallée de larmes, mais comme un gracieux jardin de joie dont ils ont respiré sans remords la plupart des parfums. Cette littérature est une littérature gaie, au moins pendant sa période de splendeur. Les esprits chagrins et boudeurs comme Cercamon et surtout son disciple Marcabru, y sont une exception. On y sent la joie de vivre, d'une vie heureuse, parfois délicate, rarement grossière La sensualité y est chose rare; et si quelques troubadours s'expriment parfois avec brutalité, c'est la, en somme, une exception. Leur conception de la vie est saine et leur poésie élève l'âme et le cœur.



DEUXIÈME PARTIE

Guillaume IX

Bien avant le XI^e siècle des poètes essayèrent le maniement de la langue d'oc, mais les plus anciennes œuvres que nous possédions sont celles de Guillaume IX.

Ses poèmes ne sont certes pas d'un initiateur mais d'un écrivain qui a déjà une tradition littéraire et ils affirment un degré de culture très avancé.

Guillaume IX que certains historiens regardent comme le huitième duc d'Aquitaine, est fils de Gui-Geofroi, surnommé Guillaume et d'Hildegarde, fille de Robert, duc de Bourgogne; il naquit le 22 octobre 1071, succéda à son père en 1088. Sa jeunesse lui valut de grosses difficultés dans la direction de ses Etats. Il épousa en 1094, Mathilde, fille de Guillaume, comte de Toulouse, veuve de Sanche, roi d'Aragon qui lui donna huit enfants; l'un d'eux, Raimond, devint prince d'Antioche.

En 1096, Guillaume présida, à Bordeaux, une assemblée de prélats et de seigneurs dont le but était de préparer la réception du Pape Urbain II. A cette occasion il donna une charte en faveur de l'abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux, datée du 25 mai 1096 et dans laquelle il prit le titre de duc d'Aquitaine et comte de Toulouse. Cette charte fut également signée par sa femme. Dès ce jour, fort de son titre, il prétendit avoir des droits sur le comté de Toulouse dont il s'empara d'ailleurs en 1098, pendant l'absence du comte Saint-Gilles, parti en Terre Sainte. Cette même année une charte qu'il octroya en faveur de Saint-Sernin, provoqua un conflit entre le lieutenant de Saint-Gilles et le chanoine de la basilique. Trois ans après, sans aucun motif connu, Guillaume abandonnait le comté de Toulouse.

En 1100, il assista au tumultueux concile de Poitiers, concile qui devait examiner l'excommunication de Philippe, roi de France, et qui, de ce fait, avait pour lui une grande importance. Aussi prit-il à cette assemblée une part très active.

Certains chroniqueurs lui reprochent une grande licence de mœurs, un trop grand raffinement dans le luxe. Ce luxe n'était d'ailleurs pas rare en ces temps où, comme le fait remarquer l'abbé Millot, dans son *Histoire littéraire des Troubadours*, la chevalerie étalait de si belles maximes de vertu.

Le prieur de Vigeois, auteur d'une précieuse chronique, semble n'avoir connu Guillaume IX que par ses aventures galantes.

Orderic Vidal, plus sévère, le considère comme un vicieux plein d'audace, un enjoué d'une pittoresque bouffonnerie.

Guillaume de Malmesbury, historien de la brumeuse Angleterre, déclare que le duc d'Aquitaine avait un esprit subtil, mais était d'un libertinage sans précédent.

Quelle part de vérité est contenue dans ces divers jugements?

Ce qui n'est pas douteux c'est qu'on raconte sur son compte des histoires à peine croyables. Mais encore faut-il considérer le milieu et l'époque.

Sa femme Mathilde étant morte en 1116, Guillaume avait épousé Hildegarde qu'il répudia peu après pour épouser, malgré les lois, Malberge, femme du vicomte de Chatellerault. Ayant refusé de renoncer à cette union scandaleuse, l'évêque de Poitiers le fit comparaître pour entendre la sentence d'excommunication. Comme le prélat commençait la lecture de la formule, Guillaume met l'épée à la main et menace de le tuer s'il ne le pardonne. L'évêque simule la peur et demande un instant de réflexion qui lui est accordé. Rapidement, il profite de cette trêve et termine la lecture du texte d'excommunication.

- Frappez, maintenant, dit-il à son adversaire, je suis prêt.

- Non, répond le prince, je ne t'aime point assez pour t'envoyer en paradis.

Il se contenta de l'envoyer en exil.

Quelques historiens, dont Geoffroi de Vendôme, prennent la défense de Guillaume IX et le déclarent chevalier incomparable.

La vérité doit être entre ces deux jugements extrêmes et les œuvres que nous possédons nous obligent à tenir compte de la sévère opinion que les premiers ont formulée sur ce prince-poète qui, d'ailleurs, avant de partir pour la Croisade fit un aveu public de ses fautes et demanda pardon à tous.

Guillaume se croisa à Limoges en 1098, confia à sa femme Mathilde l'administration de ses états et partit avec une armée de 50.000 cavaliers et un grand nombre de gens à pied. Le chiffre de 50.000 n'est peut-être pas rigoureusement exact, car des historiens parlent de 30.000 soldats, plus le peuple.

L'armée passa par les Allemagnes, se joignit à celle du duc de Bavière, traversa la Hongrie, la Bulgarie et arriva devant Constantinople.

Le duc d'Aquitaine refusa de rendre hommage à l'Empereur de Constantinople. L'empereur dévoila ses projets, son armée entourée d'ennemis fut décimée par la fatigue et les privations et enfin détruite par les Turcs. Guillaume échappa au carnage avec son écuyer et six hommes. Il fut accueilli par le prince d'Antioche et se rendit ensuite à Jérusalem où il passa les fêtes de Pâques, le 6 avril 1102. Il rentra dans ses Etats par voie de mer, vers le mois d'octobre de la même année.

Certains doutent qu'il ait été excommunié par l'évêque d'Angoulême pour avoir persécuté l'évêque de Poitiers.

En effet, en 1114 cet évêque l'accompagnait dans son expédition contre le comté de Toulouse, dont il fut possesseur jusqu'au moment de son départ pour l'Espagne où il allait aider le roi d'Aragon à combattre plusieurs rois du pays.

Son lieutenant fut chassé de Toulouse. A son retour d'Espagne, Guillaume prit le château de Parthenay et mourut le 10 janvier 1126 ou 1127.

Il eut pour successeur son fils Guillaume, père d'Eléonor, duchesse d'Aquitaine.

Neuf poésies de Guillaume IX sont parvenues jusqu'à nous. Elles ont de la couleur, du pittoresque, accusent un réel talent. Mais il faut avouer qu'elles sont caractérisées par la licence que l'auteur dessine avec une extrême audace et une grande vivacité.

L'auteur de la chronique de Maillelais, le met au-dessus de tous les princes de son temps pour la valeur et l'habileté dans l'art de la guerre. Mais il aimait passionnément la bonne chère et les femmes: défauts, surtout le dernier, qui le précipitèrent dans des désordres qui déshonorèrent sa mémoire. Du reste, il était brave, bien fait, spirituel, joli, gracieux, d'une conversation agréable. C'était, selon le portrait qu'en fait Guillaume de Malmesbury, un de ces esprits folâtres, nés pour faire le divertissement des autres par les saillies plaisantes, pleines de sel, quelquefois trop piquantes, surtout dans la bouche d'un souverain.

Un autre auteur italien prétend, dans son *Histoire de la poésie vulgaire*, que Guillaume, duc d'Aquitaine, est le premier versificateur de langue provençale et que ce prince a donné naissance à la poésie vulgaire.

Nous n'en connaissons pas de plus anciens. Mais cela ne prouve pas qu'il n'y en eut pas avant lui. Il est même certain que les premières poésies romanes datent d'un demi-siècle auparavant. Si fort peu ont été conservées c'est que, sans doute, les autres n'en valaient pas la peine. Guillaume a écrit avant la fin du XIe siècle. Hauteserre en a publié des poésies qui sont de l'an 1100. Jusqu'à son départ aux Croisades, ces poésies ne sont certainement pas les seules, ni son coup d'essai.

Orderic Vidal dit que Guillaume aurait écrit plusieurs pièces sur les malheurs de son expédition à Constantinople, les aventures de son voyage, et qu'il les chantait devant les Rois, les grands seigneurs et les assemblées chrétiennes.

Après des opinions si diverses, il convient de dire qu'un autre historien déclare que ce fut un valeureux et courtois chevalier, mais grand trompeur de dames. Il courut sans cesse par le monde, cherchant des dupes de sa coquetterie; du reste, il sut bien trouver et chanter.

Souvenons-nous donc qu'il fut un bon poète.

*Farai un vers, pos mi somelh
E'm vauc e m'estauc al solelh.
Domnas i a de mal conselh,
E sai dir cals:
Cellas c'amor de cavalier
Tornon a mals.*

*Domna fai grand pechat mortal
Que no ama cavalier leal;
Mas si es monges o clergal,
Non a raizo:
Per dreg la deuri' hom cremar
Ab un tezo.*

*En Alvernhe, part Lemozi,
M'en aniey totz sols a tapi:
Trobei la moller d'en Guari
E d'en Bernart;
Saluderon mi simplamentz
Per sant Launart.*

*La una 'm diz en son latin:
- E Dieus vos salf, don pelerin;
Mout mi semblatz de bel aizin,
Mon escient;
Mas trop vezem anar pel mon
De folla gent*

*Ar auzires qu'ai respondut:
Anc no li diz ni bat ni but,
Ni fer ni fust no ai mentaugut,
Mas sol aitan:
Babariol, babariol,
Babarian.*

*So diz n'Agnes a n' Ermessen:
- Trobat avem que anam queren.*

*Sor, per amor Deu, l'alberguem,
Qe ben es mutz,
E ja per lui nostre conselh
Non er saubutz*

*La una'm pres sotz son mantel
Menet m'en sa cambra, al fornell;
Sapchatz qu'a mi fo bon e bel,
E'l focs fo bos,
Et eu calfei me volentiers
Als gros carbos.*

*A manjar mi deron capos,
E sapchatz ac i mais de dos,
E no i ac cog ni cogastros,
Mas sol nos tres.
E'l pans fo blancs e'l vine fo bos:
E'l pebr' espes.*

*- Sor, aquest hom es enginhos,
E laissa lo parlar per nos:
Nos aportem nostre gat ros
De maintenant,
Qe'l fara parlar az estros,
Si de re'nz ment.*

*N'Agnes anet per l'enujos
E fo granz et ag lonz guinhos;
Et eu, can lo vi entre nos,
Aig n'espavent,
Q'a pauc non perdei la valor
E l'ardiment.*

*Qant aguem begut e manjat
Eu mi despoillei a lor grat.
Detras m'aporteron lo gat
Mal e felon;
La una'l tira del costat
Tro al tallon*

*Per la coa de mantenen
Tira'l gat et el escoissen:
Plajas mi feron mais de cen
Aqella ves;
Mas en no 'm mogra ges enguers
Qui m'ausizes.*

*- Sor, diz n'Agnes a n'Ermessen,
Mutz es, qe ben es conoissen;
Sor, del banh nos apareillem:
E del sojorn.
Ueit jorns ez encar mais estei:
En aquel forn.*

*Tant las fotei com auzirets:
Cen e quatre vint et, ueit vetz
Q'a' pauc no i rompei mos coretz
E mos arnes;
E no'us puesc sir lo Malaveg.
Tan grand m'en pres*

*Ges no'us sai dir la malaveg,
Tan gran n'en pres.*

Je ferai un vers, puisque je suis endormi et que je marche, tout en restant au soleil. Il y a des dames pleines de mauvais desseins, et je puis vous dire qui elles sont: ce sont celles qui tournent à mal (méprisent) l'amour des chevaliers.

Elle fait un grand péché, un péché mortel, la dame qui n'aime pas un loyal chevalier; si celui qu'elle aime est un moine ou un clerc, elle a tort, et on devrait la brûler sur des tisons ardents.

En Auvergne, de l'autre côté du Limousin, je m'en allais, seul et sans bruit, quand je rencontraï la femme de sire Garin et celle de sire Bernard; elles me saluèrent aimablement, au nom de saint Léonard.

L'une me dit en son langage: - Dieu vous soit en aide, sire pèlerin; vous me semblez en fort bonnes dispositions. Mais nous voyons aller par le monde bien des fous.

Or, sachez ce que je lui répondis: je ne lui dis ni bat ni but; je ne lui parlai ni d'outil ni de manche, mais seulement: Barbariol, babariol, barbarian.

Alors, Agnès dit à Ermessen: - Nous avons trouvé ce que nous cherchons; ma Sœur, pour l'amour de Dieu, hébergeons-le, car il est vraiment muet; jamais par lui notre conduite ne sera connue.

L'une me prit sous son manteau et me mena dans sa chambre, près du fourneau. Sachez que cela me plut fort; le feu était bon, et je me chauffai volontiers auprès des gros charbons.

Elles me firent manger des chapons; sachez qu'il y en avait plus de deux. Il n'y avait là ni cuisinier ni marmitons, mais nous trois seulement; le pain était blanc, le vin bon et le poivre en abondance.

- Sœur, cet homme est perfide et se retient de parler à cause de nous. Apportons tout de suite notre chat roux, qui le fera parler sans retard, s'il essaie de nous tromper.

Agnès alla chercher la déplaisante créature; il était gros et avait de grosses moustaches. Quand je le vis entre nous, il me fit peur, et peu s'en fallut que je ne perdisse ma valeur et ma hardiesse.

Quand nous eûmes bu et mangé, je me dévêtis à leur volonté; derrière moi elles apportèrent le chat méchant et félon, et l'une le tira le long de mes côtes jusqu'au talon.

Par la queue, sans retard, elle tire le chat et lui (me) griffe; je reçus ce jour-là plus de cent plaies, mais je n'eusse pas bougé quand on eût dû me tuer.

- Sœur, dit Agnès à Ermessen, il est vraiment muet, c'est visible, préparons donc le bain et songeons à nous donner du bon temps. Huit jours et davantage je restai en ce lieu.

Pos de chantar m'es pres talentz.

Farai un vere, don sui dolenz:

Mais non serai obediens

En Peitau ni en Lemozi.

Qu'era m'en irai en eisil:

En gran paor, en grand peril

En guerra laissarai mon fil,

E faran li mal siei vezin.

Lo departirs m'es aitan grieus

Del seignoratge de Peitieu.

En garda lais Folcon d'Angieus

Tota la terra e son cozi.

*Si Folco d'Angieus no 'l socor
E'l reis de cui ieu tenc m'onor
Faran li mal tut li plusor,
Felon Gascon et Angevi.*

*Si ben non es savis ni pros,
Cant ieu serai partiz de vos,
Vias l'auran tornat en jos
Car lo veiran jov'e mesqui.*

*Merce quier a mon compaignon,
S'anc li fi tort qu'il m'o perdon;
Et ieu prec en Jezu del tron
Et en romans et en lati.*

*De procza e de joi fui,
Mais ora partem ambedui;
Et en irai m'en a scellui
On tut peccador troban fi.*

*Mout ai estat cuendes e gais,
Mas nostre Seigner no'l vol mais;
Ar non puesc plus soffrir lo fais,
Tant soi aprochatz de la fi.*

*Tot ai guerpit cant amar sueill,
Cavalaria et orgueill;
E pos Dieu platz tot o acueill?
E prec li que'm reteng' am si.*

*Totz mos amics prec a la mort
Que vengan tut e m'onren fort,
Qu'en ai avut joi e deport
Loing e pres et e mon aizi.*

*Aissi guerpisc joi e deport
E vair e gris e sembeli.*

Puisque le désir m'a pris de chanter, je ferai un vers (sur un sujet) qui m'attriste:
jamais plus je ne serai obéi ni en Poitou ni en Limousin.
Je vais partir pour l'exil: en grand'peur, en grand péril, en guerre je laisserai mon
fils, et ses voisins lui feront du mal.

Qu'il m'est pénible de la quitter, la Seigneurie de Poitiers! Je laisse à la garde de Foucon d'Angers et la terre et son cousin.

Si Foucon d'Angers ne le secourt pas, ainsi que le roi de qui je tiens mes domaines, il aura tout à craindre d'un grand nombre de gens, des félons Gascons et Angevins.

S'il n'est pas sage et preux, quand je me serai éloigné de vous, bien vite ils l'auront mis à bas, car ils le verront jeune et faible.

Je crie merci à mon compagnon: si jamais je lui ai fait tort, qu'il me le pardonne; c'est aussi la prière que j'adresse à Jésus, roi du ciel, et en roman et en latin.

J'ai été ami de prouesse et de joie; mais maintenant je dois me séparer de l'une et de l'autre pour m'en aller à celui auprès de qui tous les pêcheurs trouvent la paix.

J'ai été grandement jovial et gai; mais Notre Seigneur ne veut plus qu'il en soit ainsi; maintenant je ne puis plus supporter le fardeau, tant je suis proche de la fin.

J'ai laissé tout ce qui me charmait, la vie chevaleresque et pompeuse: puisqu'il plaît à Dieu, je me résigne, et je le prie de me retenir parmi les siens.

Je prie tous mes amis qu'après ma mort ils viennent, tous, et m'honorent grandement, car j'ai connu joie et liesse, et loin et près et dans ma demeure.

Mais aujourd'hui je renonce à joie et liesse; je quitte le vair et le gris et les précieuses fourrures.

Bernard de Ventadour

Bernard de Ventadour paraît être celui des poètes du Moyen Age dont la légende a le plus chéri la mémoire, celui dont le nom a le plus résisté aux ingrattitudes du temps. Pour bien des gens il concrétise, à lui seul, la poésie de cette lointaine époque.

Pétrarque fait, dans son Triomphe d'Amour, le plus grand éloge de ce poète dont il vante la délicatesse des sentiments, la beauté des images, la facilité de la versification.

Bernard naquit en Limousin, au château de Ventadour, où son père était domestique chargé du four. Le seigneur de Ventadour ne tarda pas à s'intéresser au jeune poète dont il apprécia le talent, et lui fit donner une bonne instruction. Les chroniques disent que Bernard était courtois et bien appris et qu'il savait composer et chanter.

Elevé dans le château de Ventadour, Bernard devait rencontrer dans cette luxueuse existence de quoi charmer son cœur et assurer sa gloire.

Le vicomte Eblès avait une jeune femme, Agnès de Montluçon, très éprise de poésie admiratrice des poètes. Le jeune Bernard ne tarda pas à s'inspirer de la grâce et de la beauté de sa châtelaine, puis un sentiment plus intime et plus doux fut le principal inspirateur de ses vers.

— Je ne puis, dit-il, me cacher le trouble de mon âme; mais en feignant de chanter et de rire, je saurai du moins le cacher à ceux qui m'observent.

Et le jeune amoureux chante avec toute la joie de son cœur, tous les enthousiasmes qui naissent en lui, et la nature et le printemps et l'amour.

Les bonnes chansons naissent toutes du cœur. Mais le cœur, qui peut l'animer si ce n'est l'amour? Celui qui aime plus, doit aussi mieux chanter.

Il était réservé au poète de cruellement souffrir de ce premier amour jusqu'au jour d'hiver, où ayant rencontré la châtelaine, sous un pin, il reçut d'elle un premier baiser.

Alors l'hiver se transforma pour lui en printemps, il allait cueillir à pleines mains les fleurs de la vie.

Mais hélas, son bonheur lui fit commettre la fatale imprudence de nommer, dans une chanson, la femme aimée. Le vicomte Eblès soupçonna le secret, fit étroitement surveiller la vicomtesse et chassa le troubadour qui dut s'exiler. Bernard n'emporta que la consolation de laisser son cœur en otage à la dame qu'il veut aimer toute sa vie.

Dans une chanson écrite sur ce premier baiser. Bernard compare le baiser d'Agnès de Montluçon à la lance d'Achille qui pouvait seule guérir les blessures qu'elle avait faites. Ce détail permet de croire que le poète connaissait les œuvres d'Ovide. Bernard quitta donc le château de Ventadour, mais eut vite trouvé un autre toit bienveillant, il vivait à une époque d'enthousiasme pour la poésie galante et pour les poètes-chevaliers. Il se rendit donc aussitôt à la Cour d'Eléonore d'Aquitaine qui le reçut avec estime et considération. Bientôt son premier amour s'atténa et finit par s'évanouir sous la chaleur bienfaisante d'une espérance nouvelle; espérance dont la duchesse d'Aquitaine fut le précieux objet. Instruit par l'expérience, il hésita longtemps à ouvrir son cœur à celle qu'il chantait sans cesse: — J'aimerais mieux, dit-il, mourir du tourment que j'endure, que de soulager mon cœur par un aveu téméraire >>.

Il suivit la princesse en Normandie et vécut à sa Cour.

En 1154, après le départ d'Eléonore pour l'Angleterre, ayant obtenu la permission de lui écrire, il célèbre la beauté, les vertus de sa Dame qui n'est plus en France.

— Que ne puis-je fendre les airs comme l'hirondelle et porter mon cœur, chaque nuit, aux pieds de celle à qui j'offre, de loin, mes chansons.

Tout fait supposer que la reine Eléonore n'a pas dédaigné les vœux du beau troubadour.

On ne croit pas que Bernard soit allé en Angleterre, puisque, de la Cour de Normandie, il vint directement à celle de Raymond, comte de Toulouse, et y demeura jusqu'en 1194, date de la mort de ce prince. La même année, le troubadour se retira à l'abbaye de Dalon, en Limousin, où il mourut.

Nous possédons une cinquantaine de chansons de Bernard de Ventadour, deux *tensons* et quelques pièces où se trouvent des allusions aux événements politiques de son temps.

On croit que c'est à Toulouse qu'il écrivit ses plus beaux livres: *las Recoysinadas de l'amour recalyvat, los Mayas, la Ramada* et les élégies: *las Syrènas*.

M. J. Anglade donne, dans son livre *Les Troubadours*, le texte français d'une chanson de Bernard dédiée à Eléonore:

— Que Dieu qui gouverne le monde, lui mette au cœur la volonté de m'accueillir près d'elle. Je ne jouis d'aucun bien, tellement je suis craintif devant ma dame; aussi je me mets à sa merci, pour qu'elle me donne ou me vende selon son plaisir. Elle agira bien mal, si elle ne me mande pas de venir près d'elle, dans sa chambre, pour que je lui enlève ses souliers bien chaussants à genoux et humblement, s'il lui plaît de me tendre son pied.

Ici apparaît très nettement la conception chevaleresque de l'amour des troubadours. Une autre chanson semble avoir été écrite pendant l'absence d'Eléonore, chanson d'une touchante simplicité, d'une grâce extrême et se terminant ainsi:

— Messager, cours et va dire à la plus belle ma peine, ma douleur, mon martyr. Quand le poète dut quitter la reine d'Angleterre, il demande à Eléonore, en termes touchants, de continuer à le protéger de loin.

Je m'en vais triste et dolent sans savoir quand je vous reverrai.

C'est pour vous que je quitte le roi: par grâce, faite que je n'aie pas à souffrir de cette séparation, quand je me présenterai courtoisement dans une cour étrangère au milieu des dames et des chevaliers.

Terminant son étude sur Bernard, M. J. Anglade écrit:

— C'est l'amour qui l'a rendu poète et il ne conçoit pas d'autre inspiration poétique que celle qui vient de cette source...

Une de ses chansons n'est que le développement de ce thème.

La poésie n'a guère pour moi de valeur, si elle ne vient du fond du cœur, mais elle ne peut venir de cette source que s'il y règne un parfait amour. C'est pour cette raison que mes chants sont supérieurs à ceux des autres; car la joie d'amour remplit tout mon être bouche, yeux, cœur et sentiment.

Que Dieu s'abstienne de m'enlever le désir d'aimer quand je ne devrais rien posséder, quand chaque jour m'apporterait de nouveaux maux, j'aurai toujours le cœur prêt à l'amour.

Bernard est, sans contredit, celui des troubadours qui a le mieux exprimé le pouvoir ennoblissant de l'amour qui est, suivant leur doctrine, la plus noble passion de l'homme, source de toute vertu, de tout talent.

Ses vers, aussi tendres que passionnés, sont ce que la littérature provençale peut opposer de plus parfait à la poésie amoureuse des autres nations. La sincérité, qui trop souvent, plus tard, fera défaut, la naïveté, la grâce, avec un art déjà consommé, tout, parfum et couleur, y charme et séduit.

Ce qui maintiendra Bernard au tout premier rang des poètes, c'est, avec sa finesse un peu maniérée la vivacité de son imagination, sa sensibilité et surtout la fraîcheur de sa poésie qui demeure une rareté dans notre littérature.

Geoffroi Rudel

Geoffroi Rudel, seigneur de Blaïa ou Blaye, près de Bordeaux, était, selon toute apparence, de la maison d'Angoulême. (Les manuscrits écrivent son nom de diverses façons: Gaufrès Rudelo, Jaufré Rudelh, Gianfré Rodel, etc.)

Il passa sa jeunesse auprès de Guillaume d'Agoult, seigneur du Sault, en Provence. C'est là qu'il entendit des pèlerins, rentrant de Palestine, faire un éloge enthousiaste de la beauté incomparable de la comtesse de Tripoli, fille du comte Raimond Gilles, Tripoli ayant été prise par les chrétiens en 1109. L'ardente imagination de Rudel alluma en son cœur un enthousiasme tel qu'il prit la résolution d'aller voir cette princesse et, pour cela, il s'embarqua à Marseille.

Il partit donc pour Tripoli, en habit de pèlerin, selon le chroniqueur Pasquier. Se doutant bien du jugement qui serait porté sur un tel projet, il imagina de couvrir son voyage d'une dévotion pour ne pas servir de moquerie aux siens, et disant qu'il allait visiter les saints lieux de Jérusalem.

On présume qu'il avait adressé plusieurs lettres à la comtesse de Tripoli avant son départ.

Rudel, accompagné de son ami Bertrand d'Alamanon, poète provençal, tomba malade sur le bateau. Dès leur arrivée B. d'Alamanon courut avertir la comtesse de la venue du pèlerin et du but de son voyage. Elle vint au chevet de Rudel, lui prit la main et lui fit un accueil si chaleureux qu'il crut avoir retrouvé ses forces et lui adressa les remerciements les plus respectueux et les plus tendres. Mais au milieu des expressions de sa reconnaissance et de sa joie, il rendit l'esprit entre les mains de la comtesse. (Nostradamus).

Le même jour, soit dévotion, soit chagrin, celle-ci se voua au cloître.

Cependant, elle prit soin des obsèques du poète et le fit inhumer chez les Templiers de Tripoli, dans un tombeau de porphyre, sur lequel elle fit graver quelques vers en langue arabe.

Bertrand d'Alamanon lui présenta les poésies que Rudel avait composées pour elle; la comtesse les fit transcrire en lettres d'or sur la tombe et Bertrand revint comblé de ses présents.

Rudel a, non seulement par son talent, mais surtout par sa mort, une place toute spéciale dans l'histoire.

L'histoire a déjà détruit la jolie légende de son romanesque voyage à la recherche de celle qu'il aime et le fait mourir prosaïquement au cours d'un voyage en Terre Sainte. Mais qui oserait affirmer que le troubadour n'a pas entrepris son pèlerinage dans l'espoir de rencontrer la comtesse de Tripoli? Pourquoi la légende n'aurait-elle pas raison contre l'histoire..

Ce qui est vrai, c'est que la mort de G. Rudel eut une répercussion considérable dans toute l'Europe.

Le Moine des Iles d'Or, premier historien des poètes provençaux, relate un dialogue où l'auteur pose la question de savoir si l'on aime mieux sa dame présente ou absente et ce qui engage le plus à aimer, ou le cœur ou les yeux.

Cet amour lointain domine toute son œuvre.

Voici, d'après Joseph Anglade, la traduction d'un poème entièrement inspiré de cette même pensée.

Lorsque les jours sont longs en mai, il m'est bien doux d'entendre de loin le chant des oiseaux; et quand je m'éloigne, je me souviens d'un amour lointain, je vais le cœur triste et la tête basse, si bien que chant ni fleur d'aubépine ne me plaisent pas plus que l'hiver glacé.

Jamais je n'aurai joie d'amour, si je n'en ai de cet amour lointain car je ne sais, ni près, ni loin, femme plus belle ni meilleure; son mérite est si partait que je voudrais, pour elle, vivre dans la misère, là-bas, au royaume des Sarrasins.

Je partirai triste et content, quand j'aurai vu cet amour lointain mais je ne sais quand je le verrai, car nos terres sont trop lointaines; il y a bien des défilés et bien des chemins; je ne suis pas devin, mais que tout aille comme il plaira à Dieu.

Celui qui m'appelle curieux et amoureux d'amour lointain dit la vérité, car nulle autre joie ne me plairait autant qu'une joie qui viendrait de cet amour de loin. Mais mes désirs sont irréalisables; car ma destinée est d'aimer sans être aimé.

Le cas de Rudel était un trop bel argument en faveur de l'absence pour n'être pas utilisé. La question obtint une telle importance qu'elle fut soumise à une cour d'amour dont nous ne connaissons pas la décision.

Pétrarque a eu connaissance de la triste fin de G. Rudel et écrit: — G. Rudel alla chercher la mort à force de voiles et de rames.

Un auteur provençal dont le nom est inconnu dit: — le vicomte Geoffroi Rudel, en passant les mers pour aller voir sa Dame, mourut volontairement pour elle.

Plusieurs chroniqueurs relatent le fait en des termes sensiblement identiques.

Un poète contemporain, Marcabru, adresse à G. Rudel une jolie romance: *A la fontana del Vergier* avec la dédicace: *A Jaufre Rudel: Oltra mar...*

Jaufres Budels de Blaïa si fo molt gentilhom, princeps de Blaïa; et enamoret se de la comtesse de Tripoli, ses vezer per lo gran ben e per la gran cortezia quel auzi dir de lieis als pelegriens que vengron d'Antiochia e fetz de lieis mains bens vers ab bons sons, al paubres mots. Et per voluntat de lieis vezer, al se crozet, e mes se en mar, per anar lieis vezer.

Rudel nous confie dans une chanson et ses inquiétudes et ses espérances:

— J'aime un objet que je n'ai point vu, à qui je n'ai pu expliquer mes sentiments ni demander l'explication des siens.

Mais, je le sais, parmi les beautés sarrasines, jeunes chrétiennes, il n'en est aucune qui l'égale... chaque nuit, je m'endors plein de son image et des songes enchanteurs l'offrent à moi. Le réveil, hélas! dissipe cette illusion: je n'ouvre les yeux que pour apprendre qu'il m'est impossible de la voir.

Je me souviens alors qu'elle habite une terre étrangère, qu'un espace immense me sépare d'elle.

Cet espace, je le franchirai...

Fidèle à son Rêve, il salue le printemps, grand rénovateur des sentiments qui après les torpeurs de l'hiver, invitent les êtres à l'amour.

— Toute la nature me donne un exemple que je veux suivre. Les arbres, en se couvrant de feuilles et de fruits, m'invitent à me parer de mes plus beaux vêtements. A la vue du rossignol, qui caresse sa fidèle compagne, qui prend dans ses regards autant d'amour qu'il lui en donne, qui chante si mélodieusement leurs plaisirs communs, je sens passer dans mon âme toute la joie qui les anime, je sens mon cœur embrasé des feux dont ils brûlent...

Heureux oiseaux! il vous est toujours permis de dire ce que vous sentez; et moi, retenu par des lois que vous ne connaissez point, je n'ose parler à celle que j'aime...

Je vais rompre enfin le silence. J'irai, je la supplierai de recevoir mes services...

Amour, je te rends grâce. Elle exauce mes vœux: elle m'appelle auprès de sa personne, et ne me défend pas d'espérer.

A mesure que son rêve prend possession de son âme, il espère qu'un jour son cœur sera satisfait malgré les difficultés qu'il voit devant lui.

Que les bergers s'amuse de leurs chalumeaux et les enfants de leurs petits tambours. Moi, je ne me réjouirai point, tant que l'amour dont je brûle ne sera pas satisfait. Je connais une beauté qui réunit tous les charmes imaginables: mais, elle récompense mal les soins qu'on lui rend et je souffre souvent de ne pouvoir obtenir ce que désire mon cœur. Le château qu'elle habite est si éloigné!...

Peu de chansons de Rudel ont été publiées. Nous en transcrivons une qui porte des traces évidentes de l'influence de la poésie arabe.

*Irat et dolent m'en partray
S'yeu non vey est'amour de luench
E non say qu'ouras la veyray
Car son trop nostras terras luench.*

*Dieu qui fes tout quant ven e vay,
E forma quest' amour de luench
Mi don poder al cor, car hay
Esper, vezer l'amour de luench,*

*Seigneur, tenes my per veray
L'amour qu'ay per ella de luench;*

*Car per un ben que m'en esbay,
Hay mille males, tant soi de luench.*

*Ja d'autr'amours non jauziray,
S'yeu nom jau dest'amour de luench.
Que 'na plus bella non en say
En luech que sia, ny pres ni luench.*

Plein de colère et d'affliction, je m'en irai, si je ne vois cet amour lointain, et je ne sais quand je le verrai, car nos pays sont trop éloignés.

Dieu qui fit tout, règle les mouvements du cœur, fait naître cet amour lointain, qu'il me donne du courage, car j'ai espoir de voir l'objet de cet amour lointain.

Seigneur, considérez comme véritable, l'amour que j'ai pour elle, de loin, car, pour un bien dont je me réjouis, j'ai mille maux, tant je suis loin d'elle.

Aucun autre amour ne me rendra heureux, si je ne jouis pas de cet amour lointain, car, bien qu'elle soit très éloignée, je n'en sais pas de plus belle, ni auprès, ni au loin.

Geoffroi Rudel serait mort en 1190.

Arnaud Daniel

Issu d'une famille noble de Ribérac, Arnaud Daniel fréquenta les meilleures écoles, reçut une solide instruction et le profit qu'il retira de ses vers lui permit de terminer ses études. Il écrivit d'abord en latin, puis, exclusivement en provençal. Mais il écrivit en rimes contraintes *carasrimas*, ce qui rendait ses poèmes difficiles à apprendre.

Ses premiers vœux d'amour furent pour la femme de Guillaume de Boville, seigneur de Gascogne. Pour elle, il écrivit des sixtines, des sons, des sirventes; il la nommait Ciberne pour ne pas dévoiler son nom, ou encore *mon bon esper* ou *el miels de ben*. Ses vœux n'eurent pas de succès, aussi avoue-t-il qu'il a bien entendu mille messes pour obtenir ses bonnes grâces.

Nostradamus dit que Ciberne est le nom d'une Provençale, mais rien ne le prouve.

Voici la traduction d'une sixtine:

— Le ferme désir qui entre dans man cœur, ni bec, ni ongle du médisant ne peut l'en arracher, quand pour médire, il perd son âme. Et puis, je n'ose le battre à coups de bâton ni de verge, à moins qu'en cachette; là où je n'aurai point d'oncle je n'obtienne de jouir dans le verger ou dans la chambre.

Quand il me souvient de la chambre où, pour mon malheur, je sais que nul homme ne peut entrer, et où tout m'est contraire plus que neveu ni oncle, je n'ai membre ni ongle qui ne frémisses plus que ne fait l'enfant devant la verge, tant j'ai peur que je ne sois proche de son âme.

Puissè-je y être de corps et non d'âme et puisse-t-elle consentir à me voir seul dans sa chambre! Ce qui me blesse le cœur plus que coups de verge, c'est que moi, son serviteur, je ne puis entrer où elle est. Je serais avec elle comme la chair et l'ongle, et ne croirais conseil d'ami ni d'oncle.

Arnaud séjourna quelque temps à la cour de Richard 1er, roi d'Angleterre.

Il nous reste de lui dix-sept pièces qui sont à la bibliothèque du Vatican; elles sont toutes consacrées à l'amour. Il aurait écrit un poème contre Boniface, seigneur de Castellane qui refusait de reconnaître pour son seigneur Alphonse Ier, roi d'Aragon, comte de Provence.

On lui attribue des comédies, aubades, martegalles, un chant intitulé *Las phantaumarias del paganisme* les visions du paganisme et un beau poème adressé à Philippe, roi de France. Aucune de ces pièces n'est parvenue jusqu'à nous. Il est probable que ces comédies n'avaient rien de semblable à ce que nous désignons sous ce nom; l'art dramatique n'étant pas encore né.

Dante fait le plus grand éloge d'Arnaud Daniel: il invoque souvent son témoignage notamment dans son traité latin de l'éloquence vulgaire. Dans son vingt-sixième chant du Purgatoire, il le met au-dessus de tous les poètes provençaux, même au-dessus de Giraud de Borneil, limousin, qu'on appelait le maître des troubadours. Le Tasse lui attribue la paternité du roman en prose de *Lancelot*.

Varchi, dans son *Ercolano*, et Pétrarque, dans son *Triomphe de l'amour*, le placent également au premier rang.

Pétrarque écrit à son sujet:

*Fra tutti il primo Arnaldo Daniello
Gran maestro d'amor, ch'alla sua terra
Ancor fa onor col dir polito e bello.*

Il est donc certain que les œuvres qui lui valurent une telle réputation étaient au moins plus naturelles et plus claires que celles que nous possédons.

Le Bembo dit qu'Arnaud Daniel inventa la sixtine, chanson singulièrement compliquée et qui nécessite un très long travail par la curieuse combinaison des rimes et des vers.

Il est probable que Daniel fit la musique de ces chansons:

*Ma canzo preo que no us sia enois
Car si voletz grazir lo son a lo motz
Pauc preza Arnaut cui que plana o que lire.*

Je vous prie que ma chanson ne vous ennuie pas; car si vous voulez agréer les chants et les paroles, Arnaud se soucie peu à qui plaire ou déplaire.

Peut-être sa réputation auprès des poètes italiens tient-elle surtout à ce que nous considérons comme des défauts: la recherche poussée jusqu'à l'obscurité.

Joseph Anglade donne la traduction d'une poésie qui échappe au défaut d'obscurité des autres œuvres de ce poète:

— Lorsque la feuille tombe des cimes les plus hautes et que le froid s'élève et sèche les rameaux, le taillis est privé du doux refrain des oiseaux, mais mon amour est parfait...

Tout est glacé, mais je ne puis avoir froid; car un nouvel amour me fait reverdir le cœur; je ne frissonne pas de froid, car mon amour me couvre et me cache, c'est lui qui me donne ma valeur et me guide.

La vie est bonne quand la joie la mène, et tel me blâme, qui est bien loin de cet idéal; je ne puis conseiller qui me blâme, car par ma foi, j'ai ma part de ce qu'il y a de mieux.

Je ne veux pas que mon cœur se mêle d'un autre amour, ni qu'il tourne ma tête ailleurs, je ne crains pas qu'il y ait femme plus belle que ma Dame, ni même qui lui ressemble.

Dante a placé Arnaud Daniel dans le Purgatoire.

Richard de Barbezieux

Richard était un chevalier du château de Barbezieux, en Saintonge; pauvre "vavasseur", mais bon chevalier, d'un agréable physique, ayant du talent, mais peu habile à s'introduire dans le monde. Son extrême timidité croissait dans les grandes assemblées, à tel point qu'il lui fallait quelqu'un pour le faire valoir.

Il eut cependant plusieurs intrigues amoureuses, notamment avec la femme de Geoffroi de Touai, riche seigneur Saintongeois, et fille de Geoffroi Rudel, prince de Blaye. Richard fut bien accueilli de sa Dame et demeura longtemps attaché à son service. Madame de Touai ne lui accorda jamais aucune faveur. Le jeune poète souffrait d'ailleurs d'un tel rigorisme et ses poésies sont de pressantes sollicitations. " Je n'ose vous appeler amie, puisque vous ne voulez pas contribuer pour votre moitié à établir ce nom entre nous ".

Lo nous mes d'abril commensa;

L'auzelh chantador

Chanton qu'ascus per baudor,

Qu'atendut an en provensa

Lo pascor

Mielhs de dompna, atretal entendensa

Alen de vos al joy et al temensa;

*Qu'apres los mals qu'ai traitz durs e cozens
M'en venha'l bes, amors e joya plazens.*

Le nouveau mois d'avril commence, les oiseaux chantant célèbrent avec allégresse la verdure qu'ils semblent avoir attendue: tel est, mieux que Dame, le sentiment que j'attends de vous avec joie et terreur, afin qu'après des douleurs si dures et si cuisantes, m'advienne plaisir, amour et douce joie.

Une telle situation ne tarda pas à créer en sa faveur un courant de sympathie. Les châtelaines eurent pitié de sa vaine fidélité. L'une d'elles fit appeler Richard, lui déclara qu'elle était prête à lui accorder ce qu'on lui refusait, mais à la condition de rompre avec Madame de Touai.

Le poète prit donc congé de sa Dame, mais la châtelaine le reçut fort mal, disant qu'un homme qui abandonne l'amour d'une femme belle, pour une autre, ne mérite que le mépris. Et le pauvre troubadour se trouva repoussé des deux côtés, ce dont il fut très malheureux. Ayant tout perdu, Richard prit la résolution de faire faire une nouvelle démarche auprès de Madame de Touai. Celle-ci déclara ne pouvoir lui pardonner que le jour où cent dames et chevaliers qui s'aimassent d'amour viendraient lui demander la grâce de Richard.

Désespéré le troubadour se retira à la campagne; dans une maison solitaire, décidé à vivre loin du monde. Mais ses admirateurs eurent pitié de lui et cent Dames et chevaliers, remplissant les conditions prescrites, firent une démarche auprès de Madame de Touai et obtinrent sa grâce.

Malheureusement pour lui, Madame de Touai mourut peu après...

Barbezieux ne pouvant plus vivre dans un pays qui lui rappelait la perte d'une femme tant aimée, se retira en Espagne où il finit ses jours.

Nous possédons 14 chansons de ce poète. Dans presque toutes, il affecte d'user d'allégories tirées des animaux, des oiseaux, des étoiles, ce qui lui donne une certaine originalité.

Guillaume de Cabestaing

Guillaume de Cabestaing, noble, mais peu fortuné, était, suivant les uns, originaire de Provence, suivant les autres, de Roussillon, cette deuxième hypothèse paraît être la vraie. Dès sa jeunesse Guillaume fut attaché au service du comte Raimond de Castet-Roussillon, en Roussillon. Il en fut le varlet ou page. Nommé écuyer de, Madame Marguerite de Castet-Roussillon, Cabestaing ne tarda pas, grâce à sa jeunesse, à sa beauté, à son esprit, à faire naître dans le cœur de la comtesse une ardente passion qu'il partagea d'ailleurs.

Devenu méfiant et jaloux, Raimond fut d'abord dépisté, par l'aveu que lui fit Cabestaing de son amour pour Agnès, sœur de Marguerite, femme de Robert de Tarascon (Tarascon, dans le comté de Foix).

Trompé par Cabestaing, Raimond confia à Marguerite l'amour du poète écuyer pour sa sœur Agnès, Marguerite se croyant trahie, accusa sa sœur de lui avoir ravi son amant. Pour se justifier Cabestaing fut contraint de composer une chanson dans laquelle il déclarerait son amour pour Marguerite. La chanson fut adressée au mari comme le voulait l'usage en pareil cas. Mais Raimond ne fut pas dupe du mensonge, et ayant conduit, sous un motif quelconque, Cabestaing hors du château, le poignarda, lui coupa la tête et lui arracha le cœur. Ensuite il fit préparer ce cœur comme un morceau de gibier et le fit manger à sa femme qui, ne sachant pas ce qu'on lui avait servi, déclara le mets excellent. A la fin du repas, Raimond lui présenta la tête sanglante de son amant et lui apprit quel horrible repas elle avait fait.

La comtesse s'évanouit, et, quand elle eut repris ses sens, déclara: — Oui, sans doute, j'ai trouvé ce mets si délicieux que jamais n'en mangerai d'autres, pour n'en pas perdre le goût.

Fou de colère, Raimond court vers sa femme pour la frapper de son épée; celle-ci prend la fuite, se précipite d'un balcon et se tue. Ce crime horrible causa une pénible émotion dans tous les pays voisins. Tous les seigneurs du Roussillon et de Cerdagne se liguèrent contre Raimond et pillèrent ses terres. Le roi Alphonse, son suzerain, se transporta sur les lieux, le dépouilla de tous ses biens et le fit prisonnier. On fit aux deux amants de belles funérailles et ils furent ensemble mis au tombeau dans une église de Perpignan.

Il nous est parvenu 7 poésies de Cabestaing.

Pons de Capdeuil

D'après son chroniqueur, Pons de Capdeuil était un des plus riches barons du Velay, il réunissait tous les avantages physiques et intellectuels, mais il passait pour être très avare!

Il doit surtout sa célébrité à son grand amour pour Azalaïs, fille de Bernard d'Anduze, seigneur de Provence, et femme de Noisil de Mercœur, grand baron d'Auvergne. Mais jamais, paraît-il, sa passion ne franchit les bornes de la pudeur.

Pons de Capdeuil donnait, en l'honneur de sa Dame, des fêtes d'un luxe prodigieux, des fêtes qui étaient comme des cours plénières. Toute la noblesse Auvergnate y assistait et les deux amants entendaient faire publiquement l'éloge de leur amour. Le baron de Mercœur assistait à ces galantes manifestations, ce qui permet de croire qu'elles étaient nobles et irréprochables.

Mais les plus beaux rêves humains ne sont que des rêves! Capdeuil crut comprendre qu'Azalaïs ne l'aimait que pour les fêtes qu'il lui offrait et il voulut mettre son amour à l'épreuve. Pour cela, il simula un lien avec la femme de Rofielin, vicomte de Marseille.

La baronne de Mercœur, outragée, chassa son amant; Capdeuil ne réussit jamais à faire comprendre son naïf stratagème et ressentit, de cette disgrâce imméritée, un profond chagrin.

Dès 1188, conquis par l'élan qui entraînait les chrétiens en Terre Sainte, Capdeuil écrivit pour les Croisades trois chansons guerrières qui sont de belles pages d'histoire.

Peu de temps après, Azalais mourut, Capdeuil se fit moine, partit en 1190 pour la Croisade et devint un des meilleurs prédicateurs de la guerre Sainte. Le pieux troubadour exhorta Philippe-Auguste et Henri II à faire la paix et les décida à partir pour la Croisade, en 1188.

Pons de Capdeuil mourut pendant la troisième Croisade.

Pierre Cardenal

Pierre Cardenal est né au Puy, en 1174, d'une influente famille du Velay. Tout fait supposer que le nom qu'il porte dans l'histoire n'est qu'un pseudonyme.

Destiné aux ordres, Pierre fit de bonnes études à la Canorguia major du Puy, mais son tempérament s'accordait mal du calme de la vie ecclésiastique: il ne tarda pas à abandonner le canonat et se fit troubadour. Il fut, en 1204, secrétaire de Raimond VI, à Toulouse. On le trouve en Aragon, de 1209 à 1213, d'où il lança ses sirventes en faveur des Albigeois et contre Innocent II et critiqua violemment la politique de Philippe-Auguste. Deux ans plus tard il accompagne Raimond VI à Rome.

Cardenal a pris part à presque tous les combats qui se livrèrent sur le Rhône et sur la Garonne de 1216 à 1219; il ne manqua pas de protester avec véhémence contre le sac de Marmande par les troupes du roi de France.

— Il était ainsi tout désigné, écrit C. Fabre dans les *Mélanges Chabanneau*, pour continuer la chanson de Guillem de Tolède. Il continue, en effet cette chanson et écrit ainsi, parfois dans le dialecte vellave, près de 7.000 vers épiques à la gloire des défenseurs de Droit et de Parage.

Retiré en Auvergne, en 1224, il glorifie les succès de Raimond VII et, après le siège d'Avignon, en 1226, écrit une tenson avec Aimeric de Péguilhan.

Vers 1257, ses sirventes deviennent philosophiques, ce qui d'ailleurs ne l'empêche nullement de prendre part à la politique générale du temps et d'attaquer vigoureusement les puissants, tels que le pape Adrien IV ou Louis IX.

Pierre Cardenal est mort vers 1274, à l'âge de 100 ans.

Si Cardenal a abandonné l'état ecclésiastique, ce n'est pas qu'il fût uniquement attiré par le côté joyeux de la vie, il a surtout cédé à un irrésistible besoin d'apostolat poétique. C. Fabre dit de lui: — Rarement une littérature a compté un poète plus fécond et qui ait pris une part plus active à la vie publique de son temps. A ce point de vue, Cardenal fait songer non seulement à Dante, mais à Voltaire et à Victor Hugo.

Les chansons de Cardenal sont peu nombreuses, et ses sirventes accusent un vigoureux tempérament d'artiste; ils sont d'une haute portée morale, mais, malheureusement, souvent encombrés d'une certaine obscurité.

Le poète s'est attaqué, avec une magistrale fougue, une extrême audace, aux erreurs du siècle, n'épargnant ni les mauvais prêtres, ni les moines licencieux, ni les mauvais seigneurs. Il bravait courageusement la haine qui suit toujours la vérité désagréable.

Malgré ses ennemis il garda une réelle influence, due surtout à la dignité de sa vie qui lui assurait le respect de tous.

L'historien provençal qui parle de ses œuvres termine par ces mots, qui donnent bien une idée de son prestige:

Et moi, maître Michel de la Tour, vous fais savoir que Pierre Cardenal avait bien environ cent ans lorsqu'il mourut. Et moi sudit Michel, ai écrit ses sirventes en la ville de Nîmes.

Il reste de Pierre Cardenal trois chansons d'amour que domine une solide et pratique philosophie.

Bien fou et bien dupe quiconque s'attache à l'amour. Qui s'y fie le plus est toujours le plus mal partagé. Tel croit s'y chauffer qui s'y brûle. Les biens d'amour sont longtemps à venir et les maux arrivent tous les jours en foule. Il ne traîne à sa suite que des dupes, des insensés, des méchants, ainsi je divorce avec lui.

Jamais je ne gagnai tant à aucun marché, que lorsque je perdis ma mie; en la perdant, je regagnai mon cœur que j'avais perdu.

Sa philosophie fut, sans doute comme celle de bien des hommes, un bien fragile bouclier, puisque dans une autre chanson il dit avec bonne humeur: << Enfin, je puis me louer de l'amour, il ne me fait plus perdre ni l'appétit ni le sommeil; il ne me fait plus ni bâiller ni soupirer, ni courir la nuit comme un enragé, ni avoir des messagers à gages.

Si les auteurs se peignent dans leurs écrits, souligne l'abbé Millot, Pierre Cardenal avait trop de raideur et d'âpreté dans le caractère, une franchise trop rude, un goût de satire trop aigu pour faire fortune auprès des dames. En un mot, il était le Juvénal de son siècle.

Un grand nombre de ses sirventes sont débordants d'une verve âpre et dure avec laquelle il fustige sans pitié et sans crainte les moines qui ne mettent pas leur vie en harmonie avec leur doctrine, et mènent une existence trop facile. Les prêtres corrompus qui profanent le saint ministère ont en lui un adversaire mordant, qui ne recule devant aucune vérité. Comme riposte, certains l'accusèrent d'athéisme et d'hérésie. Cardenal répondit par une magistrale profession de foi.

Les seigneurs qui négligeaient leurs devoirs n'étaient guère mieux traités.

Sa verve put d'autant mieux s'exercer qu'à cette époque d'anarchie féodale les passions avaient libre jeu pour se déchaîner et que les fautes des grands étaient connues de tous.

Enfin, au moment où il écrit, la guerre des Albigeois avait encore, en ruinant les provinces, rendu au peuple et aux troubadours, la vie extrêmement pénible.

Le poète a laissé un curieux sirvente destiné à être remis à Dieu, au jour du jugement, en cas qu'il veuille le damner!
Il est considéré comme un des plus grands poètes de langue romane.

Pierre Vidal

Pierre Vidal était le fils d'un pelletier de Toulouse. Doué d'une belle voix, d'une vive imagination, il entreprit joyeusement la carrière poétique. Très infatué de lui-même passionnément amoureux de toutes les femmes et se croyant aimé de toutes, Vidal était un mélange bizarre d'esprit et d'absurdité, de sagesse et de folie; tellement qu'on pouvait l'appeler le Don Quichotte des Troubadours.

Ces oppositions devaient plaire à beaucoup, puisque certains seigneurs recherchèrent sa société, d'autres le traitèrent de fou agréable fait pour distraire les Cours.

Nous savons que les extravagances sont souvent le lot d'un homme de génie et celles de Vidal furent extraordinaires.

Toutefois ses œuvres sont d'un génie supérieur et non d'un fou.

Un chevalier de Saint-Gilles, dont il assurait que la femme ne lui avait rien refusé, se vengea en lui faisant percer la langue. Hugues de Baux eut pitié du malheureux bavard, le fit soigner et guérir. Vidal, par reconnaissance, demeura fidèle aux seigneurs de Baux. Barral l'honora surtout d'une confiance toute spéciale jusqu'au jour où, le troubadour ayant dérobé un baiser à la vicomtesse Barral, il dut s'exiler à Gênes. Là, il composa plusieurs chansons pour chanter ses regrets:

— Je trouve délicieux l'air qui vient de Provence. J'ai laissé mon cœur parmi cette aimable nation. Je lui dois tout ce que j'ai d'esprit, de joie et de talent pour chanter. Pour tromper son chagrin, il suivit, en Palestine, Richard, roi d'Angleterre. Là, il écrivit quelques pièces d'une grotesque vantardise.

En Chypre, cédant aux instances de ses amis, il épouse une Grecque qu'il croyait nièce de l'empereur d'Orient. Mais, en même temps, il obtint, par l'entremise de Hugues de Barral de Baux, le pardon de celle qu'il avait outragée. Celle-ci voulut bien oublier l'offense et lui faire don du baiser; ce qui mit le comble à son bonheur.

“ Toutes mes pensées sont d'aimer et de chanter... Mon chant doit se ressentir du doux plaisir qu'amour me donne; puisque ma dame comble mes espérances par ses promesses.”

A son retour en Provence, il fut reçu par Hugues de Baux et le vicomte de Marseille. Il écrivit un poème sur le baiser qui venait de lui être donné; cette pièce est un modèle de grâce naïve, de style facile, bien que les rimes soient souvent contraintes.

Peu de temps après, Vidal est amoureux d'une dame de Carcassonne nommée Louve de Penaudier. A cette époque ses excentricités se multiplient.

On lui attribue un traité sur la *Manière de réprimer sa langue*.

Le recueil de ses œuvres comporte soixante pièces. Tantôt il attaque le roi de France, Philippe-Auguste, tantôt le roi d'Angleterre, tantôt le roi d'Espagne, tantôt les prêtres et les docteurs qui ont fait naître l'hérésie. Il se mêle à la querelle des Albigeois, etc..

Dans une longue pièce qui fait honneur à ses qualités d'écrivain, il donne d'excellents avis à un jeune homme qui veut se faire jongleur. Ces conseils contrastent avec les extravagances de sa conduite.

— N'imitiez point, dit-il, ces insipides jongleurs qui affadissent tout le monde par leurs chants amoureux et plaintifs...

Soyez toujours proprement vêtu, mais que votre parure n'ait rien de recherché; que vos habits soient bien faits; et tenez les de façon qu'ils paraissent toujours neufs, ayez un maintien honnête. Ne parlez pas trop...

Evitez les seigneurs dont les mœurs sont corrompues, les inclinations basses et méchantes, vous ne trouverez en eux qu'un souverain mépris pour les jongleurs...

Plusieurs de ses poèmes sont émaillés de fort belles pensées et rehaussés d'une vraie poésie. Une nouvelle, composée à la Cour du roi de Castille, est une fiction poétique dans le goût des Orientaux. Mais nous n'en possédons pas le texte complet, ce qui est regrettable, attendu qu'elle devait donner des détails intéressants la vie à la Cour de Castille.

Les œuvres de ce troubadour ne ressemblent nullement aux incidents extraordinaires de sa vie. L'imagination et la fantaisie, écrit Joseph Anglade? paraissent primer chez lui tous les autres dons; mais ce sont là des dons de poète et si notre troubadour a fait passer un peu de cette fantaisie dans la réalité de la vie, c'est un charme de plus.

Rimbaud d'Orange et la comtesse de Die

Rimbaud était fils de Guillaume d'Omélas, de la maison de Montpellier, et de Tiburge, fille unique de Rambaud, comte d'Orange, mort en Terre Sainte.

Il cultiva la poésie provençale mais ces pièces sont difficiles à comprendre, le style en est barbare. Poète libertin, il est surtout connu par la légèreté de ses sentiments. Cependant quelques-uns de ses poèmes ont une réelle originalité. Notamment un dialogue avec sa maîtresse qui rappelle le dialogue d'Horace avec Lydie. Mais, Joseph Anglade estime que ses poésies sont loin d'avoir la sensibilité naïve de celles de Bernard de Ventadour ou d'Arnaud de Mareuil.

Rimbaud fut aimé de la comtesse de Die, épouse de Guillaume de Poitiers. Poète elle-même, la comtesse avait trouvé un chevalier digne de ses faveurs. Elle célèbre ouvertement les qualités de son amant.

— Je suis heureuse, dit-elle, de savoir que i’aime le plus vaillant qui soit au monde: je prie Dieu qu’il donne grande joie à celui qui, le premier, m’attira vers lui; quelque médisance qu’on lui rapporte, qu’il n’ait confiance qu’en moi; car souvent on cueille la verge dont on se bat soi-même.

La femme qui tient à une bonne renommée doit placer son amour en un preux et vaillant chevalier; quand elle connaît sa vaillance, qu’elle ne cache pas son amour; quand une femme aime ainsi ouvertement, les preux et les vaillants ne parlent de son amour qu’avec sympathie.

Mais la poétesse connut, elle aussi, la fragilité des bonheurs terrestres, son cœur ne tarda pas à saigner. Son troubadour fut infidèle. Elle confia son désespoir à la poésie qui avait chanté sa joie et son chant douloureux se distingue par la dignité et la fierté de l’amoureuse blessée.

— Si mon mérite, ma naissance, ma beauté ne vous parlent point assez en ma faveur, rendez justice à mon cœur; vous n’en trouverez jamais d’aussi tendre. Quelque part que vous soyez, je vous envoie cette chanson pour messager. >>
Elle l’assure de toutes ses faveurs s’il lui jure fidélité. La comtesse de Die a laissé 4 pièces de vers.

Rimbaud d’Orange en a laissé 28. Il mourut en 1173.

Le Moine de Fossans

Nul document ne permet de connaître le nom et la patrie de ce troubadour que l’on croit avoir appartenu à l’ordre des Franciscains.

Ses chansons sont en général consacrées à chanter son amour à la Vierge en laquelle il avait une dévotion assez semblable à celle des troubadours pour leur Dame.

Dans deux chansons, il se plaint avec amertume des rigueurs d’une amante qu’il ne nomme d’ailleurs point. Dans une autre il demande au lecteur de ne pas le juger sur les apparences. — Les apparences sont contre moi, dit-il, lorsqu’on me reproche de faire le rôle d’amoureux et qu’on dit qu’il ne me convient ni de chanter ni de versifier, à moi qui suis de l’étroite observance. Mais on s’y trompe.

Ne cherchons pas à lui voler son secret, et contentons-nous de constater l’ardeur assez étrange d’une dévotion qui a les allures d’un amour profane.

Le brave moine-troubadour s’exalte sur de folles chimères et ces pieux délires sont, hélas, le propre de bien des hommes!

Aimeri de Beauvoir

Aimeri de Beauvoir ou Bellenoi était originaire du château de l'Esparta, près de Lesparre, dans le Bordelais, et serait le neveu de Pierre de Corbiac. Il entra d'abord dans les ordres puis quitta la cléricature pour être jongleur. Il composa plusieurs chansons pour Mme Gentille de Ruis, demeura longtemps auprès d'elle, en Gascogne, et se fixa en Catalogne où il mourut. Nostradamus croit que sa belle gasconne était de la maison de la Valette et qu'il séjourna d'abord à la Cour de Castille, vers 1210, puis à celle du comte de Provence, Raimond Bérenger V, pour se tenir à l'abri pendant les troubles du Languedoc. Pendant son séjour à Aix il serait devenu amoureux d'une princesse de la Cour, Béatrix Barbossa, femme du comte de Provence, qui se fit religieuse.

Aimeri a laissé une vingtaine de pièces comiques qui ne manquent pas d'intérêt et des chansons galantes.

Dans l'une, il déclare son amour à une dame de haute lignée qu'il vit quand elle tira son gant et ce gant a rompu la serrure dont il avait fermé son cœur contre l'amour.

Dans les autres on trouve des blâmes à l'adresse d'Albert Cailla, auteur d'une satire contre les femmes.

Tant est digne de respect le domaine d'amour qu'on n'y doit tolérer aucune licence, et puisque Albert est l'ennemi des dames, il ne faut pas qu'un traître soit souffert au milieu d'elles. Il adresse également des éloges à la comtesse de Provence, Auguésine de Saluces, à la dame de Massa, à la pomtesse de Carret, amie de Béatrix de Savoie, etc.. Aimeri a donc vécu en Provence et en Catalogne. Il a laissé un poème où il exprime son regret d'avoir quitté la Castille où il a fait des jolis vers qui ont plu au roi, amateur des bons dits et des bons faits. Ce roi de Castille doit être Alphonse X, qui monta sur le trône en 1252. L'abbé Millot estime que son chef d'œuvre est une pièce de cinq couplets, chaque couplet étant de neuf vers de dix syllabes, dont toutes les rimes sont masculines.

En voici un couplet qui ne manque pas de touchante mélancolie, sans niaiserie cependant.

Pur, loyal et sans fausseté, comme celui qu'amour a subjugué entièrement, j'ai souffert mes peines sans murmures; et sans être aimé, j'ai longtemps aimé votre jolie personne à qui j'ai voué mon cœur. Puisque ma mie ne fait rien pour moi, me retirerai-je? Non, je ne le pourrai.

Après avoir manifesté sa volonté d'espérer quand même, le poète médocain termine:

Aujourd'hui que les plaisirs et les chansons, les dons et les services, le vrai mérite, la noblesse des vêtements, les prières de l'amour, n'ont plus trouvé d'amis, le siècle a perdu son éclat et la royauté même sa douceur et sa tranquillité.

C'est donc une grande folie que de ne pas aimer tous ces biens. Ah! n'en doutez pas, les belles actions, la somptuosité des repas, la magnificence des vêtements, l'art d'accueillir et d'honorer les hôtes, les faveurs honnêtes de la galanterie, ne sont point des péchés, nullement, mais des actes de bonté qui naissent d'un bon cœur et qu'un homme accomplit parce qu'il est bon et sage.

L'envoi suivant est adressé à une comtesse de Sobiras, dont l'authenticité nous est inconnue.

Je sais bien, Madame, que j'ai assez de sentiment pour votre mérite, mais je n'ai pas une naissance assez illustre. Du reste vous n'avez rien à me reprocher. Je vous en défie, vous et l'amour. Vous n'auriez pas l'injustice extrême de me reprocher mon défaut de noblesse. Il n'est pas d'autre noblesse en amour, que celle d'un cœur loyal et exempt de tromperie.

Après un second voyage en Castille, Aimeri se retira en son château de Lesparre et y composa un sirvente contre les mœurs.

Cette pièce, parfois incorrecte et dont le manuscrit est détérioré présente un grand intérêt pour l'histoire de la langue des troubadours.

Il se plaint amèrement de voir le dédain dont est atteinte la poésie dans son pays où, jadis, il l'a connue si florissante.

On suppose que le poète a fini ses jours en Médoc, son pays natal, mais on ignore la date de sa mort.

Bertrand de Born

Bertrand de Born, vicomte de Hautefort, en Périgord, dont la naissance est entre 1140 et 1150, se distingue des autres troubadours et même des héros du VIIe siècle par " la passion des armes et de la gloire, la fierté jointe à la souplesse, la galanterie jointe au talent poétique, une imagination ardente et un esprit vif, beaucoup d'activité et de courage avec un rang distingué.

Voilà, certes, de brillantes qualités, rarement réunies chez un seul homme!

Bertrand possédait avec son frère Constantin la seigneurie de Hautefort, où, disent les chroniques, on comptait environ 1.000 habitants. Il voulut devenir seul maître et finit par chasser son frère. Celui-ci, aidé par le comte de Limoges, le comte de Périgord et Talleran, et le seigneur de Montagnac attaqua le château de l'usurpateur qui, bien que vaincu, ne tint pas les engagements pris avec son frère et la lutte recommença.

Les domaines de Bertrand furent saccagés, ce qui lui donna l'occasion d'écrire un sirvente d'une belle tenue.

<< En tout temps, dit-il, je veux perdre quiconque me nuit. Fussent-ils trois, quelle que soit leur puissance, ils ne gagneront pas sur moi la valeur d'une courroie.

Que d'autres cherchent, s'ils veulent, à embellir leurs maisons, à se procurer les commodités de la vie. Pour moi, faire provision de lances, de casques, d'épées, de chevaux, c'est ce que j'ambitionne. A tort ou à droit, je ne cèderai rien de la terre de Hautefort: elle est à moi, et on me fera la guerre tant qu'on voudra.

Le second fils de Henri II, roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion, comte de Poitou, se joignit aux alliés pour se venger de Bertrand de Born qui avait pris parti pour Henri au Court-Mantel, frère aîné de Richard et couronné roi d'Angleterre par son père. Bertrand de Born ne se laisse pas intimider et, répandant ses sirventes à profusion, il annonça crânement à tous les seigneurs les motifs de la nouvelle lutte. Mais, vu la supériorité de ses ennemis, le poète-guerrier de Hautefort eut soin d'opposer une ligue à une autre. Il réussit à intéresser à sa cause un assez grand nombre de seigneurs que Richard avait blessés pour diverses raisons et s'allia même Henri au Court-Mantel, frère de Richard. Le jeune Henri allait donc combattre, après son père, son frère. Dans un fougueux sirvente, Bertrand de Born anima le courage de ses alliés à tel point que Richard entama des négociations avec son frère. Ce dernier consentit à céder ses terres et ses droits à son frère moyennant une pension. Ayant abandonné à la vengeance de Richard ses vassaux qu'il avait soulevés contre lui, il se retira en Normandie uniquement occupé de fêtes et de tournois.

Bertrand de Born répandit dans tous les pays un sirvente d'une allure et d'une audace qui déconcertent notre timidité actuelle.

Même si cette pièce n'avait aucune valeur littéraire elle serait un témoignage précieux de la liberté dont usaient les poètes d'alors, de la simplicité avec laquelle on avait coutume de traiter les plus graves questions; elle mériterait donc de n'être pas ignorée. Le départ du prince Henri disloqua la ligue, mais Bertrand continua seul la lutte contre Richard. Celui-ci ayant assiégé Hautefort, Bertrand, privé de ressources, se rendit. Richard accepta sa soumission et, plein d'admiration pour son courage, l'embrassa et lui pardonna. Le troubadour, ému de cette générosité, écrivit un poème en son honneur et devint son ami.

Bertrand rentra en possession de ses domaines, mais reprit la lutte contre les seigneurs du Limousin qui l'avaient abandonné.

Il renoua ses relations avec Henri, occupé à soulever les Gascons, qui mourut en 1183. Cette mort affecta profondément Bertrand de Born qui chanta fort dignement les vertus de son ami.

Entrer dans le détail des conflits dans lesquels le troubadour prit une part active, serait superflu. Mais il faut cependant mentionner ses luttes avec le roi d'Angleterre, avec Alphonse, roi d'Aragon... combats qui sont illustrés de pittoresques épisodes et où brille avec éclat la piquante vivacité de son esprit.

Eléonore d'Aquitaine, devenue reine d'Angleterre par son mariage avec Henri II, délaissée par son époux, provoqua la révolte de ses trois fils Henry, Geoffroy et Richard Cœur de Lion contre leur père.

Les enfants sollicitent le secours du roi de France. Eléonore est faite prisonnière, et emmenée en captivité. Bertrand de Born, habile à mettre à profit les rivalités du roi d'Angleterre et du roi de France n'hésite pas à se mettre au service de la duchesse d'Aquitaine. Il lance de vigoureux sirventes et prend la tête d'un mouvement de révolte en faveur de la libération de la reine, mouvement qui s'étend de la Loire à la Garonne. Pendant cette guerre qui dura quinze ans et ne dut sa fin qu'à la mort du roi Henri II, en 1189, de Born déploya les qualités de son esprit d'intrigue et fit preuve de la plus impétueuse audace, en même temps que la fougue de son talent poétique enflammait le pays.

Comme Philippe-Auguste, voulant éviter tout conflit, ne répondait pas aux provocations des Gascons, de Born le raillait de sa prudente réserve et l'accusait même de lâcheté. La perspective d'un conflit entre Richard et Philippe-Auguste le comblait de joie, il se disposait à y tenir un rôle, aussi fut-il déçu quand le clergé réussit à maintenir la paix entre ces deux princes.

Il ne faut pas croire que cette assiduité à s'immiscer dans les querelles qui survenaient entre les rois d'Angleterre et de France est uniquement le résultat d'un impérieux besoin de batailles comme certains l'ont laissé entendre. Un mobile plus élevé guidait le troubadour. Bertrand de Born était surtout préoccupé, comme d'ailleurs tous les Aquitains, d'éviter pour l'Aquitaine, l'absorption par les Français. Dans cette alternative les Aquitains aimaient mieux la lointaine souveraineté de l'Angleterre que celle du roi de France.

Dans son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* (tome III), Thierry explique la conduite politique de Bertrand de Born par ce fait qu'il considérait que l'Aquitaine, placée entre le roi d'Angleterre et le roi de France, serait toujours exposée aux coups des deux voisins ennemis, si on n'entretenait la division et les querelles entre les deux souverains. Une telle politique, malgré ses dangers, pouvait se défendre.

Quoi qu'il en soit de Born souffrit personnellement de ses audacieuses entreprises: dans la seule guerre contre Richard, guerre qui fut des plus violentes, son domaine de Hautefort fut souvent saccagé.

On ne peut toutefois ne pas reconnaître que ce poète de génie possédait de réelles qualités d'homme politique et qu'il sut exploiter les défauts de ses adversaires, ce qui est le propre d'un homme d'État.

Le sirvente suivant met en relief la forte personnalité du troubadour:

Bien me plaît le doux temps de printemps
qui fait feuilles et fleurs venir;
et plaît à moi quand j'entends la réjouissance
des oiseaux qui font retentir
leur chant par le bocage;

et plaît à moi quand je vois sur les prés
et pavillons plantés
et plaît à moi, en mon cœur,
quand je vois par les campagnes rangés
Cavaliers avec chevaux armés.

Et il me plaît quand les coureurs
font les gens et les troupeaux à fuir;
et il me plaît quand je vois après eux
beaucoup de soldats ensemble gronder;
et j'ai grande allégresse,
quand je vois forts châteaux assiégés
et murs croulés et déracinés,
et que je vois l'armée sur le rivage
qui est tout alentour clos de fossés
avec des palissades et des forts pieux fermés.

Egalement me plaît de bon seigneur
quand il est le premier à l'attaque,
avec cheval armé, sans crainte;
vu qu'ainsi il fait les siens enhardir
avec vaillante prouesse;
et quand il est au camp entré
chacun doit être empressé
et suivre lui de gré,
car nul homme n'est guère prisé
jusqu'à ce qu'il a maints coups reçus et donnés.

Lances et épées, heaume de couleur
percer et dégarnir,
nous venons à l'entrée du combat,
et maints vassaux ensemble frapper
d'où iront à l'aventure
chevaux des morts et des blessés.
et lorsque le combat sera mêlé
qu'aucun homme de haut parage
ne pense qu'à fendre têtes et bras,
vu que mieux vaut mort que vif vaincu.

Je vous dis que tant ne m'a saveur
manger ni boire ni dormir.

comme quand j'entends crier: — A eux!
des deux parts; et que j'entends hennir
chevaux démontés par la forêt,
et que j'entends: — Aidez! Aidez!
et que je vois tomber dans les fossés
petits et grands sur l'herbe
et que je vois les morts qui
ont les tronçons outre-passés.

Barons, mettez en gage
châteaux et villages et Cités,
avant que chacun ne vous guerroyez.
Popial, de bonne grâce,
Vers, oui et non, s'en va promptement,
die lui que trop ils sont en paix.

Toutefois, ses ardeurs guerrières ne rendaient pas son cœur insensible aux charmes de l'Amour. Les poésies galantes que nous possédons de lui nous montrent, au contraire, combien il excellait à peindre les plus délicates nuances de l'amour.

Nous savons qu'il fut délicieusement amoureux d'Hélène, sœur du roi Richard, qui épousa le duc de Saxe et fut mère de l'empereur Othon. Hélène se montra d'ailleurs sensible à la gloire d'être chantée par un si magnifique chevalier.

Cependant, il semble que cette passion fut moins profonde que celle qu'il ressentit pour Maenz de Montagnac, fille du vicomte de Turenne et femme de Tallerand, frère du vicomte de Périgord. Bertrand de Born ayant prodigué des éloges à une dame Guiscard, épouse du vicomte de Combron, qui, avant son mariage, avait écrit des vers pour de Born, Maenz devint jalouse et congédia le poète qui pleura sa disgrâce.

— De grâce, lui dit-il, ne souffrez pas qu'on me brouille, Madame, avec votre franche, honnête et aimable personne...

La pièce suivante paraît avoir été composée pendant sa disgrâce.

*Domna, puois de mi no us cal,
E partit m'avetz de vos
Senes totas ochaisos,
No sai on m'enqueira
Que jamais
Non er per mi tan ries jais
Cobratz; e si del semblan
No trob domna, a mon talan,*

*Que m vailla vos qu'ai perduda,
Jamais non vuoill aver druda.*

Belle dame, puisque vous n'avez plus aucun égard pour moi, puisque vous m'avez abandonné sans que j'ai donné sujet à vos rigueurs, je ne sais à qui adresser mes plaintes, jamais je ne pourrai recouvrer ailleurs le bonheur que j'espérais de vous. Ah! si comme je le pense je ne trouve une dame qui ait le mérite de celle que j'ai perdue, je ne veux plus avoir désormais d'amie.

*Puois no us puesc trobar engual,
Tan bella que fos tan pros,
Ni sos rics cors tan joyos,
De tan bella tieira,
Ne tan gais,
Ni sos rics pretz tan verais,
Irai per tot acaptan
De chascuna un bel semblan,
Per far domna soicebuda,
Tro vos me siatz renduda.*

Puisque je ne puis rencontrer une dame qui vous égale en beauté, en mérite, en nobles sentiments, en amabilité, une dame qui ait une aussi belle tenue, une gaieté aussi franche, et tant de sincérité dans les manières, j'irai de tous côtés rassembler quelque belle qualité de chaque dame pour en composer une dame parfaite, jusqu'à ce que je trouve une autre vous-même.

*De Chales la vescomtal,
Vuoill que m done ad estros
La gola, e'ls mans amdos.
Pois tenc ma carriera.
No m biais,
Ves Rocachoart m'eslais
Als pels n'Agnes que me daran.
Qu'iseus, la domna Tristan,
Qu'en fo per totz mentauguda,
No'ls ac tan bels a saubuda.*

Je prie la vicomtesse de Chales de m'accorder son cou d'albâtre et ses deux belles mains: après je vais ailleurs, et j'arrive sans détour à Rochechouart: je demande à la belle Agnès ses cheveux, plus remarquables assurément que ceux qui firent la renommée d'Yseult, la dame de Tristan.

*N'Audiartz, si be m vol mal,
Voill que m do de sas faisos,
Que il estai gen liazos;
E car es enteira,
Qu'anc no s frais
S'amors, ni no l'a en biais,
A mon Miels de Ben deman
Son adreit nou cors prezan,
De que par a la veguda
La fassa bon tener nuda.*

Quoique la belle Audiart soit sévère envers moi, je lui emprunterai la gentillesse de ses manières, aussi bien est-elle la plus gracieuse des dames; sa tendresse est aussi constante que sincère et je demande à Plus-que-Bon la beauté de son corps parfait, afin que je goûte en son entier le bonheur de tenir ma dame entre mes bras.

*De na Faidida atretal
Voill sas bellas dens en dos,
L'acuellir è l gen respos
Don es presentiera
Dins son ais.
Mos bels Mirails voill que m lais
Sa gaiosa e son bel gran
E car sap son benestan
Far don es reconoguda,
E no s'en camia ni s muda.*

Je prie la dame Faidis de m'accorder un autre don, ses belles et blanches dents, sa manière engageante d'accueillir le monde et les réponses affables qu'elle fait avec tant de grâce aux personnes qui sont dans sa cour. Je veux que mon beau miroir m'accorde sa gaité et son noble extérieur, et l'art avec lequel elle sait faire valoir les belles qualités qu'on remarque en elle, qualités qui ne se démentent jamais.

*Bels Seigner, ieu nous quier al
Mas que fos tars cobeitos
D'aquestas, cum sui de vos;
C'una lechadeira
Amors nais,
Don mos cors es tan lecais,
Qu'am mais de vos lo deman,*

*Que d'autra tener baisan.
Doncs, mi dons per que m refuda,
Pois sap que tan l'ai volguda?*

Beau seigneur, je ne demande que de sentir auprès des autres dames les mêmes désirs que j'éprouve auprès de vous: un amour effréné me saisit; mon cœur en est si tourmenté, que je préfère vos refus aux plus grandes faveurs que d'autres daigneraient m'accorder.

Hélas! cette belle dame, pourquoi me repousse-t-elle lorsqu'elle sait que j'ai pour elle une passion si violente?

*Papiol, mon Aziman
M'araras dir en chantan
C'amors es desconoguda
Sai, e d'aut bas cazeguda.*

Papiol, tu iras vers mon Aziman, tu lui diras dans ta chanson que l'amour est méconnu, et qu'il n'a plus même de pouvoir en ces lieux.

Maenz fut inflexible à de si beaux accents. Bertrand offrit alors son cœur à Tiberge de Montausier. Cette noble Dame s'appliqua tout d'abord à réconcilier les deux amants. " Si vous n'êtes point en tort à son égard, dit-elle au troubadour, je le saurais bien; et alors je ferai de mon mieux pour vous réunir, mais si vous êtes coupable, ni moi, ni aucune autre ne doit vous prendre à son service.

L'amour était traité avec un sérieux et une gravité que nous ne connaissons plus depuis longtemps et les femmes savaient fort habilement maintenir leurs prérogatives. Bertrand, heureux d'un tel procédé, promit à la Dame de Montausier de ne jamais aimer qu'elle s'il ne recouvrait pas les bonnes grâces de Maenz. Elle accepta sa promesse.

De Born adressa à son amante un nouveau poème où il lui dit:

— Qu'au premier vol je perde mon épervier, que des faucons me l'enlèvent sur le poing et le plument à mes yeux, si je n'aime mieux rêver à vous que d'être aimé de toute autre et d'en obtenir les faveurs. Que je sois à cheval l'écu pendu au col pendant un orage affreux; que mes rêves trop courts ne puissent s'allonger; qu'à l'auberge je trouve l'hôte de mauvaise humeur si celui qui m'accuse auprès de vous n'en a pas menti. Que le vent me manque en mer; que je sois battu par les portiers quand j'irai à la Cour du roi; qu'au combat on me voie fuir le premier, si ce médisant n'est pas un imposteur. (Histoire littéraire de France, t. XVII).

Après plusieurs nouvelles tentatives il fut écouté. Une fois encore la Poésie servit heureusement l'Amour. Maenz promit au poète de le reprendre à son service, après avoir reconnu son innocence.

Elle lui rendit sa tendresse en exigeant néanmoins qu'il allât prendre congé de Dame de Montausier et se fit, en quelque sorte, relever de son serment.

De Born ne tarda pas à prendre ombrage des princes qui courtoisaient Maenz bien que celle-ci ait toujours été fidèle à sa parole. Le poète écrivit à ce propos plusieurs sirventes d'une rare élévation de sentiment.

Bertrand de Born se retira dans le monastère de Cîteaux, dès la mort de son ami Richard Cœur de Lion. Il prit la robe de bure et attendit patiemment la mort, dont la date exacte ne nous est pas connue. Les chroniques de Saint-Martial de Limoges, rédigées par Bernard Itier, disent bien: (*sub anno 1215*) *octava candela in sepulcro (sancti Martialis) ponitur pro Bertrando de Born. Cera tres solidos empta est >>*, mais ceci concerne sans doute une fondation et, dans ce cas, prouverait que sa mort est antérieure à cette date.

Une même incertitude plane sur les raisons de sa retraite au couvent. Le fougueux troubadour s'est-il retiré du monde par esprit de foi ou parce qu'il a compris que son rôle politique était fini puisque rien, désormais, ne pouvait empêcher Philippe-Auguste d'étendre sa domination sur l'Aquitaine? Peut-être, aussi, avait-il l'espoir d'échapper ainsi à la vengeance du roi de France. Aucun de ses écrits ne donne de précision sur ce point.

Dante n'a pas tenu compte des raisons qui semblent avoir guidé la conduite du poète dans le conflit survenu entre les enfants du roi d'Angleterre et Henri II, et ne lui pardonne pas son intervention, c'est pourquoi il le place aux enfers. Il lui fait porter, durant l'éternité, sa propre tête séparée du corps, tenue en mains, comme une lanterne, symbolisant ainsi les divisions qu'il avait provoquées.

De Born ne manque pas de dire au Poète:

— Toi qui, respirant encore, viens visiter les morts, vois ma peine cruelle, vois s'il en est aucune qui l'égale. Pour que tu puisses rapporter de mes nouvelles sur la terre, apprends que je suis Bertrand de Born qui donna de mauvais conseils au jeune roi. Je rendis ennemi le fils et le père. Architophel ne fut pas contre Absalon et David par ses coupables instigations. C'est parce que je divisais des personnes que la nature avaient si étroitement unies, que je porte, hélas! ma cervelle séparée de son principe qui est son corps ”.

L'opinion de Dante ne saurait nous faire négliger un tel poète.

— Avec lui, remarque Joseph Anglade, dans son livre sur les *Troubadours*, naît la satire politique et elle atteint dès ses débuts un degré qu'elle ne dépassera pas ”. Bertrand de Born, en effet, attaque avec la même violence le jeune roi Henri, son frère Richard, le roi d'Angleterre, Philippe-Auguste ou le roi d'Aragon, Alphonse II et nul prince ne trouve grâce devant lui. On peut discuter les mobiles qui ont poussé le soldat à entretenir le désaccord et les querelles. On doit reconnaître en lui un vrai poète de la guerre.

Le contraste est vigoureux entre cette poésie vivante, d'une vie farouche et brutale et les chansons amoureuses des premiers troubadours. C'est de ce contraste que naît, en partie, l'intérêt de l'œuvre de Bertrand de Born.

Chevalier-poète ne manquant ni de talent ni de courage, Bertrand de Born sut toujours, au milieu des pires difficultés, manier les vers aussi habilement que l'épée. Il sut faire de la poésie, non seulement une distraction, mais une arme pour se défendre ou attaquer. Sa vie est une de celles qui montrent le mieux l'influence que savaient prendre les troubadours sur les puissants du Moyen Age. Elle montre aussi le rôle que pouvait jouer dans les affaires politiques un simple seigneur de terres entreprenant et brave. Rarement enfin un seul homme a pu réaliser, d'une façon aussi saisissante, l'alliance de goûts poétiques à des inclinations guerrières, phénomène assurément digne de retenir l'attention et qui, extrêmement rare chez les écrivains des autres pays, se manifeste assez souvent chez les troubadours.

Marcabru

Le troubadour gascon Marcabru, de très humble origine, eut une jeunesse assez misérable. On ne possède aucune précision sur la date de sa naissance, mais son talent permet de supposer qu'il a atteint la maturité aux environs de 1150-1160.

Il vécut quelque temps à la Cour de Provence puis à celle de Castille. Pendant son séjour auprès d'Alphonse X, roi de Castille, Marcabru écrivit un poème où il reproche courageusement aux princes de trouver mille prétextes pour ajourner leur départ aux croisades, il écrit:

— Les ennemis reprennent courage. Ils voient que les potentats de la chrétienté commencent à ourdir entre eux une trame d'envie et d'injustice, chacun ne voulant se dessaisir qu'à la mort de ce qu'il possède. Les Seigneurs d'au delà les monts qui aiment l'ombre et le repos, et à dormir dans les lits mollets, en ont tout le blâme. On leur prêche en vain d'aller conquérir la terre de Dieu. Trop occupés de leurs intérêts, ils s'en font un prétexte contre la croisade...

A ce même moment, en effet, les querelles multiples empêchaient les seigneurs d'entendre l'appel de saint Louis qui, lui, allait donner l'exemple et mourir.

Le poète flagella avec une égale audace les vices du temps.

Les troubadours, dit-il, sont des flatteurs et les femmes ont perdu toute honte. La galanterie a disparu, la débauche étend de plus en plus son empire. Mais ce qu'on sait de Marcabru, fait supposer que cette sainte colère tient davantage de sa mauvaise humeur que de son zèle.

Il nous reste de Marcabru une quarantaine de chansons, d'une réelle sincérité, mais on en regrette l'obscurité voulue du style.

Le poète gascon a une façon spéciale de concevoir l'amour: — Je suis, dit-il, le fils de Dame Brune, je n'aimai jamais et ne fus jamais aimé. Ses satires contre l'amour et les femmes sont d'une telle violence qu'on se demande d'où lui vient cette aversion étrange pour l'amour, contraire à l'usage, à la courtoisie chevaleresque tant en honneur à ce moment-là.

Nul troubadour n'avait encore écrit: — Famine, épidémie ni guerre ne font tant de mal sur terre comme l'amour... quand il nous verra dans la bière son œil ne se mouillera pas; qui fait un marché avec amour s'associe au diable; il n'a pas besoin d'autre verge pour se faire battre. Amour pique plus doucement qu'une mouche, mais la guérison est bien plus difficile.

Ces critiques sont, évidemment, assez banales mais elles sont présentées avec une vigueur particulière. Certaines pièces sont, à cause de leur crudité, intraduisibles. Cependant il sut parler de l'amour avec une extrême délicatesse: — qui veut sans tromperie, dit-il, donner l'hospitalité à l'amour doit joncher sa maison de courtoisie, en proscrire la félonie et le fol orgueil. Ainsi, il se rattache aux meilleurs troubadours.

Parlant de la courtoisie, il dit:

— De courtoisie peut se vanter qui sait parler avec mesure... la mesure consiste à parler gentiment et la courtoisie à aimer.. Ainsi, l'homme sage devient supérieur et l'honnête femme croît en vertu.

La date de sa mort est inconnue.

Alegret

Nous savons peu de choses de la vie d'Alegret, jongleur gascon contemporain de Marcabru, il vivait par conséquent au milieu du XII^e siècle. Le Dr Dejanne qui a fait une étude critique de l'œuvre de ce poète, dans les *Annales du Midi*, [1907], estime que c'est bien à lui que s'adresse Bernard Ventadour dans sa pièce: *Amours e queus es vejaire*, ce qui prouve évidemment qu'Alegret était, non troubadour, mais jongleur assez renommé... Il nous est parvenu de lui quelques vers d'une épître amoureuse, une chanson d'amour et un sirventes. Mais ces pièces nous suffisent pour constater que ce jongleur avait du talent et qu'il avait mis à profit les leçons des bons troubadours qu'il avait fréquentés.

*Ara pareisson ll' aubre sec
E brunisson li elemen,
E vai li clardatz del temps gen,
E vei la bruma qi fuma,
Don descornortz ven pel mon a las gentz,
E sobretot al [s] ausells que son mec
Per lo freg temps qi Bi lur es prezents.*

*A per poc qe totz vins non sec
D 'un gran mal qi'm fer malamen,
Quan mi soven de l'avol gen
Cui mal'escassedatz bruma.*

*Mas qe m'en val precz ni castiamentz?
Q'anc albres secs flor ni frugz non redec,
Ni malvatz hom non poc esser valentz.*

*Joven vei fals e flac e sec,
C'a pauc de cobeitat no fen.
Qi pros fon, ara s'en repen
Ez es ben d'avol escuma,
Q'anc proesa d'ung dia no fon senz,
E re'l bos fatz a la fin non parec,
Tol qant ha fag le seinher [s] es nientz*

*Larguetatz si planh d'un mal sec,
Q'a penas au ni ve ni sen,
Ez es tan cregutz soptamen
Q'ades la pel'e l a pluma.
Escassedatz, una vertutz tenenz.
Que creis aitan entre'ille pus rics e crec,
Q'uns per oc dir non aus' obrir las denz.*

*Aqill son dinz e defor sec
Escas de fag e larc de ven,
E pagan home de nien
Qes aitals es lur costuma,
Ez enuios volpiz e recrezentz.
Q'entre mil un no'n vei 6es qalqe dec,
Mas lo senhor de cui es occidentz.*

*Q'el non ha cors ges flac ni sec
Con an pel mon poestatz cen,
Q'en lui s'apila e s'apen
Froesa, sivals ab pluma,
Per tal vola sos pretz entre'ls valentz
Sobre trastolz, e (t) aug o dir a qec
Q'ell es le miells dels reis plus conoissentz.*

*Pe'lls maritz drutz vei tornat sec
Donnei qar l'uns l'autre consen.
Qi ll sieu con laiss'e l'autrui pren
El fron ll' en sors un' estruma
Que ll [i] er jase, mentre viva, parventz,
E coven se q'ab l'enap ab qe (ll) bec
Sai le cogos, beva lai le sufrenz*

*Hueymais fenirai mon vers sec,
E parra pecx al non saben
Si no 'i dobla [l'] entendemen,
Q'ieu sui cell que'ls mots escuma.
E sai triar los auls dels avinentz:
E si fols ditz qu'aissi esser non dec.
Traga's enan, qu'Alegre (tz) n'es guirens.*

*Si negus es del vers contradizens.
Fassa's enan, q 'eu dirai per que 'm lec
Metr'en est vers dos motz ab divers sens.*

Maintenant les arbres paraissent secs, les éléments se rembrunissent, la clarté de la gente saison s'en va et je vois la brume fumeuse; de là vient, de par le monde, du découragement aux êtres vivants et surtout aux oiseaux muets, engourdis par le temps froid qui vient ainsi les surprendre.

Et peu s'en faut que, tout vivant, je ne me dessèche par suite d'un grand mal qui me frappe cruellement quand il me souvient de l'ignoble gent qu'une détestable lésinerie rembrunit. Mais que peuvent me valoir prières et remontrances? Jamais arbre sec ne produisit fleur ni fruit, jamais mauvais homme n'a pu être vaillant.

Je vois jeunesse fausse, flasque et sèche; peu s'en faut qu'elle n'éclate de convoitise; qui fut preux autrefois, maintenant s'en repent et est bien de méchante écume, car jamais promesse d'un seul jour ne fut sens, et si la bonne action ne s'est montrée à la fin, tout ce qu'a fait le Sire (Seigneur) ne vaut rien.

Largesse se plaint d'un mal sec, car à peine elle entend, voit et sent; ce mal s'est accru si insidieusement que présentement il lui enlève la peau et les plumes; c'est la lésinerie, force tenace qui grandit tellement et a grandi parmi les plus riches qu'un seul d'entre eux, pour dire oui, n'ose ouvrir les dents.

Ceux-ci sont secs, dedans et dehors; chiches d'actes et prodigues de vent. Et ils paient avec rien, car telle est leur coutume; ils sont fastidieux, lâches et dégénérés; sur mille, je n'en vois pas un seul sans quelque tare, si ce n'est le Seigneur à qui appartient l'Occident (L'Empereur d'occident).

Car lui n'a pas le cœur flasque ni sec, tel que l'ont, de par le monde, cent souverains; en lui s'appuie et s'attache Prouesse; du moins avec des ailes s'envole son mérite parmi les vaillants au-dessus de tous les autres, et j'entends dire à chacun qu'il est le meilleur des rois les plus renommés.

Parmi les maris amants, je vois galanterie devenir sèche, car ils sont complaisants entre eux; celui qui laisse sa femme pour prendre celle d'autrui voit sortir sur son front une bosse qui lui sera désormais apparente tant qu'il vivra, et il convient bien que dans le hanap où ici a bu le mari trompeur, (chez celui-ci) là aille boire le mari trompé.

Désormais je finirai mon vers sec, et il paraîtra sot à celui qui ne sait pas, s'il ne prête une double attention, car je suis celui qui écume les mots et sais trier les termes impropres des expressions choisies, et si un fou dit qu'il n'a pas dû en être ainsi, qu'il se mette en avant, car Alegret s'en porte garant.

Si quelqu'un vient contredire ce vers, je ne te ferai pas défaut, ô vers, et je dirai pourquoi il m'a été permis de mettre en toi trois mots ayant des sens différents.

Si quelqu'un vient contredire ce vers, qu'il se mette en avant et je lui dirai pourquoi il m'a été permis de mettre en ce vers deux mots ayant (chacun) des sens différents.

Cercamo

Gascon d'origine, Cercamon fut d'abord jongleur, courut le monde et c'est à cette vie errante qu'il dut son nom de Cercamon (court le monde).

Ses poésies sur l'amour ont des sentiments nobles et généreux. Quand il se proclame un amant loyal, prêt à fouler aux pieds ses ennemis pour plaire à celle qu'il aime, sa sincérité paraît réelle.

Quelques-uns de ses poèmes sont relatifs à des événements politiques, notamment une plainte sur la mort de Guillaume X, duc d'Aquitaine, une autre sur le mariage d'Eléonore avec Louis VII (1137). Une pièce composée au moment de la seconde croisade (1146-1147) ne manque pas d'intérêt. Nous ne pouvons connaître l'ordre chronologique des autres pièces de ce poète dont l'ensemble de l'œuvre doit se placer entre 1137 et 1152.

Cercamon est donc, après Guillaume IX, le plus ancien troubadour.

*Quant l'aura doussa s'amarzis,
E'l fuelha chai de su'l verjan
E l'auzelh chaujan lor latis,
Et ieu de sai sospir e chan
D'amor que 'm te lassat e pres,
Qu'ieu anc no l'agui en poder.*

*Las! qu'ieu d'Amor non ai conquis
Mas las trebalhas et l'afan,
Ni res tant greu no's covertis
Cum so qu'om plus vai deziran;
Ni tal enveja no fai res
Cum aquo qu'om not pot aver.*

*Per una joia m'esbaudis,
D'una qu'anc re non amiey tan;
Quan suy ab lieys si m'esbahis
Qu'ieu no sai dire mon talan,
E quan m'en vauc, vejaire m'es,
Que tot perda'l sen e'l saber.*

*Tota la gensor qu'anc hom vis,
Encontra lieys no pretz un guan;
Quan totz lo segles brunezis,
Lay on ylh es, aqui resplan.
Dieus mi respieyt tro qu'ieu l'agues
O qu'ieu la vej' anar jazer.*

*Ni muer ni viu ni no guaris,
Ni mal no 'm sent e si l'ai gran
Quar de s'amor no suy devis,
Ni no sai que l'aurai ni quan,
Qu'en lieys, es tota la merces,
Que'm pol sorzer o decazer.*

*Totz trassalh e brant et fremis
Per s'amor, dormen o velhan.
Tal paor ai que no'm falbis,
No sai pensar cum la deman,
Mas servir l'ai dos ans o tres,
E pueys, ben leu sabrai lo ver.*

*S'elha no'm vol, volgra moris
Lo dia que'm pres a coman;
Ai, Dieus! Quant suavet m'aucis
Quan de s'amor mi fes semblan,
Quar mort m'a e no sai per qu'es,
Qu'ieu mas una no'n vuelh vezer.*

*Gaug n'ai s'elha m'enfolhetis
O'm fai muzanar o vau bad;
De leis m'es bel si m'escarnis
O'm gaba dereir'o denan,
Qu'aprop lo mal m'en venra bes
Ben tost, s'a lieys, ven a plazer.*

*Totz cossiros m'en esjauzis
Car s'ieu la dopti o la blan,
Per lieys serai o fals o fis,
O drechuriers o ples d'enjan,
O totz vilas o totz cortes,
O trebalhos o de lezer.*

*Las! cui que plass'o cui que pes,
Elha'm pot, si's vol, retener.*

*Cercamons ditz: greu er cortes
Hom qui d'amor se desesper.*

Quand la douce brise devient aigre et que la feuille tombe des arbres du verger; quand les oiseaux modifient leur langage, alors, ici, moi je soupire et je chante à cause d'Amour qui me tient dans ses lacs, emprisonné, car jamais encore je ne l'ai eu en mon pouvoir.

Hélas! d'Amour je n'ai conquis que les tortures et la peine, car rien ne s'obtient aussi difficilement que ce qu'on désire le plus, et rien n'excite autant la convoitise que ce qu'on ne peut avoir.

Mais je me réjouis de joie (d'Amour), pour une dame, nul être ne fut aimé de moi autant qu'elle. Quand je suis avec elle, je suis tellement ébahi que je n'ose dire mon désir, et quand je m'en vais, il me semble que je perds entièrement le sens et le savoir.

La plus belle que jamais on ait vue, envers elle je ne la prise pas un gant. Quand, dans le monde, tout se rembrunit, elle fait resplendir le lieu où elle se trouve. Que Dieu me donne répit jusqu'à ce que je la possède, ou que je la voie se rendre à sa couche.

Je ne meurs ni ne vis ni ne guéris; je ne sens pas mon mal et cependant il est grand; car je ne puis rien augurer de son amour, et je ne sais si j'en jouirai, ni quand; car en elle est toute la merci qui me peut élever ou abattre.

Tout entier je tressaille et je m'agite et je frémis pour son amour, que je dorme ou que je veille. J'ai une telle peur de manquer le but que je ne sais me résoudre à lui adresser ma demande; mais je la servirai deux ans ou trois, et puis je saurai peut-être la vérité.

Si elle ne veut pas de moi, je voudrais avoir cessé de vivre le jour où elle me prit en son pouvoir. Ah Dieu! Combien délicieusement elle me tua quand elle me fit semblant d'amour! Car elle m'a mis à mort, je ne sais pourquoi, et je ne veux plus en voir une autre.

J'ai joie si elle me rend fou ou me fait muser, ou si je nourris un vain espoir, et il me plaît si elle me fait affront ou se moque de moi, absent ou présent, car après le mal me viendra le bien, bientôt, si tel est son plaisir.

Quoique bien soucieux, je me réjouis, car si je la redoute et la courtise, par elle (c'est-à-dire selon sa conduite à mon égard) Je serai perfide ou fidèle, loyal ou trompeur, vilain ou courtois, agité ou paisible.

Hélas! que cela plaise ou soit pénible à n'importe qui, elle peut, si elle veut, me retenir.

Cercamon dit: difficilement sera courtois celui qui d'Amour se désespère (c'est-à-dire renonce à Amour).

*Lo plaing commenz iradamen
D'un vers don hai lo cor dolen
Ir'e dolor e marrimen
Ai, car vei abaissar Joven
Malvestatz puej'e Jois dissen
Despois muric lo Peitavis.*

*Remazut son li prez e'ill lau
Qi solon issir de Peitau.
Ai! com lo plagno li Barrau
Peza'm s'a longas sai estau.
Segner, lo baro q'ieu mentau
Metetz, si'us platz, em paradis!*

*Del comte de Peitieu mi plaing
Q'era de Proeza compaing;
Despos Pretz et Donars soffraing:
Peza'm s'a lonjas sai remaing.
Segner, d'efern lo faitz estraing,
Qe molt per fon genta sa fis.*

*Glorios Dieus, a vos me clam,
Car mi toletz aqels qu'ieu am;
Aissi com vos formetz Adam,
Lo defendetz del fel liam
Del foc d'efern, qe non l'aflam,
Q'aqest segles nos escharnis.*

*Agest segle teing per enic
Que'l paubre non aten ni'l ric.
Ai! com s'en van tuit mei amic,
E sai remanem tuit mendic.
Pero sai ben qu'al ver afic
Seran li mal dels bos devis.*

*Gasco cortes, nominatiu,
Perdut avez lo segnoriu,
Fer vos deu esser et esqui,
Don Jovenz se clama chaitiu,
Qar un non troba on s'aisiu,
Mas qan n'Anfos q'a joi conqis.*

*Plagnen lo Norman e Franceis,
E deu lo be plagner lo reis
Cui el laisset la terr'e'l creis;
Pos aitan grans honors li creis
Mal l'estara si non pareis
Chivauchan sobre Serrazis.*

*Aqil n'an joja, cui que pes,
De Limozi et d'Engolmes;
Si el visques ni Deu plagues,
El los agra dese conqes;
Estort en son, car Dieus lo pres;
E'l dols n'es intratz en Aunis.*

*Lo plaingz es de bona razo.
Que Cercamonz tramet n'Eblo.
Ai! com lo plaigno li Gasco,
Cil d'Espaign'e cil d'Arago.
Sant Jacme, membre'us del baro
Que denant vos jai pelegris.*

Cette complainte, je la commence avec douleur, en un vers qui rend mon cœur dolent. Oui, j'ai tristesse, deuil et chagrin, car je vois abaisser Jeunesse. Méchanceté monte, Joie descend, depuis qu'est mort le Poitevin. Ils sont taris les mérites et les nobles qualités qui d'habitude venaient du Poitou. Ah! comme le regrettent les Barrois! Et moi je plains ma vie si elle doit être longue. Seigneur, le baron que je vous désigne, mettez-le, s'il vous plaît, en paradis.

Sur le comte de Poitiers je me lamente, car il était compagnon de Prouesse. Puisque par sa mort Prix et Largesse sont en souffrance, il me pèse de rester longtemps ici-bas. Seigneur, écartez-le de l'enfer, car sa fin fut très noble.

Dieu glorieux, à vous je me plains, car vous m'enlevez ceux que j'aime; aussi vrai que vous créâtes Adam, délivrez le comte du lien cruel, du feu de l'enfer, pour qu'il n'en soit pas brûlé; car ce monde nous induit en erreur.

Ce monde, je le tiens pour inique, car il n'a d'égards ni pour le pauvre ni pour le riche. Ah! comme ils s'en vont tous mes amis! Et ici nous restons tous, misérables; mais je sais bien qu'au jugement dernier les méchants seront séparés des bons.

Gascons courtois et renommés, vous avez perdu la suprématie; cette perte doit vous être dure et cruelle. Aussi Jeunesse se proclame malheureuse car elle ne trouve plus personne qui l'accueille, si ce n'est le Seigneur Alphonse qui a conquis Joie.

Que les Normands et les Français le plaignent! Et il doit aussi se lamenter, le roi auquel il laissa sa terre et sa fille. Puisque son domaine s'accroît si grandement, il serait à blâmer s'il ne se montrait à cheval contre les Sarrasins.

Ils en ont joie, quels que soient les affligés, ceux du Limousin et de l'Angoumois. S'il eût vécu et si Dieu eût voulu, il les aurait promptement conquis. Ils en sont délivrés, car Dieu l'a pris, aussi le deuil est-il entré en Aunis.

La Complainte est certes bien composée, que Cercamon envoie au Seigneur Eble. Ah! comme le regrettent les Gascons et ceux d'Espagne et ceux d'Aragon! Saint Jacques, souvenez-vous du baron qui, pèlerin, gît devant vous.

Clara d'Anduze

Nous savons seulement que Clara d'Anduze était la femme du seigneur d'Anduze, petite ville de Provence. La seule poésie, d'ailleurs fort belle, que nous possédons célèbre avec une vive délicatesse son amour pour un chevalier que d'aucuns croient être Hugues de Saint-Cyr.

Le texte de cette pièce est suivi de la transcription en vers français, de Charles Maurras, parue dans la *Revue Méridionale* du 15 avril 1922.

*En greu esmai e en greu pessamen
An mes mon cor e en granda error
Li lauzengier ed fals devinador,
Abaissador de joi e de Joven;*

*Quar vos qu'ieu am mais que ne qu'e-l mon sia
An fait de me departir e lonhar,
Si qu'ieu nous posc vezer ni remirar,
D'on muer de dol e d'ir e de feunia.*

*Cel que-m blasma vostr'amor ni-m defen
No podon far en re mon cor melhor,
Ni-l dous desir qu'ieu ai de vos major,
Ni l'enveja ni-l desir ni-l talen.
E non es hom, tan mos enemic sia.
Si-l n'aug dir ben, que no-l tenha en car'
E si-n ditz mal, mais no-m pot dir ni far:
Neguna re que-z- a plazer me sia.*

*Ja nous donetz, bels amics espaven
Que-z-ieu ves vos aia cor trichador,
Ni queus camge per nul autr'amador,
Si-m prevagon d'autras domnas un cen;
Qu'amors, que-m te per vos en sa bailia,
Vol que mon cor estuj'e vos gar;
E farai o: e s'ieu pogues emblar
Mon cors, tals l'a que jamais no l'auria*

*Amics, t'an ai dira e de feunia
Quar no vos vei, que quant ieu cug cantar,
Plang e sospir; perch'ieu no posc so far
A mas coblan que-l cor complir volria.*

*En grief souci et en grief penser
Ont mis mon cœur, et en grande erreur,
Les médisants et les faux devins
Diminueurs de joie et de jouvence;
Car vous que j'aime plus que rien qui soit au monde
Ils vous ont fait de moi partir et éloigner
Si bien que je ne puis vous voir ni vous mirer:
De quoi je meurs de deuil, d'ire et de rage.*

*Ceux qui me blâment ou votre amour m'interdisent,
Ne peuvent faire en rien mon cœur meilleur
Ni plus grand le doux désir que j'ai de vous
Ni davantage changer mon envie ni mes goûts.
Et il n'y a pas d'homme, tant soit-il mon ennemi,
Que je ne tienne à cœur si je l'entends bien de vous;*

*Et s'il dit du mal jamais il ne pourra dire ni faire
Rien qui me puisse faire plaisir.*

*Jamais, bel ami, n'ayez crainte
Que j'aie envers vous le cœur trompeur
Ni que je vous change pour quelque autre amant
Dussent m'en prier cent autres dames;
Car amour qui en sa garde me tient pour vous
Veut que je vous conserve et réserve mon cœur:
Et je le ferai. Et si je pouvais, moi, ravir
Mon corps, tel je le possède qui jamais ne l'aurait.*

*Ami, j'ai tant d'ire et de rage
De ne pas vous voir que, quand je crois chanter,
J e pleure et soupire, moi de ne pouvoir faire
Ce que dans mes couplets mon cœur voudrait accomplir.*

Rimbaud de Vaqueiras

Rimbaud de Vaqueiras qui fut, paraît-il, un loyal et brillant chevalier homme des dames et des guerriers a cultivé, avec bonheur, tous les genres de poésie. Fils d'un modeste chevalier atteint de cécité, Rimbaud naquit entre 1155 et 1160, à Vaqueiras, dans le Comtat-Venaissin. Il fit ses premières armes auprès de Bertrand Ier de la maison de Baux, devenu prince d'Orange en 1178. Le poète accompagna le comte de Provence dans son expédition en Languedoc et au cours de laquelle ce dernier trouva la mort en 1181. Bertrand de Baux mourut à cette même date.

Cette guerre fournit à Rimbaud le motif de deux sirventes politiques adressés, l'un à la Maison de Baux, l'autre au roi d'Aragon. Le conflit se termina en 1185. Quelques années après, Rimbaud se lia d'amitié avec Aimar II, comte de Poitiers, beau-père de la comtesse de Die Béatrice de Viennois et petit-fils de Guillaume IX, duc d'Aquitaine, amitié qui dura jusqu'à la mort de l'un d'eux. Rimbaud fut reçu à la Cour de Boniface III, marquis de Monferrat.

En passant à Gênes, il essaya vainement de faire sa cour à une dame du pays. Celle-ci, qui avait la haine des Provençaux le reçut fort mal et le traita dédaigneusement de *juiar* (Jongleur). Le troubadour fut plus heureux à la Cour de Boniface III, dont la sœur, Béatrix du Canet, femme d'une grande beauté, ne tarda pas à gagner son cœur.

Ce sentiment profond et sincère le retint loin de sa patrie: — Adieu Provence, adieu Gapançois, écrivait-il au comte Aimar, que mon Englis ne me condamne point. Je suis pris ici comme une perdrix à la tonnelle. Il n'y a plus d'autre parti pour moi; il faut que je sois aimé, ou j'irai à Forcalquier et me ferai chef des brigands >>.

*A Dieu corman, Proensa e Gapenses,
Qu'ieu reman pres si com perdritz en tona.*

La princesse Béatrix étant habile à manier l'épée, il la désigna souvent sous le nom de *mon bel cavalier*. Enfin il se décida à lui faire l'aveu de son amour, aveu qui fut bien accueilli.

— Soyez le bien venu, répondit Béatrix, efforcez-vous de bien faire, de bien dire, et de plus valoir; quant à moi je vous retiens pour mon chevalier et mon serviteur.

Rambaud fit effort pour mériter davantage et composa des chansons qui furent connues dans toutes les cours d'Europe.

— Aimable Béatrix, disait-il, vous brillez au-dessus des autres belles; il n'est sorti de mérite et d'agrément que vous ne possédiez, aussi vos éloges font la renommée de mes chants.

J'illustre mes vers en chantant vos louanges, j'assure leur renommée en célébrant votre ravissante beauté.

Rambaud accompagna Boniface dans ses guerres et fit l'admiration de tous par son habileté et son courage. Ses poésies reflètent la joie de sa gloire imprévue.

Dans la joie de son triomphe, le poète s'exprime ainsi:

*Galop, e trot, et saut, e cors,
Velhars, e maltrait, e afan,
Seran mei sojorn derenan;
E sufrirai fregz et calors,
Armatz de fust et de fer e d'acier;
E mos ostal seran bosc e sendier,
E mos cansos sirventes e discors,
E mantenrai los frevols contr' ls fortz.*

Le galop, le trot, les bois, les courses, les veilles, les travaux, les fatigues, seront désormais mes amusements; j'endurerai la chaleur, la froidure armé de bois, de fer, d'acier;— les forêts seront mon habitation, mes chansons, des sirventes et des discors et ma lance défendra la faible contre le fort.

Mais le marquis de Montferrat ayant été nommé chef d'une croisade, Rambaud part sans hésiter pour délivrer le Saint-Sépulcre et ses adieux à Béatrix atteignent une grande beauté.

*Bels cavayers, per cui fas sons e motz,
No sai si m lais per vos o m lev la crotz;*

*Ni sai cum m'an, ni non sai com remanha,
Quar tan me fai vostre bel cors doler,
Qu'en muer si us vey, e quan no us puesc vezer,
Cug murir sols ab tot' outra companha.*

Bel cavalier pour qui j'ai tant composé de chants et de vers, je ne sais si je dois pour l'amour de vous, retenir ou quitter la croix; je ne sois comment je partirai, ni comment je resterai; car ma douleur est si profonde, que si je vous vois j'en mourrai, et que si je ne puis vous voir, je meurs me croyant seul au milieu d'un monde étranger.

Le départ eut lieu à Venise, en novembre 1202, au moment où Rambaud allait recevoir des mains du marquis de Montferrat un royaume en Macédoine.

En 1204, Rambaud apprit que Béatrix était morte au début de cette même année et dans une seule pièce pleine d'une touchante simplicité, le poète épancha sa douleur et n'écrivit plus.

Depuis que d'amour j'ai perdu la fleur, et le fruit, et le grain, et l'épi, (de cet amour) dont j'ai joui si délicieusement, et qui ajoutant la gloire au bonheur, m'élevait au rang des preux, je suis tombé dans le néant: Et si ça ne devenait une aveugle fureur, la flamme ne s'éteint pas plus vite, que je ne me serais éteint moi-même renonçant et à la parole, et à la vie, le jour où m'est advenu le désastre contre lequel, malgré ma raison, rien ne me peut conforter.

Le marquis de Monferrat fut tué en 1207, au cours d'un combat contre les Bulgares, et Rambaud mourut quelques années après.

Nous avons, de lui, 28 pièces et quelques fragments.

Le *Carros* dédié à la gloire de Béatrix est un modèle par le mouvement, la hardiesse des images, la chaleur du style, la cadence des vers, l'heureux effet des rimes, qui dans neuf strophes de quinze vers et deux de trois vers reviennent toujours avec régularité. Combien son mérite est plus grand si on considère l'époque à laquelle elle a été écrite.

Parlant des stances sur la mort de Béatrix, l'*Histoire littéraire de France*, sous la signature E. D. écrit: — Quand on lit ces vers, pleins d'un sentiment si délicat, faciles, concis, harmonieux, on est pris à les croire l'ouvrage de quelques uns des grands poètes des derniers siècles, et cependant Rambaud de Vaqueiras les composait soixante ans avant la naissance de Dante.

Blacas

La famille de Blacas, issue de Catalogne, était venue se fixer en Provence. Le seigneur de Blacas naquit sans doute à Aix, vers 1160. Il était le type de ces barons, braves, fastueux et galants qui s'honoraient d'entretenir chez eux la plus parfaite courtoisie. Accueillant et magnifique il recevait aussi généreusement les dames que les poètes. Son historien dit qu'il aimait les femmes, la galanterie, la dépense, les Cours, la magnificence, le bruit, le chant, le plaisir et tout ce qui donne du relief et de la considération.

Il fut lié d'amitié avec Cadenet; écrivit une tenson avec Peyrols d'Auvergne et une avec Pierre Vidal, au moment où celui-ci vivait en Provence, vers 1196; et une autre avec Rambaud de Vaqueiras.

Il écrivit à Pierre Vidal de votre doctrine je ne veux point auprès de ma dame, j'entend la servir à toujours mais en égal.

*E d'ela m platz que m fassa guizardon.
Et a vos lais lo lonc atendamen
Senes jauzir, qu'ieu vuoill lo jauzimen
Car loncs atens senes joi, so sapchatz,
Es jois perduz, qu'anc uns non fon cobratz.*

Et d'elle il me plaît qu'elle me fasse don (mutuel), à vous je laisse la longue attente, sans jouissance; je veux jouir, car longue attente sans jouissance, sachez-le bien, ce sont joies perdues, dont aucune ne se recouvre.

Vidal répondit:

Blacas, point ne suis de cette façon
comme vous autres à qui d'amour ne chaut guère;
longue journée je veux faire en bon logis,
et long servir pour obtenir précieux don;
n'est amant vrai qui souvent se déplace,
ni bonne dame celle qui le souffre,
point n'est amour, mais claire tromperie,
si demandez aujourd'hui et demain délaissez.

Rambaud lui ayant déclaré que en amant délicat, il aimait mieux jouissance tant suave et sans bruit que vaine opinion sans plaisir. Blacas réplique que les amoureux tiendront ce sentiment à folie.

Rambaud persiste à mieux aimer jouir en secret de la femme qu'il adore, Blacas répond par une jolie strophe:

*Non pretz honor escunduda,
Ni carboucle ses luzir,
Ni colp que no'l pot auzir,
Ni oill cec, ni lengua muda.*

Point n'estime honneur caché, ni escarboucle sans luisant, ni coup que je ne puis entendre, ni œil aveugle, ni langue muette.

Le troubadour Folquet de Romans lui ayant demandé s'il ne se croisait pas avec l'empereur Henri VI (1195), Blacas répondit négativement.

Seigneur Folquet, bien sachez
que je suis aimé
et que j'aime sans cœur changeant
dame en qui résident exquise beauté
et spirituelle gaîté
et je ferai ma pénitence
de ce côté, entre mer et Durance,
auprès de sa demeure.

Blacas mourut en 1229, laissant un fils, Blacasset ou Blacas le Jeune, qui fut troubadour et fréquenta la Cour de Béatrix de Savoie.

Guiraud de Calanson

Originaire de Gascogne, Guiraud de Calanson passe pour avoir été un savant distingué, un habile manieur de rimes. Ses chansons sont généralement des diatribes contre les vices du siècle et ses *desers* traitent des événements politiques. Il vécut longtemps à la Cour du comte de Provence.

Sa pièce la plus remarquable est une complainte sur la mort de l'Infant Ferdinand de Castille, fils d'Alphonse IX et d'Eléonore d'Angleterre, fille de Henri II. Une autre poésie consacrée à célébrer Pierre d'Aragon a également de sérieuses qualités. On cite également une chansonnette à Mme de Ventadour.

Un très long poème destiné à donner des conseils à un jongleur est composé de telle façon que la cadence des vers imite les mouvements du jongleur: deux vers de quatre syllabes toujours suivis d'un de huit et tous les vers de huit rimant ensemble.

Le texte de cette pièce, qui traite également de musique, est détérioré et difficile à traduire. En voici quelques vers:

— Sache bien trouver, et bien rimer, bien parler, bien proposer un jeu- parti. Sache jouer du tambour et des cliclettes et faire retentir la symphonie.

Jongleur, sache jouer de la citale ou sistole et de la mandole, manier la manicarde et la guitare qu'on entend volontiers; garnir la roue avec sept cordes (peut-etre la vielle) jouer de la harpe et bien accorder la gigue pour égayer l'air du psaltérion.

Après cela suit un éloge du jeune roi d'Aragon, protecteur des jongleurs. Cette pièce connut un succès considérable et fut imitée par de nombreux troubadours.

*Li mey dezir
E li mey pensamen
Li dous talen
E tug li moy cossir,
Mos gaugz, mos bes,
Mos tezaurs e m'amors
E ma valors
E'l bes que m'es promes
Etz; dona, vos
Qu'als non ai retengut
En aquest mon
Qu'als majors ops mi tenha jauzion
Mas sol de vos cuy ai mon cor rendut,
Cuy am e lau e tem e ser e blandi*

*E quan m'albir
Del vostre cors plazen,
Guay, avinen
Los bes, qu'ieu no sai dir,
Cum es cortes,
Ni quals es vostr'onors
E la ricors,
Adoncx consir e pes,
Tan suy joyos,
Que be m'es avengut,
Don' ab pel blon,
Quar tan vos am ni n'ai cor deziron
Del gensor cors qu'om sap vestit ni nut:
Doncx ben suy folhs s'autra'n quer ni'n demandi*

*E pus chاوزir
Me fes amors tan gen,
Per chاوزimen,
So'm vulhatz far murir,
Qu'estranh (z) dols es
salvatja dolors
E greus clamors
Qui pert los ans e'ls mes
E remans blos
Del lonc joy atendum,
Quan no sap don
Aja mais be, tan l'eis del cor prion
sa grans dolors, quar si l'a esperdut
Cest'ira e tem... Mas alhors la comandi.*

*Qu'ieu's puesc plevir
Plus vos am leyalmen
Ab sufrimen
Que'l maritz ab jauzir;
Doncx francha res,
Un dels cent bes majors
O dels menors
Volguessetz qu'ieu n'agues,
Q'us anguoyssos
Dezirs m'a si vencut
Quel, cor me fon
De l'enveya que m'auci e'm cofon
Quar hieu non ai amic que m'en ajut,
Mas so'de vos, qu'autra no'n prec ni'n mandí*

*E donex si'm vir
Ves lo bon rey valen,
De pretz, manen,
De Castella, no'us tir,
Qu'a pretz conques
Sobre'ls emperadors
E'ls reys forsors
E'ls princeps e'ls marques,
Los pretz e'ls dos,
Qu'aissi's perdon vencut,
Cum mars recon
Los noms dels flums, tug l'autre pretz que sou,*

*Lai on del sieu ha, sol i es mentaugut:
Per qu'ieu noy falh si'l retrac ni l'expandi.*

*E sal lo Dieus ad honor e ajut.
Quar es vas Pretz tals quo'l vuelh ni'l demandi.*

Mes désirs et mes pensées, (l'objet de) ma volonté et (de) tous mes songes, ma joie, mon bien, mon trésor, mon amour, ma valeur et (tout) le bien qui m'est promis, voilà, madame, ce que vous êtes; je n'ai rien retenu (trouvé) en ce monde qui, dans mes plus grandes détresses, me tienne joyeux, sinon vous, à qui j'ai donné mon cœur, que j'aime et loue, crains et sers et courtise.

Et quand je me représente de votre aimable personne, joyeuse et charmante, les qualités, que je ne saurais dénombrer, combien elle est courtoise, combien riche d'honneur et de noblesse, alors je songe et pense et me réjouis à cause du bien qui m'est échu.

Dame aux blonds cheveux, c'est ainsi que je vous aime; mon cœur est avide de ce corps, le plus beau qu'on puisse voir, vêtu ou nu aussi serais-je bien fou si j'en désirais, si j'en recherchais un autre.

Et puisque Amour m'a fait si noblement choisir, par pitié ne me faites pas mourir, car il souffre un étrange deuil, une âpre douleur et a un lourd sujet de plainte, celui qui perd ses années et ses mois, privé de la joie longuement attendue, alors qu'il ne sait d'où pourrait lui venir plus de bien, tellement jaillit du fond de son cœur l'immense douleur, car il est si éperdu, si troublé par elle, qu'il craint... Mais (quant à moi), je l'envoie (cette douleur) à tous les diables.

Je puis vous garantir que je vous aime plus loyalement en cette attente que le mari qui vous possède; donc, noble dame, veuillez m'accorder l'un des cent biens les plus grands ou les plus petits, car un désir plein d'angoisse a si bien pris possession de moi que mon cœur se fond de l'ardeur qui me détruit et me tue, et je n'ai ami qui puisse me secourir, sinon vous, et je n'en veux ni prier ni solliciter une autre.

Et donc si je me tourne vers le roi de Castille, ce roi bon et noble, riche de prix, ne m'en veuillez pas pour cela, car il emporte le prix sur les empereurs, les rois les plus hauts, les princes et les marquis, il (emporte) les prix et les dons (?) et de même que la mer efface le nom des Heures, ainsi se perdent vaincus (effacés) tous les autres mérites, dès qu'apparaît quelque chose du sien, (bien plus) dès qu'on le mentionne: et c'est pourquoi je n'ai pas tort si je le rappelle et le répands (ce mérite).

Que Dieu le sauve, lui fasse honneur et l'aide, car il est, en fait de Prix, tel que je le veux et le demande.

Sordel

Ce troubadour était originaire de Gaïto, dans le pays de Mantouan. Peu fortuné, il dut sa renommée au comte de Saint-Boniface près de Vérone qui le reçut à sa Cour et se fit son généreux Mécène. Sordel, ingrat comme bien des hommes, devint l'amant de sa femme. Le comte ayant eu des querelles avec ses beaux-frères, la comtesse subit de mauvais traitements... Ses frères décidèrent Sordel à l'enlever. Il y réussit et habita avec eux. Ayant habité en Provence, le comte de Provence l'honora de son amitié, lui donna un château et lui fit épouser une dame noble.

L'abbé Millot rapporte qu'Agnessi et Platina, historiens de Mantoue, disent que Sordel était issu des vicomtes de cette ville et prit part à de nombreux tournois, qu'il épousa Béatrix, fille d'Eccelin de Romano, seigneur de Trevianes et fut même gouverneur de Mantoue. Mais peut-être ces détails concernent-ils un guerrier de même nom.

On connaît de Sordel, une quarantaine de pièces, dont une quinzaine de chansons galantes. Certaines laissent supposer qu'il fut un amoureux passionné, alors qu'il fut surtout libertin et infidèle.

Lui-même a soin de nous le dire:

— Tout le monde me fait la guerre sur mes amours, et sur les dames que j'ai; les uns par envie, les autres parce que je débauche leurs parentes. On me conseille de changer; on me peint les périls à quoi je m'expose. Mais je ne crains rien: et je vis joyeux sans m'embarrasser de la mauvaise humeur d'autrui. Qu'ils soient jaloux de moi, cela n'est pas étonnant. J'en fais tant en amour, qu'il n'est point de dames si vertueuses, qui puisse se défendre de me donner persécution... Les maris ont bien raison de s'affliger quand leurs femmes me reçoivent chez elles.

Peu m'importe leur chagrin et la haine qu'ils me portent, pourvu que je prenne mes plaisirs. Je suis tellement doué par les fées, qu'il faut que j'obtienne en amour tout ce que je souhaite. Ainsi leur haine et leurs cris ne m'empêcheront point de subjuguier les dames.

Voilà qui n'est guère flatteur pour les dames aussi facilement séduites et pour notre poète qui, sans être gascon, doit exagérer un peu.

Dans un sirvente il peint admirablement les mœurs du temps; un autre est dirigé contre les princes qui prennent prétexte de la croisade contre les Albigeois pour dépouiller Raimond VI; un autre, écrit avec Montan, critique vivement les princes qui manquent à leur parole.

Mais ce censeur sévère a eu aussi ses faiblesses et dans une pièce adressée à son seigneur, sans doute le comte de Provence, il le prie de ne le point conduire à la croisade, car il ne pourrait jamais se décider à s'embarquer sur la mer, malgré son ardent amour de Dieu et son désir de mériter le pardon de ses fautes.

Il s'agit de la première croisade de saint Louis.

— Par la mer tout le monde gagne son salut... Mais moi je ne suis pas pressé de me sauver; je veux arriver le plus tard possible à la vie éternelle; ainsi je ne m'embarquerai de ma vie .

Une telle sincérité nous empêche d'être trop sévère pour le poète.

*Mant home'm fan meravilhar,
Car soy d'aitan (pauc) enveyos
Car degun aver no m'es bos,
Mas cant per metr'o per donar;*

*Car qui ten son thezaur entier
Mil marc non valon un denier,
Car nuhl (avers) ad home pro non te,
Mas so qu'en met per Pretz o per Merce*

*De trop sobras si deu garar
Qui vol esser valens ni pros,
Ni de sofracha vergoinos;
Car qui a fag e not pot far*

*Vieu malastrucs ab dol sobrier;
Per que's deu metr' el dreg sendier
De mezur (a) ap Pretz qui Pretz mante,
Que'l trop no'l tanh e'l pauc y descove.*

*Lunh Pretz cort non pretz un denier,
Mas qui vol aver Pretz entier
Sapcha metr' en son afar sobrefre
Que so qu'empren puesqu'en pes tener (be).*

Bien des hommes (par leur conduite) excitent mon étonnement, car (pour moi) je suis si peu rapace que la richesse ne me plaît qu'en ce qu'elle permet de dépenser ou de donner; car pour celui qui garde entier son trésor, mille marcs ne valent pas un denier; car la richesse ne sert de rien à l'homme s'il ne la dépense pas pour acquérir Honneur ou Merci (de sa dame).

De tout excès se doit garder celui qui veut être vaillant et preux, et craint la honte qui s'attache à la pénurie; car celui qui a fait et ne peut plus faire vit malheureux, en proie à une douleur cruelle.

C'est pourquoi il doit se mettre dans le droit sentier de mesure accompagnée d'Honneur, celui qui veut maintenir l'Honneur, car le trop ne lui sied pas, et le trop peu ne lui sied pas moins.

Je n'estime pas un denier un Honneur chétif; mais que celui qui veut avoir l'Honneur entier sache mener ses affaires par le frein (prudemment), de façon à venir à bout de ce qu'il entreprend.

Elias de Bayols

Elias, originaire de Bayols, en Agenais, était le fils d'un marchand. Les chroniques disent que c'était un poète de beaucoup d'esprit et doué d'une fort belle voix. Mais il semble avoir été surtout un jongleur. On le voit dans les Cours d'Alphonse II, comte de Provence dont le règne va de 1196 à 1209. Alphonse garda Elias auprès de lui en lui donnant des terres dans le diocèse de Riez à Bayols.

Après la mort du comte, Elias fut amoureux de sa veuve et lui dédia plusieurs pièces pleines de grâce et habilement écrites.

Sa passion ne fut sans doute pas heureuse puisqu'il se retira dans un cloître. Il est vrai que la comtesse l'avait précédé dans cette voie.

Elias se retira chez les Hospitaliers de Saint-Benoît ou Bénéset, d'Avignon, dont le rôle essentiel était la construction des ponts.

Elias de Bayols composa des chansons pour célébrer la victoire remportée par Raimond Béranger sur Etienne, mère des princes de Baux. Le poète reçut, en récompense, de riches présents. Elias écrivit un ouvrage assez important: *La Guerra dels Baussene*, mais les dates laissent supposer qu'il était alors à la Cour d'Alphonse II, roi d'Aragon et comte de Provence où il s'établit tout d'abord.

Les quatorze chansons que nous possédons de lui ne manquent ni de naturel, ni de variété.

Albert de Malespina

Albert, marquis de Malespina, en Lombardie, naquit entre 1160 et 1170..Sa maison jouissait d'une réputation considérable et l'entrée du père du poète dans la ligue lombarde en faveur du maintien de la liberté de l'Italie contre Frédéric Barberousse, eut un grand retentissement. Dante, dans le huitième livre du *Purgatoire*, fait l'éloge de cette maison.

Très épris de littérature et des lettres provençales en particulier, Albert reçut à sa Cour Gaucelm Faidit et Aimeri de Péguilhan. Les quatre poésies que nous possédons de lui dénotent un réel talent poétique.

La meilleure est une tenson entre Rambaud de Vaqueiras et lui. Une autre tenson écrite avec Gaucelm Faidit, vers 1194, est des genres *joplaresque* ou jeux-partis, dont le but était le divertissement des auteurs, et quelquefois un dialogue sur l'amour.

Albert ayant, dans cette tenson, demandé à Faidit lesquels sont préférables, des chagrins ou des plaisirs d'amour, les poètes décidèrent d'en appeler au jugement de la comtesse d'Angoulême (Mathilde, femme de Hugues IX de Lusignan, comte de la Marche, morte en 1208).

Dans une autre pièce Albert reçoit de sa dame un aveu d'amour.

*Be soy gueritz ab aitan,
Dona, de pen'e d'afan.
— Amicx, sufren, merceyan,
Conqueron li fin aman.
— Dona, trop ai greu al dan.
— Amicx, ie us retenc baysan.*

Bien suis guéri par cet aveu, Dame, de mes peines et de mes douleurs. Ami, c'est en souffrant, en suppliant, que conquièrent les délicats amants. Dame, je suis trop sensible à la peine. Ami, je vous retiens en vous baisant.

Remarquons la haute renommée de la langue provençale puisque des princes de maisons illustres en faisaient usage.

Giraud de Borneilh

Giraud de Borneilh naquit à Sideuil, dans la vicomté de Limoges. Il avait la réputation d'être un homme d'esprit, un savant très versé dans les lettres et la poésie. Les poèmes que nous connaissons de lui sont obscurs; peut-être a-t-il volontairement cédé à une certaine mode qui attachait un mérite spécial aux œuvres entachées d'obscurité?

Nostradamus, dont les renseignements sont souvent erronés, croit que de Borneilh ne fut jamais amoureux; cependant nous possédons de lui une cinquantaine de chansons galantes qui sont bien la preuve du contraire.

— Grande est ma joie, écrit-il, quand je pense à l'amour: il me tient attaché inviolablement à son service. L'autre jour je vins en un verger tout couvert de jolies fleurs, parmi lesquelles les oiseaux faisaient entendre leurs ramages. Tant j'y demeurais que la belle Fleur de lis m'y apparut.

(C'est le nom de sa maîtresse). Mes yeux en furent épris, mon cœur saisi de façon que jamais depuis je n'ai eu de pensée et de sentiment que pour celle dont je suis amoureux.

Giraud de Borneilh affecte une disposition particulière pour les dialogues, il s'adresse les questions et se fait les réponses; ce procédé donne à ses poèmes une certaine allure dramatique assez curieuse.

Voici, traduits par Joseph Anglade, quelques vers d'une chanson dialoguée:

— Hélas, je meurs!

— Qu'as-tu, ami?

— Je suis perdu.

— Et pourquoi?

— C'est que j'ai jeté mes regards sur celle qui me fit si belle impression.

— Est-ce pour cela que tu as le cœur dolent?

— Oui.

— Ton amour est-il si grand?

— Oui, plus que je ne saurais dire.

— Es-tu donc si près de la mort!

— Oui très près.

— Mais pourquoi te laisses-tu mourir?

— Parce que je l'aime trop et que je suis trop timide.

— Ne lui as-tu rien demandé?

— Moi? Par Dieu, non.

— Mais pourquoi te plains-tu si fort, tant que tu ne connais pas ses sentiments?

— C'est que j'ai peur.

— De quoi?

— De son amour qui me tient en si grand émoi.

— Tu as grand tort, penses-tu qu'elle vienne t'apporter son amour?

— Non, mais je n'ose m'enhardir.

— Tu pourrais bien souffrir longtemps.

Giraud de Borneilh s'attache surtout à donner à son inspiration des causes profondes, intimes, à tenir un niveau moral très élevé. Il est certainement, parmi les troubadours, un des plus dignes représentants de la poésie morale; aussi les moindres changements dans les mœurs lui sont-ils très sensibles. C'est ce qui explique qu'il se plaint de la décadence de l'Amour véritable, et cela parce que les chansons ne sont plus en honneur comme autrefois. Cependant nous sommes au début du XIII^e siècle, époque durant laquelle le troubadour et le jongleur étaient partout reçus et fêtés. Préoccupation assez imprévue chez un poète qui ne serait pas amoureux ou n'aurait point aimé! La pièce suivante, dont nous détachons quelques vers, prouve aussi bien que son cœur ne fut pas stérile, et que son esprit lui dicta, à ce propos, une sage philosophie.

Qui entend les lois
D'amour, et en soupire,
Ne peut concevoir l'idée
D'un vif plaisir,
S'il n'y mêle de la folie.

Jamais amant sage,
Heureux je n'ai vu.
Tandis que la folie
Enhardit la raison.

Que si vous aimiez
Et écoutez la sagesse,
Au moindre semblant (de colère)
Vous iriez tremblant.

Celui qui s'alarme
Ravit les faveurs,
La folie approuve
Ce que la sagesse interdit!

Voici une aubade dédiée à un amant qu'il invite à sortir de chez sa maîtresse avant le lever du jour:

*Rei glorios, verais lums e clardatz,
Dieu poderos, senher, si a vos platz,
Al mieu compains sias fizels ajuda,
Qu'ieu non lo vi pus la nueitz fo venguda
E ades sera l'alba.*

*Bel companhos, si dormetz o velhatz,
Non dormatz plus, qu'el jorn es apropchatz,
Qu'en Orien vey l'estela creguda...
Qu'adutz lo jorn, qu'ieu l'ai ben conoguda.
E ades sera l'alba.*

*Bel companhos, en chantan vos apel,
Non dormatz plus, qu'ieu aug chantar l'auzel,
Que vai queren lo jorn per lo boscatge,
Et ai paor qu'el gilos vos assatge
E ades sera l'alba.*

*Bel companhos, issetz al fenestrel,
Et esgardatz las ensenhas del cel
Conoiseretz si us sui fizels messatge;
Si non o faitz, vostres er lo dampnatge.
E ades sera l'alba.*

*Bel companhos, las! foras al peiros,
Me preiavatz q'ieu no fos dormilhos,
Enans velhes tota nueg tro al dia;
Aras no us plai mos chans ni ma paria,
E ades sera l'alba.*

*Bel dos companh, tan soy en ric sojorn,
Qu'ieu no volgra mais fos alba ni jorn,
Car la genser que anc nasques de maire,
Tenc et abras, per qutieu non prezi gaire
Lo fol gilos ni l'alba.*

*Roi de gloire, véritable lumière
Dieu puissant, Seigneur, s'il vous plaît,
A mon compagnon soyez aide fidèle,
Car ne l'ai vu depuis la nuit tombée
Et voici l'aube.*

Beau compagnon, que vous dormiez ou vieilliez, Ne dormez plus, car le jour approche, En Orient brille l'étoile agrandie, Qui ramène la lumière; je l'ai bien reconnue, Et voici l'aube.

Beau compagnon, en chantant je vous appelle, Ne dormez plus, car j'entends chanter l'oiseau Qui vient cherchant la clarté dans le bocage, Et je crains pour vous l'attaque des jaloux, Car voici l'aube.

Beau compagnon, montrez-vous au fenestrel, Et regardez les enseignes du ciel, Vous connaîtrez si je suis un messager fidèle; Que si vous ne m'écoutez, il vous en viendra dommage, Car voici l'aube.

Beau compagnon, hélas! au dehors, sur le perron, Tu m'invitais à ne pas dormir, Qu'au contraire et veillasse toute la nuit jusqu'au jour; Maintenant mon chant ni ma compagnie ne te plaisent, Car voici l'aube.

Beau cher compagnon, tant m'est cher ce séjour, Que je voudrais ne voir reparaître ni l'aube ni le jour, Je tiens et j'embrasse, c'est pourquoi j'oublie, Et les jaloux et l'aube.

Giraud de Borneilh a séjourné longtemps en Espagne et les chroniqueurs disent qu'il jouissait de l'estime et même de l'amitié du roi de Navarre. Ce roi de Navarre doit être Sanche VI, qui devint roi de la maison de Bigorre et mourut vers 1234.

Sur les quatre-vingts pièces environ qui lui sont attribuées, trois sont consacrées aux Croisades, et une à célébrer les qualités, la bravoure du seigneur de Bordeaux, très probablement Richard Cœur de Lion, duc d'Aquitaine avant qu'il devînt roi d'Angleterre. Le troubadour déclare qu'il eût pu se classer parmi les grands poètes de son temps, mais qu'il a mieux aimé écrire des chansons joyeuses dont les paroles fussent claires, simples et intelligibles, opinion qui fut assez discutée par ses contemporains.

Nous avons quelques détails sur sa vie privée et savons notamment qu'il consacrait les hivers à l'étude, qu'il fréquentait les écoles, critiquaient vivement les troubadours qui mettaient toute leur science à coudre des rimes au lieu de s'instruire. L'été, il allait dans les Cours accompagné de deux chanteurs pour chanter ses poésies. Une telle existence le tint éloigné du mariage, aussi s'est-il consacré aux lettres et au soulagement des malheureux. Les chroniques mentionnent qu'il fit des dons importants à l'église de Sideuil, son pays natal, et mourut en 1278.

Dante ne cache pas son estime pour ce poète qui fut en même temps un homme de bien.

Hugues de Penna

Hugues de Penna, né à Messac, en Agenais, était le fils d'un marchand. Ayant une jolie voix, il fut d'abord jongleur et plus tard composa des chansons.

Sa connaissance des généalogies des principales familles du Midi lui assura une durable notoriété parmi les seigneurs. Ses œuvres poétiques, par contre, ne possèdent aucune qualité bien remarquable. Cependant Charles Ier, comte de Provence et roi de Sicile, le tenait en grande considération à tel point qu'il le nomma secrétaire du Conseil de Provence et, sur la prière de sa femme Béatrice, lui confia l'administration de ses domaines.

Cette reine se disait admiratrice de son talent poétique. Les œuvres que nous possédons de lui n'expliquent nullement une telle opinion.

Il mourut en 1280.

Deux Poétesses Anonymes

Voici deux poésies, dont les auteurs, deux femmes, sont inconnues. Tout permet de supposer que les deux pièces datent du règne de Raimond VI et de Raimond Berenger IV, comte de Provence, du temps de Giraud de Borneilh! de Miraval, de Faidit etc.

On retrouve en elles et la grâce naïve et l'esprit ingénu de cette époque si brillante.

*En un vergier, sotz fuelha d'albespi,
Tenc la dompna son amic costa si,
Tro la gayta crida que l'alba vi
Oy Dieus! Oy Dieus! de l'alba tant tost ve!*

*Plagues a Dieu ja la nueitz non falhis,
Ni'l mieus amic lonc de mi no s partis,
Ni la gayta iorn ni alba no vis!
Oy Dieus! oy Dieus! de l'alba tan tost ve!*

*Bels dous amic, baizem nos ieu e vos
Aval els pratz on chanto'ls auzellos,
Tot o fassam en despieg del gilos.
Oy Dieus! Oy Dieus! de l'alba tan tost ve!*

*Bel dous amic, fassam un joc novel
Ins el jardí on chanton li auzel,
Tro la gayta toque son caramel.
Oy Dieus! Oy Dieus! de l'alba tan tost ve!*

*Per la doss' aura qu'es venguda de lay
Del mieu amic belh e cortes e gay,
Del sieu alen ai begut un dous ray.
Oy Dieus! Oy Dieus! de l'alba tan tost ve!*

*La dompna es agradans e plazens;
Per sa beutat la gardon mantas gens,
Et a son cor en an amar leyalmens.
Oy Dieus, oy Dieus, de l'alba tant tost ve!*

En un verger, sous feuille d'aubepine
tient la dame son ami contre soi,
jusqu'à ce que la sentinelle crie que l'aube elle voit.
Oh! Dieu, oh! Dieu, que l'aube tant tôt vient!

Plut à Dieu que jamais la nuit cessât,
et que le mien ami loin de moi ne se séparât,
et que la sentinelle jour ni aube ne vit!
oh! Dieu, oh! Dieu, etc...

Beaux doux ami, baisons-nous moi et vous
là-bas aux prés où chantent les oiselets,
tant ce faisons en dépit du jaloux,
oh! Dieu, etc...

Beaux doux ami, faisons un jeu nouveau
dans le jardin où chantent les oiseaux,
jusqu'à ce que la sentinelle touche son chalumeau.
oh! Dieu, etc...

Par le doux souffle qui est venu de là
du mien ami beau et courtois et gai,
de son haleine j'ai bu un doux rayon.
Oh! Dieu, oh! Dieu, etc...

La dame est agréable et plaisante;
pour sa beauté la regardent maintes gens.
Et elle a son cœur en aimer loyalement.
Oh Dieu! oh! Dieu que l'aube tant tôt vient!

Cette aubade, traitée par une femme qui, après avoir passé la nuit avec son amant, se plaint de voir naître le jour, a un charme tout particulier.

La deuxième pièce est une ronde ou ballade dans laquelle la poétesse, mariée contre son gré, a peur de devenir amoureuse. Elle craint d'être vaincue dès que l'homme s'apercevra de sa faiblesse.

La délicatesse des sentiments, la disposition de sept vers à chaque couplet où les mêmes rimes reviennent dans le même ordre, et ayant le même refrain précédés par un couplet de neuf vers dont les deux premiers riment avec l'avant-dernier à chacun des couplets suivants, donnent à cette pièce une séduisante originalité.

*Coindeta sui, si cum n'ai greu cossire
Per mon marit, quar no'l voill, ni'l desire,
Qu'ieu be us dirai per que soi aissi drusa,*

Coindeta sui;

Quar pauca soi, joveneta e tosa,

Coindeta sui;

*E degr' aver marit don fos joyosa,
Ab cui tos temps pogues jogar e rire:*

Coindeta sui.

Ja Deus mi sal, si ja suy amorosa

Coindeta sui;

De lui amar mia sui cobetosa

Coindeta sui;

*Ans quan lo vei, ne soi tan vergoignosa,
Qu'en prec la mort qe'l venga tost aucire;*

Coindeta sui.

Mais d'una ren m'en soi ben acordada,

Coindeta sui;

S'el meu amic m'a s'amor emendada,

Coindeta sui;

*Ve'l bel esper a cui me soi donada;
Plang e sospir, quar no 'l vei ni'l remire;*

Coindeta sui.

En aquest son fas coindeta balada,

Coindeta sui;

E prec a tut que sia loing cantada,

Coindeta sui;

*E que la chant tota domna enseignada
Del meu amic qu'en tant am e desire,*

Coindeta sui.

E dirai vos de que sui acordada,

Coindeta sui;

Q'el meu amic m'a longament amada,

Coindeta sui;

*Ar li sera m'amor abandonada,
E'l bel esper q'eu tant am e desire*

Coindeta sui.

Gentille suis, et ainsi ai-je grief chagrin
par mon mari, car je ne le veux ni le désire;
que bien vous dirai pourquoi (c'est) que je suis amante, Gentille suis;

Car petite suis, jeunette et fillette,
Gentille suis;
et devrai avoir un mari dont je fusse joyeuse,
avec qui en tout temps je puisse jouer et rire;
Gentille suis.

Jamais Dieu me sauve si jamais je suis amoureuse,
Gentille suis;
de l'aimer ne suis point convoiteuse,
Gentille suis;
mais quand je le vois, j'en suis tant honteuse
que j'en prie la mort qu'elle le vienne tôt occire;
Gentille suis.

Mais d'une chose j'en suis bien consentante,
Gentille suis;
si le mien ami m'a son amour détournée,
Gentille suis;
voyez le bel espoir à qui je ne me suis donnée;
je gémis et soupire, parce que je ne vois ni le contemple; Gentille suis.

En cet air je fais gentille ballade,
Gentille suis;
et je prie à tous qu'elle soit au loin chantée,
Gentille suis;
et que la chante toute dame enseignée
du mien ami que tant j'aime et désire;
Gentille suis.

Et je vous dirai de quoi je suis consentante,
Gentille suis;
vu que le mien ainsi m'a longuement aimée,
Gentille suis;
maintenant lui sera mon amour abandonnée,
et le bel espoir que tant j'aime et désire;
Gentille suis.

Il est facile de constater que cette ravissante poésie a toute la charpente d'un drame. On y trouve l'exposition, l'intrigue, l'action et le dénouement. L'auteur est une nouvelle preuve de la culture de la société de cette splendide époque.

Gaucelm Faidit

Fils d'un riche bourgeois d'Uzerche, en Limousin, Gaucelm Faidit eut une existence des plus libertines. Les uns disent que sa femme serait Guilhemette de Soliers, de famille noble provençale, qu'il aurait fait sortir d'un couvent d'Aix et épousée, les autres, et ceci paraît bien plus certain, disent qu'il aurait épousé une fille de mœurs légères, d'Alais, jolie, spirituelle, habile à chanter ses chansons, mais une *soudadeira*, dans la force du terme. Cette version est celle conservée par la tradition locale. Le moine de Montaudon qui se fit troubadour pour mener joyeuse vie, dit de Gaucelm Faidit: — Il a épousé celle dont il était le galant, et qui allait toujours à sa suite. Nous n'avons point entendu dès lors ses fredonnements ni les éclats de voix et il n'a plus voulu chanter que depuis Uzerche jusqu'à Agen.

Sur les conseils de Marie de Ventadour il partit avec sa femme pour la Croisade avec Philippe-Auguste et Henri II. Avant son départ il écrivit une pièce dans laquelle il reprochait au roi de France de mieux aimer rester à Saint-Denis que d'aller combattre Saladin.

Son mariage ne pouvant satisfaire son talent, Faidit eut l'audacieuse pensée d'adresser ses poétiques hommages à Marie de Ventadour, de la maison de Turenne et épouse du vicomte Ebles IV de Ventadour. Marie accepta à la condition que la plus stricte bienséance serait observée. Ainsi c'est à Marie de Ventadour que Faidit adressa la presque totalité de ses chansons d'amour. Mais, trop exigeant, Faidit fut éconduit et après divers incidents obtint son pardon, mais sans voir jamais son amour passionné couronné de succès.

La mort de Richard Cœur de Lion, son protecteur, lui fournit l'occasion d'une complainte (planh) où le poète chante éloquemment sa douleur devant la mort du plus vaillant des princes de son temps.

La vie des camps ne lui plaisait guère, aussi à peine arrivé en Terre sainte, repartait-il pour la France.

Il reprit donc sa vie mouvementée et déréglée, dilapida sa fortune et fut obligé de se faire jongleur.

Au moment de la guerre des Albigeois, Faidit se retira en Provence, et c'est là qu'il aurait écrit la première comédie politique l'*Hérégia dels Preyres*, satire mordante de la politique romaine.

Cette pièce aurait été représentée à la Cour de Raimond VI, comte de Toulouse, son ami, mais nous n'en connaissons pas le texte.
Il mourut à Sault, vers 1240.

Parmi ses chansons nous en possédons une: *Lo rossinholet salvatge* sorte de complainte sur la mort d'une Dame, qui se chante encore aujourd'hui en Limousin.

Chanson d'amour.

Lo rossinholet salvatge
Ai auzit, que s'esbaudeia
Per amor en son lengatge,
E'm fai si morir d'enveia
Car leis cui dezir
No vei ni remir
Ni no 'm volgr' ogan auzir.
Pero pel dous chan
Qu'el e sa par fan
Esfortz un pauc mon coratge,
E'm vau conortan
Mon cor en chantan
So qu'eu no cuides far ogan.

J'ai entendu le rossignolet sauvage qui se réjouit par amour en son langage et ainsi me fait mourir d'envie car celle que je désire, moi je ne la vois ni ne la contemple, et de cette année elle ne voudra m'ouïr. Cependant grâce au doux chant que l'oiseau fait avec sa compagne je sens se ranimer un peu mon courage, et je vais me réconfortant le cœur en chantant moi aussi ce que je ne croyais pas faire de cette année.

Mi dons, que te mon coratge,
Prec, si com cel que merceia
Que no m'aia cor salvatge,
Ni fals lauzengiers ne creia
L'e mi, ni s'albir
Qu'en vas outra'm vir,
Que per bona fe sospir
E l'am ses enjan
E ses cor truan,

Qu'eu non ai ges tal coratge
Com li fals drut an,
Que van galian;
Per qu'amors torna en soan.

La dame qui possède mon cœur, je la prie, aussi humblement que l'on demande merci, de ne pas avoir pour moi un cœur farouche de ne pas croire à mon sujet les faux calomniateurs et de ne pas s'imaginer que je me tourne vers une autre. Car en toute bonne foi je soupire et je l'aime sans ruse et d'un cœur non déloyal. Car je n'ai point les sentiments semblables, à ceux des faux galants qui vont trompant sans cesse, et grâce auxquels l'amour se change en mépris.

Chansos, de te fatz messatge
E vai ades e despleia
Lai ou jois a son estatge
A mi dous que tan m'agreia;
E pos li tan dir
Qu'eu mor de desir
E s'il te denha acolhir,
Vai li remembran
E no l'aus tarzan,
Lo cousirier e'l coratge,
E l'amor tan gran
Don mor deziran

Car no la remir en baizan.

Chanson je fais de toi mon messager: à l'instant va et déploie ton vol là-bas où la joie a fait sa demeure, vers ma dame qui tant m'agrée. Et tu peux lui dire simplement que je meurs de désir. Et si elle daigne t'accueillir, va lui rappelant, et ne vas point te retarder, ma pensée et mon sentiment, et l'amour si grand qui me tue de désir parce que je ne puis la contempler dans un baiser.

*Na Maria, tan
Avetz de pretz gran,
Per que son tuit d'agradatge
Mei dich e mei chan,
Per la lauzor gran
Que eu dic de vos en chantan.*

Dame Marie, vous avez tant de haut prix que toutes elles obtiennent l'agrément, mes paroles et mes chansons, grâce au bel éloge que je fais de vous en chantant.

La courtoisie a eu rarement de plus habiles et délicats accents.

Voici la dernière strophe d'une chanson d'amour qui ne manque pas d'originalité:

*Cor ses don non m'a sabor,
Ni dona senes amor,
Ni cavaliers dezarmatz,
Ni joves manans senatz,
Ni drurz mas d'una color
Ni trop gabar ab folhia,
Ni solatz ab vilania:
Ni no m sap bo prometre ses aver
Ni lonc preyrars, quan pro nom pot tener.*

Cœur sans maître ne peut me plaire, ni dame sans amour, ni chevalier sans armes, ni jeune homme riche et sensé, ni amant de deux couleurs, ni gaité jusqu'à folie, ni fête avec vilénie: ni ne me plaît le promettre sans avoir, ni longue prière à qui ne peut me donner beaucoup.

Et ce poète débauché, dont la vie fut presque toujours scandaleuse, était doué d'un talent vigoureux, à tel point que l'*Hisloire littéraire de France* peut écrire: — Gaucelm Faidit, esprit inconsistant, léger, homme de plaisir et de débauches, mais plein de talent, est un de ces poètes des XII^e et XIII^e siècles, auxquels il n'a manqué, pour obtenir une plus grande célébrité, qu'un autre théâtre, une autre époque.

Aurait-il donné autant en notre époque de mercantilisme à outrance? Il a vécu suivant son tempérament et avec une plus grande liberté qu'il n'eût pu le faire de nos jours.

Poète, il a vécu dans une belle époque où la Poésie avait les faveurs des Cours, peut-on désirer mieux? Ce poète léger et libertin avait des heures de profonde sagesse, de profonde humanité, puisqu'il a pu écrire dans ses stances sur la mort de Béatrix:

— Du jour qu'il naît, l'homme commence à mourir. Celui qui vit le plus longtemps fait de plus longs efforts pour atteindre au terme fatal, insensé donc, l'homme qui place sa confiance dans sa vie mortelle ” et cela c'est l'éternelle plainte du cœur humain.

Dans la *Langue et littérature limousines*, résumant l'œuvre de Gaucelm Faidit, Chabanneau écrit:

— Il est le type le plus accompli du troubadour aventureux, perpétuel jouet des belles châtelaines qui accueillaien ses hommages et dont les vers d'ailleurs se distinguent souvent par un grand charme, une véritable sincérité et un troublant accent personnel.

Chanson de croisade.

*Ara nos sia guitz
Lo vers Deus, Jesus Critz,
Car de franca gen gaia
Sui per lui partitz
On ai estat noiritz
Et honratz e grazitz
Per so'l precz no'l desplaia,
S'eu m'en part marritz
Ai, gentils Lemozis,
El vostre dous pais
Lais de bela paria
Senhors e vezis,
E domnas ab pretz fis,
Pros de gran cortezia;
Don planh e languis
E sospir noit e dia.*

Que maintenant soit notre guide le vrai Dieu Jésus-Christ, car je me suis séparé pour lui d'une franche et joyeuse gent parmi laquelle j'ai été élevé, honoré et fêté. Et que ma prière ne lui déplaie si je m'en éloigne tout marri. Ah! gentils Limousins, en notre doux pays je laisse seigneurs et voisins de belle compagnie, et dames, au prix fin et preux de grande courtoisie: aussi je me lamente et je languis et je soupire nuit et jour.

*Mas qualsque sia'l critz
Del remaner auzitz,
Ja nuls bes, que'm n'eschaia
Ni rics locs aizitz
No'm tenra, ni conquitz,
S'avia'ls votz complitz,
Qu'apres calenda maia
No sia garnitz
Del torn, si Deus l'aizis;
E s'a lui platz ma fis
En leial romania,
Lo tot li grazis.
Pero mas joins aclis
Prec vas sa senhoria*

*Que'ls portz e'ls camis
Nos adreis vas Suria.*

Mais si pressant que l'on entende là-bas le cri de rester, jamais nul bien qui doive m'en échoir, ni riche séjour plein d'aise, ni conquête aucune ne m'empêchera, si toutefois j'ai accompli mes vœux, d'être après les calendes de mai prochain tout équipé pour le retour, si Dieu le permet. Et s'il accepte la foi que je lui jure en loyal pèlerin, j'agrée en son honneur toute l'entreprise; c'est pour quoi, mains jointes, incliné, je prie sa seigneurie de nous montrer les ports et les chemins vers la Syrie.

*Bels dous maracdes fis,
Vos e'ls pros Peitavis
Sal Deus e Na Maria
Qu'a bon pretz conquis;
E ma donna Elis
Sapcha be, ses bauzia,
Qu'eu li sui aclis
On qu'eu an ni m'estia.*

Belle douce émeraude fine, vous et les nobles Poitevins, que Dieu vous sauve, et avec vous dame Marie qui a conquis bonne renommée.
Pour ma dame Elise, quelle sache bien, sans mensonge, que je lui suis dévoué, où que j'aïlle, et que je me retrouve.

*Tenson entre Perdigon et Gaucelm
(sur deux sortes de jalousie).*

*Perdigons, vostre sen digatz;
Que us par de dos maritz gelos?
L'us a moiller qu'es bella e pros,
Franca, cortesa e chausida,
E l'autr es laida e marrida,
Villana e d'avol respos;
Chacuns es gardaire d'amdos;
E pos tant fols mestiers lor platz,
Ni aital es lor voluntatz,
Quals en deu esser meins blasmatz!*

Perdigon, dites votre avis, que vous semble-t-il de deux maris jaloux? L'un a une femme qui est belle et noble, franche courtoise et choisie. Celle de l'autre est chagrine, vilaine, et de fâcheux accueil.

Chacun est gardien de chacune des deux. Mais puisque aussi fol passe-temps leur plaît et que telle est leur volonté, lequel des deux doit être le moins blâmé.

*Gaucelm Faidit, ben voill sapchatz
Que de donna ab bellas faissos
Don tot lo mons es enveios,
Qui l'a pres de si aizida,
Non fai ges tan gran faillida,
Si'l la garda e n'es cobeitos,
Com l'autres desaventuros
Qu'es tant de totz mals aips cargatz,
Qu'en gardar no'l forsa beutatz
Ni res mas laidesa e cors fatz.*

Gaucelm Faidit, je veux bien que vous le sachiez, si une dame de belle façon et dont tout le monde a envie est chez quelqu'un bien établie, il ne fait point aussi grande faute de la garder et d'en être jaloux que, l'autre, le mal loti, embarrassé de tant de mauvaises qualités que s'il garde sa femme, ce n'est pas sa beauté qui l'y force, mais uniquement sa laideur et son cœur frivole.

*Perdigons, e fol razonatz;
E com ausetz anc dire vos
Q'om tenga so qu'es bel rescos,
Ni q'om gart donna eissernida,
Bella, de valor complida?
Doncs no la garda sos sens bos!
Mas la laida ab ditz enoios
Deu gardar lo maritz senatz
Per q'om no vei a sas foudatz
Ni com el es mal moilleratz.*

Perdigon, vous raisonnez comme un fou. Comment avez-vous jamais osé dire qu'on doit tenir caché ce qui est beau, et garder une dame distinguée, belle, de valeur accomplie. Ses bons sentiments ne la gardent donc point? Pour la laide au propos fâcheux, un mari sensé doit la garder afin qu'on ne voie pas les folies qu'elle fait et de quelle méchante femme il est pourvu.

*Gaucelm, entr'els nescis agratz
Gent cubert blasme vergoignos
Pero mal conseillatz l'espos,
Quan disetz qu'aia tal vida
Que gart sa mala escarida,*

*Ni fassa d'un malastre dos;
Miels a de gardar ochaizos
Bella donna on es grans beutatz
Don par qu'om sia enamoratz,
E deu n'esser meins encolpatz.*

Gaucelm, parmi les ignorants eux-mêmes vous recevriez un blâme poliment déguisé; car vous conseillez mal l'époux quand vous lui dites de vivre en telle sorte qu'il garde sa méchante femme mal bâtie et que d'un malchanceux il en fasse deux. Il y a meilleur sujet de garder une jolie dame, où se voit une grande beauté et dont il serait naturel qu'on soit énamouré: ainsi doit-on en être moins blâmé.

*Perdigons, on plus en parlatz
Plus desmentetz vostras chansos
Que gelosia es fols ressos
Don totz lo mons brai'e crida
Q'om gart donna eissernida,
Et es laitz blasmes entre nos;
Mas l'autre gardars es razos,
Ses gelosia e ses peccatz
Q'om resconda so qu'es malvatz
E mostre so dont es honratz.*

Perdigon, plus vous en parlez, plus vous faites mentir vos chansons, car la jalousie est un fol souci qui fait s'insurger et se récrier tout le monde quand elle garde une dame d'élite; et elle est honteusement blâmée parmi nous, poètes. Mais il y a une autre façon de garder, raisonnable, sans jalousie et sans péché, qui consiste à cacher ce qui est mauvais et à montrer ce qui vous honore.

*Gaucelm s'avol aver gardatz,
D'avol thesaur etz poderos;
E no'm per ges sens cabalos,
Qui pretz perd ni joi oblida
Per malvaise causa aunida,
Mas qui per bel aver joios
Faill ni 'l trembla sens a sazos,
D'amor par qu'en sia forsatz;
E si d'aisso us meraveillatz,
Be m meravil si vos amatz.*

Gaucelm, si vous gardez un vil avoir, vous ne posséderez jamais qu'un vil trésor; et il ne me paraît point doué d'une raison supérieure celui qui perd sa renommée et oublie sa joie pour une chose mauvaise et honnie. Mais, quand pour un bel objet joyeux on hésite et parfois on a l'esprit troublé, il paraît bien qu'on y est forcé par l'amour; et si vous vous émerveillez de cela, je me demande, moi, si vraiment vous aimez.

*Totz temps duraria ill tencos.
Perdigons, per qu'ieu voil e m platz
Qu'el Dalfi sia'l plaitz pauzatz,
Qu'el jutge e la cor en patz.*

Toujours durerait la tenson, Perdigon; aussi je veux et il me plaît que le différend soit proposé au Dauphin (d'Auvergne) afin que lui-même, assisté de la Cour, le juge en toute quiétude.

*Gaucelm, tant es vera ill razos
Qu'ieu defen, et el tan senatz,
Que s'en lui es lo plaitz pauzatz,
Voil que per lui sia jutjatz.*

Gaucelm, le parti que je défends est si juste et le Dauphin si sensé que, si le différend lui est soumis, c'est par lui seul que je veux qu'il soit tranché.

Marie de Ventadour

Le talent poétique de Marie de Ventadour n'égale certes pas celui de la comtesse de Die, cependant la poésie que nous possédons d'elle, prouve qu'elle était très versée dans les belles lettres.

Marie, comtesse de Ventadour, en Périgord, était fille d'Adhémar V, vicomte de Limoges et de Sara, fille de Renaud, comte de Cornouailles, cousine d'Henri II, roi d'Angleterre. Elle avait épousé Ebles V, vicomte de Ventadour, arrière petit-fils d'Ebles II et d'Agnès de Montluçon qui se laissa aimer par Bernard.

Marie de Ventadour ouvrit sa Cour aux troubadours les plus fameux et nous savons que Faidit fut amoureux d'elle. Cependant rien ne vint altérer sa réputation et la haute estime dont elle jouissait dans tout le Limousin.

Avec une parfaite dignité, Marie accueillit Gui d'Uissel quand il fut dans l'obligation d'abandonner son métier de poète. Ayant à défendre son point de vue sur une question d'amour, soulevée dans une assemblée tenue chez elle, la comtesse de Ventadour invita Gui d'Uissel à faire avec elle un tenson dont voici la première strophe, d'après l'*Hisloire littéraire de France* :

*Gui d'Uisselh, be me peza de vos,
Quar vo etz laissatz de chantar,
E quar vo s i volgra tornar
Per que sabetz d'aitals rasos,
Voilh que m digatz si deu far engualmen
Domna per drut, quan lo quier francamen,
Com el per lieys tot quan tanh ad amor,
Segon le dreg que tenon l'amador.*

Gui d'Uissel, je suis chagrin pour vous, de ce que vous avez cessé de chanter; je voudrais vous y rappeler: puis donc que vous êtes savant dans ces questions, je veux que vous me disiez si doit faire également, dame pour son ami qui l'en requiert de bonne foi, comme lui pour elle, en ce qui tient à l'amour, et suivant le droit qui existe entre amants.

Marie de Ventadour mourut jeune, et sans enfants, vers 1218.

Hugues de la Bachellerie

Compatriote de Gaucelm Faidit, Hugues de la Bachellerie naquit également à Uzerche, en Limousin, et vit encore dans le souvenir de cette cité. Ce poète fit de la poésie un passe-temps et ne fut en réalité jamais troubadour. Il appartient à la catégorie des princes-poètes, des dames, des prélats qui écrivaient et chantaient pour leur plaisir. Il voyagea fort peu, et ne fréquenta que la Cour de Marie de Ventadour qui a joué un rôle dans la vie littéraire de Faidit et celle de Savaric de Mauléon.

Les chroniqueurs disent de lui qu'il fut un homme courtois *e fo cortes home e ben enséignalz*.

Il a laissé sept pièces dont une aubade et des tensons qui ne sont pas sans valeur.

Les vers suivants traduisent la sincérité de son amour:

*Qu'ie us jur pels sans evangelis
Que anc Andrieus de Paris,
Floris, Trislans, ni Amelis
No foron d'amor tan fis;
Depus mon cor li doneris
Un pater noster non dis,
Am qu'ieu disses: qui es in cælis,
Fon a lieys mos esperitz.*

Oui, j'en jure les saints évangiles: André de Paris, Floris, Tristan, ni Amelis, n'eurent jamais une passion aussi pure, aussi fidèle que la mienne; depuis que je consacrais mon cœur à ma dame, je ne récite jamais un *pater noster*, qu'avant d'ajouter *qui es in cœlis*, mon esprit et mon cœur ne s'adressent à elle.
Il mourut vers 1220.

Raimond de Miraval

Issu d'une modeste famille noble de Carcassonne, Raimond de Miraval dut sa réputation non seulement à son talent poétique, mais aussi à sa parfaite galanterie. Il possédait, dit un chroniqueur, le jargon honnête et plaisant qui convient aux amants et aux maîtresses. De Miraval jouissait d'une grande considération auprès de Pierre II, d'Aragon, du vicomte de Béziers et de Raimond VII. Toutes les grandes dames voulaient se faire aimer et se faire chanter par lui; aussi ses succès amoureux, ses aventures galantes sont-elles nombreuses. D'ailleurs les mœurs de cette époque étaient faites pour donner libre champ aux plus folles intrigues.

Sa première passion fut Louve de Penaudier, qui eut également une aventure avec Pierre Vidal, et dont les adorateurs étaient nombreux. Puis une dame de Lombez nommée Azalais, femme de Bernard de Bassaison qui était, en outre, également courtisée par le roi d'Aragon. Ayant appris son insuccès, une dame de Castres, nommée la belle Albigeoise, offrit à Raimond de le consoler. Le galant poète accepta et, voulant activer le dénouement, sollicita aussitôt la récompense tant désirée. Mais la dame lui répondit:

— Mon dessein n'est pas de vous faire plaisir d'amour, à moins que vous ne vouliez m'épouser, pour que rien ne puisse rompre notre union. Mais vous avez une femme. Voyez si vous êtes résolu à la répudier. Miraval prit la chose au sérieux et répudia sa femme sous prétexte qu'elle faisait des vers comme lui. Il lui fit épouser un prétendant nommé Brimon. Mais la belle Albigeoise ne tint pas sa promesse et épousa Olivier de Saissac! de Miraval, honteux d'avoir été ainsi joué fut en butte aux piquantes plaisanteries de ses amis et souffrit beaucoup d'une telle aventure.

Il trouva enfin une consolation dans l'amour de Mme Brunissens de Cabarès. Mais voici la croisade contre les Albigeois. De Miraval se réfugia à Toulouse où il connut Eléonore, mère du comte de Toulouse, sœur du roi d'Aragon et à qui il écrivit des chansons.

Après la défaite de Muret, en 1213, Raimond de Miraval se réfugia en Aragon et mourut à Lérida chez les religieux de Cîteaux.

Miraval est de tous les troubadours un de ceux qui ont possédé le mieux les sentiments chevaleresques de l'amour et qui savent tout le bien que peut faire naître en nous un amour loyal et désintéressé.

*Lo plus nescis hom del renh
Que la veyà ni remir
Deuria esser al partir
Savis e de belh captenh;
E donc ieu que l'am ses genh,
Be m'en deuria Jauzir,
Pos t an gran valor la senh
E ges de saber no m fenh,
Ni nulh hom no pot falhir
Que de lieys aia sovenh.*

L'homme qui a le moins d'usage du monde, s'il voit ma dame, s'il la contemple, profite de ses exemples et avant même de la quitter il est déjà instruit aux belles manières, aux discours agréables.

Je l'aime avec franchise; je suis digne peut-être de ses bontés; j'ai le sentiment de tout son mérite; je ne me fais pas d'illusion à cet égard. Ah! pour être toujours loyal et courtois, il suffit de penser toujours à se rendre digne d'elle.

Avouons que ses multiples aventures cadrent assez mal avec la noblesse de ses intentions. Mais est-il le seul à ne pas être logique avec lui-même?

Dans une autre poésie il nous confie sa mélancolie:

*Si m'an menat malamens
Donas, e faitz lurs devetz,
Que falhitz m'es esciens,
Chans et amors,

Voluntatz, arditz e temors,
Humilitatz, e sofrirse celars.
Parlar per ops, e quan m'es ops, calhars;
Aitals sui francs et amoros,
Quar volc ma dona qu'aital fos.*

Elles m'ont traité si durement, les dames, et tant elles m'ont fait de défenses, que tout a trompé mon espérance, l'avènement, les chants, l'amour, l'empressement, la hardiesse et la crainte, le dévouement, et le souffrir, et le secret, parler quand il fallait, et, quand il fallait, me taire. Aussi franc qu'amoureux, c'est pourquoi je voudrais que madame me ressemblât.

Cette pièce se termine par un envoi au comte de Toulouse.

Il nous est parvenu quarante-huit pièces de ce troubadour, presque toutes galantes.

Dans une tenson, Miraval agite fort habilement de la supériorité des Lombards et des Provençaux. Par Lombards il faut entendre tous les Italiens et par Provençaux tous les peuples du Midi de la France. Dans une autre, il donne des conseils à un sergent qui veut être jongleur.

Guillaume Adhémar

Guillaume Adhémar naquit au château de Marveil, en Gévaudan. Son père, chevalier riche et puissant, avait reçu, de Frédéric Ier, le château de Grignan. C'est de ce domaine que devait sortir plus tard le marquis de Grignan qui épousa Mlle de Sévigné.

Comme Guillaume était aussi bon soldat que bon poète, il fut fait chevalier par le comte de Provence. Il devint amoureux de la comtesse de Die qui aimait Rambaud d'Orange, poète comme elle. Elle composait des chansons dont son amant se montrait très fier, mais ce dernier était si vivement épris d'elle, qu'ayant appris qu'on voulait la marier au comte d'Embrun, il tomba malade. La comtesse se rendit auprès de lui avec sa mère.

Profondément ému par la présence de son amante, Guillaume prit sa main qu'elle lui présenta, la baisa en soupirant et mourut.

C'était en l'an 1190.

La mère de la comtesse lui fit élever un mausolée. A son tour, la jeune fille fut tellement frappée de cette mort qu'elle refusa tout mariage et entra au couvent Saint-Honorat, de Tarascon, où elle mourut de chagrin peu d'années après.

Guillaume Adhémar a écrit, non seulement des chansons galantes mais un *Catalogue des dames illustres*, dédié à l'impératrice Béatrix de Bourgogne mariée, en 1156, à Frédéric Ier et morte en 1185. Il aurait également écrit quelques comédies, mais nous n'en possédons pas le texte.

Arnaud de Mareuil

Arnaud de Mareuil, créateur de l'épître amoureuse, ne connut pas le grand succès. Il est l'auteur d'un petit poème didactique et moral qui est surtout précieux par les renseignements qu'il donne sur la vie de la société et les idées courantes de cette époque.

Dans cette poésie, le poète traite de la courtoisie, de l'honneur, de la générosité et, parlant des femmes, déclare que ce qui orne le plus la femme, outre la beauté, c'est le savoir et la connaissance. Voilà, certes, qui va surprendre bien des féministes modernes.

La strophe ci-après, détachée d'une chanson du poète, suffira à montrer que Mareuil avait une très haute idée de l'amour. Nombreux étaient les troubadours qui, même dans les douleurs dont l'amour est la source, ont trouvé une raison de stimuler leur zèle et leur fidélité.

*Pero plazen e dous, senes devire
M'en son li mal per lo bens qu'ieu n'aten;
E si us plagues qu'ieus agues ren de vos,
Ans qu'om saubes per me que res en fos,
Sapchatz, domna, que me laissari aucire:
Ja dieus no m do pueis viure lonjamen,
Pus ja serai in re vas vos trayre*

Les maux que me causent vos rigueurs, me sont agréables et doux parce que j'en espère la récompense. Si vous daigniez m'accorder quelque faveur, ô la plus chérie des dames, sachez que je souffrirai la mort plutôt que de commettre le moindre indiscretion. Ah! je le demande à Dieu, qu'il condamne mes jours à l'instant que j'aurai le tort de trahir le secret de vos bontés.

Guy, Pierre, Ebles, Elias d'Uissel

Les frères Gui, Pierre, Ebles, Elias d'Uissel étaient de Limoges et possédaient en commun la terre d'Uissel. Gui, chanoine au chapitre de Brioude et de Montferrat, faisait facilement les vers, et fit même à plus d'une dame l'hommage de son talent poétique. Ebles, était également poète. Pierre ne l'était pas mais chantait fort agréablement et composait des airs de musique.

Sans fortune, les frères d'Uissel eurent l'idée de former une troupe de troubadours et de suivre, tous ensemble, les châteaux en disant leurs poésies. Leur cousin Elias d'Uissel, composait aussi des vers, mais vivait dans la pauvreté, nourrissant ses hôtes, non de beaux morceaux, mais de poésies, ce qui lui valut, d'ailleurs, les railleries de Gaucelm Faidit. Les trois frères s'unirent donc au cousin Elias et tous se mirent en route. Ils formèrent ainsi une des premières troupes de théâtre. Les poètes disaient les vers, Pierre chantait et Gui recevait l'argent récolté.

La troupe visita ainsi le vicomte d'Aubusson, la Cour de Guillaume VIII, vicomte de Montpellier, etc.

Nous possédons quelques poésies des poètes de cette famille; poésies qui sont en général des farces ayant parfois toute l'allure des propos forains de notre époque. Souvent ils contaient en public des dialogues chantés ou mêlés de chants. C'est dans de tels essais que la comédie commençait à bégayer; elle a depuis agrandi ses cadres; mais à cette époque, ainsi qu'aujourd'hui, elle peignait les mœurs des spectateurs en les amusant et les faisait rire de leurs propres défauts.

On croit qu'ils avaient chanté une satire contre les vices et les défauts des grands et que le légat du Pape leur fit promettre de ne plus composer de chansons de ce genre. Gui, l'auteur de cette satire, tint parole, c'était vers 1209.

Gui d'Uissel écrivit quelques pastourelles qui ne sont pas sans mérite. Elles n'ont que deux rimes, l'une féminine, l'autre masculine en voici une strophe:

*L'autre jorn per aventura
M'anava sols cavalcan,
Un sonet notan;
Trobei toza ben estan,
Simpl' e de bella faitura,
Sos aignels gardan.
E quant ilh m'auzi cantan,
Trais s'enan,
E pren me pel fren, e jura
Que tan mala no si can;
E crida: Robi, no s' n'an.*

L'autre jour par aventure, j'allai seul chevauchant, un air (de musique) cherchant; je rencontrai une jeune fille bien faite, simple et de jolie tournure, ses agneaux gardant; Et quanl elle m'entendit chantant, elle vient au devant, Et me prend par la bride, et jure, que si mauvaise (chanson) ne se chante, et crie: Robin, ne t'en vas pas.

Dans une autre pastourelle Gui nous fait connaître toute la courtoisie et la politesse de son temps:

Tant sont agréables et belles les manières
de celle que j'aime, tant est choisi son beau parler,
Qu'en la voyant, je me crois moi-même
plus justicieux et plus distingué.

La Dame de Castelloze

La Dame Castelloze, châtelaine de Meyronnes et de Lempdes, n'a laissé aucun document permettant d'avoir quelques détails sur elle. Nous savons seulement son grand amour pour un jeune seigneur dont elle n'a même pas donné le nom. Son biographe dit ,qu'elle était d'Auvergne et femme de Truc de Mairona et aima Armand de Bréons (vers 1225): — *Et Era una domina mout gaïa, mout ensegnada, mout bella .*

Le mot enseigné fort usité par les chroniqueurs, veut dire que la Dame de Castelloze savait lire, aimait les romans, les vers, la musique et possédait surtout un agréable talent de conversation, ainsi que le ton de la bonne compagnie.

Il nous est parvenu d'elle, trois odes érotiques destinées à chanter son amour. Elle avait, paraît-il, mérité le surnom de Sapho d'Auvergne, et se trouve être la première poétesse d'Auvergne connue.

*Amics, s'ie us trobes avinen,
Humil e franc e de bona merce,
Be us amera, quant era m'en sove
Qu'ie us trob vas rni e mal e fel e tric;
E fauc chansons per tal que fass' ausir
Vostre bon pretz, don eu no m puesc sofrir
Qu'eu no us fassa lauzar a tota gen,
On plus mi faitz rnal et aziramen.*

Ami, si je vous trouvais gracieux, doux et loyal, et de bonne merci, bien je vous aimerai, quand maintenant je songe, que je vous trouve envers moi dur, félon et traître, et que je fais des chansons, afin de célébrer, votre mérite, dont je ne puis cesser, Que je vous fasse louer de tout le monde, tandis que vous me faites toujours plus de mal et de tourment.

Les trois pièces se distinguent par l'expression des sentiments délicats et tendres. La dame Castelloze peut prendre place à côté de la comtesse de Die.

Bernard de la Barthe

Bernard de la Barthe, archevêque d'Auch, est une des belles figures de l'épiscopat méridional au Moyen Age, il tint avec bonheur, dans les affaires de son siècle, un rôle considérable.

Il nous reste de lui un sirvente politique d'un grand intérêt soit parce qu'il traite de graves événements, soit parce qu'il exprime avec chaleur et courage des sentiments de charité chrétienne qui eurent une grande portée à cette époque troublée.

Ainsi que les évêques de Rodez et de Carcassonne, Bernard de la Barthe demeura fidèle à Raimond VI dont l'humiliation qu'il dut subir lui fut cruelle.

Son sirvente fit un tel bruit qu'on suppose qu'il fut cause que l'archevêque d'Auch fut déposé en 1214.

*Foilha ni flors, ni chautz temps freidura
No m fai cantar, ni m merma mon talen;
Mas alor chan quant aug dir a la gen
Que bens li dau venir qui len s'agura:
Dieus! tota bon' aventura
De patz ducs qu'es coms e marques,
E fatz de clercs e de Frances!*

Feuilles ni fleurs, chaleur ni froidure, ni ne me font chanter, ni n'éteignent ma verve: mais je chante alors que j'entends des sots répéter, que le bonheur doit arriver à qui bien se destine: Dieu quelle bonne aventure! est-ce donc cela que la paix de notre duc comte et marques? Paix de clercs et de Français!

*Patz sitot s'es bon'e ferma e segura,
Patz d'amistat qui a tot estion gen,
Patz qu'a facha pros hom e leialmen*

*Patz com puesc om ben amar ses rancura,
Bona patz mi platz cant dura
E patz forsada no m platz ges;
D'avol patz vea mais mal que bes.*

Oui, la paix, si elle est bonne et ferme et sûre, paix d'amitié, qui s'étende sur tout, paix scellée par homme probe et loyalement, paix qu'on puisse chérir sans regrets, bonne paix me plaît tant qu'elle dure, mais paix commandée ne me plaît point; de honteuse paix vient plus de mal que de bien.

Bernard de la Barthe n'ayant pas terminé son apostolat sur le siège épiscopal, nous ignorons la date de sa mort.

Pierre II

Il est juste que la figure de l'infortuné Pierre II, roi d'Aragon, en 1196 et tué à la bataille de Muret, en 1213, trouve sa place dans cette brève théorie de l'élite intellectuelle du Moyen-âge méridional. Sa mort ne fut-elle pas le symbole de la fin prématurée d'une civilisation?

Nous connaissons trois poésies signées Pierre d'Aragon et, sur le nombre, deux sont certainement de Pierre III. La troisième est une tenson entre Pierre II et Giraud de Borneilh.

Les chroniqueurs et la tradition disent que Pierre II était, physiquement, grand et beau, d'un caractère affable, bienfaisant, courageux et d'une extrême munificence.

Son père Alphonse Ier, comte de Provence, fut un poète distingué et Jacques Ier, son fils, est l'auteur de mémoires historiques. Son petit-fils Pierre III fut également poète. Malheureusement Pierre II était un ardent courtisan de femmes et son fils avoue que c'est à cela qu'il dut d'avoir péri à Muret

Voici la première strophe de cette tenson, écrite par Giraud de Borneilh:

Bien me plairait, seigneur Roi
pourvu que je vous visse un peu de loisir;
qu'il vous plût me parler avec sincérité;
croyez-vous qu'en votre amour,
autant d'honneur recoive bonne dame,
que de tout autre chevalier?
et ne me tenez à cause de ceci pour ennemi,
ainsi (au contraire) veuillez répondre franchement.

Le roi répond avec la même disposition et les mêmes rimes:

Giraud de Borneilh, si moi-même
je ne me défendais avec mon art,
bien vous savez où vous voulez venir;
mais je vous tiens pour atteint de folie,
si vous croyez que ma puissance
ravale un galant dont l'extérieur n'est pas trompeur,
en ceci vous pourrez bien à un denier
assimiler un marc d'argent.

Giraud, il n'est pas convenable,
si un homme puissant sait honorer et respecter
sa dame, et si le cœur avec la puissance
il lui offre réunis, et quand elle le tient pour (son) seigneur qu'elle le prive
moins à cause de cette puissance,
si elle ne trouve pas que les mauvaises qualités excellent le mérite.
Quant à moi les proverbes m'enseignent.
Quelle préfère celui qui vaut plus et mieux.

*Guirautz, anc trop rics no m depeis
En bona domna conquerer;
Mes en s'amistat retener
Ben met la forza e la valor.
S'il ric se fan galiador;
Edan non amou huei cum er,
De mi non creas lauzengier,
Qu'eu am las bonas finamen.*

Giraud, jamais donc comme trop puissant ne me dépréciez-pour bonne dame couquérir; c'est à conserver son amitié, que j'emploie mes forces et mon ardeur. —si les hommes puissants font métier de tromper, s'ils aiment moins aujourd'hui qu'hier, de moi ne croyez les calomniateurs, car je chéris les belles et bonnes tendrement.

La familiarité du poète et du roi mérite d'être soulignée.

Guillaume Anelier

Né à Toulouse, vers la fin du douzième siècle, Anelier est digne d'être connu par ses sirventes où vibre l'amour de son pays et sa haine pour la guerre qui livre le Languedoc à la domination étrangère.

Les deux premiers sirventes datent de la reddition d'Avignon qui ouvrait aux Croisés la route de Toulouse et faisait prévoir la chute de Raimond VII. Ils doivent dater de 1224 ou 1225 et nous font admirer le mâle courage et le patriotisme du poète qui défend son prince comme il peut. Les autres pièces sont d'ailleurs d'un égal mérite, tant par le fond que par la forme qui est peut-être plus châtiée.

*Quar vey qu'el temps es camjatz
E'ls auzelletz de lors sos;*

*E paratges que chai jos,
E vilas coutz son prezatz,
Clercx e Frances cuy azire
Qu'ieu per ver dregz delir
E merces e pretz venzir;
Dieus m'en do so qu'ieu n dezire.*

Car je vois que les temps sont changés et les oiselets (même) dans leur chant; et les nobles familles sont jetées à terre. Et les plus vils tenus en estime, et les clercs et Français que je déteste, et en vérité je vois les droits anéantir, la bienfaisance et le mérite avilir; que Dieu m'en donne ce que j'en désire!

Enfin, le poète se plaint de l'affaissement de la poésie.

Les troubadours bien sont négligés,
et la fleur des vaillants barons
a qui les Cours, la galanterie, le savoir
plaisaient, et les joyeux ébats et les divertissements:
que maintenant si vous leur en voulez parler,
ils penseront vous vilipender,
car rien de cela ne peut leur plaire.
Avoir, avoir leur ôte le rire.

Cette pièce doit dater de 1228, au moment de l'établissement des Français en Languedoc.

Hugues de Mataplana

Hugues de Mataplana, seigneur de Catalogne, serait issu d'un baron qui aurait reçu, en partage, de Charlemagne, la terre dont il porta le nom. D'après Pierre Vidal, Hugues était un prince fastueux, ami des lettres et dont la Cour offrait largement l'hospitalité aux chevaliers et aux troubadours. Il écrivit quelques poésies. Voici des vers d'une tenson inspirée par la rivalité de Blacasset, fils du poète Blacas et de Mataplan lui-même.

*En Blacasset, eu sui e de noit
Vengut a vos, per combattre ades:
E vos del tot oblidarez
L'amor et la beltat de cella
Che vostre cors encob chap d'ella?*

*E metterez la a non m'en cal.
L'un prenez ch'al men vos desplai;
Breumen, ch'ieu non voill delai;
Por que l'enferm sens mi men val.
E voill sachaz che soi el diable
Lo plus crudel é'l plus penable.*

Seigneur Blacasset, je suis de nuit, venu à vous, pour combattre sur le champ: ou bien entièrement vous oublierez, l'amour et la beauté de celle, dont votre cœur convoiteux raffole d'elle, et la mettez à non m'en soucie. L'un prenez (des deux partis, qui moins vous déplaît, promptement car je ne veux délai, vu) que l'enfer sans moi moins vaut, et veuz sachiez que je suis le diable le plus cruel et le plus impitoyable.

Ne se contentant pas d'écrire, Hugues de Mataplana aimait aussi les divertissements propres à tous les troubadours. Il reconstitua souvent les Cours d'amour et, dans plusieurs cas, rendit des jugements. Jugements toujours conformes aux lois d'amour et au principe de la fidélité à sa dame comme à son suzerain.

Pierre de Vic

D'origine auvergnate, Pierre de Vic fut d'abord moine dans l'abbaye d'Orlac, puis, prieur du monastère de Montaudon.

Esprit enjoué et peu enclin au mysticisme, Pierre de Vic fut très recherché des cours qui prisait l'agrément de son commerce. Il vécut à la Cour du roi d'Aragon Alphonse, qui régna de 1162 à 1196; il semble n'avoir quitté cette cour qu'après la défaite de Muret. Pierre de Vic obtint la seigneurie de Pui-Ste-Marie. Il fréquenta également les Cours du Roussillon, du Périgord et de Gascogne.

Il mourut prieur du couvent de Villefranche vers 1226.

Ce troubadour a laissé une vingtaine de pièces, parmi lesquelles plusieurs chansons galantes ayant pour sujet des aventures de la vie quotidienne. Ces poésies sont entachées d'obscurité, ne révèlent pas un talent bien personnel, mais certaines ne manquent ni de gaieté ni de finesse, notamment un dialogue où Dieu conseille au poète-moine de vivre hors du couvent.

Sirventes.

*Sobre sacramen vei obrar
de tals que s'en degran laissar,
E non es gen
C'a la chaseuna vei falsar
Lo covenen.*

*Per son li vout irascut
Car hom lor a plait ronput,
E non an grat
Que-ill quecha fai pisar son glut
Am ueu pastat.*

*De blanquet e de vermeillon
Se meton tant sobre l menton
Et en la fatz,
Qu'anc no vist trian carton
Deves tot latz.*

*De çofra e de tifeigno
D'Angelot, de borrais an pro
E d'argentat
De que se peingnon a bando
Quan l'an mesclat.*

*En lait de sauma an temprat
Favas, ab que s'an adobat
Io viel cortves
E-ill quecha jura charitat
Que res non es.*

*Quant ellas on lor onguimentz
Totz ajustatz per sacramentz
Vos veiriatz
De boissos e de sacs tresentz
Ensems liatz.*

*Anc Sainz Peire ni sainz Laurenz
No son creiiz dels covinenz
Que feiron far
A veillas qu'an plus longas denz
D'un porc anglar.*

*Peitz an faitz, non avec auzi:
Tant nos an lo sofran charzi
Que oltra mar
O conteron li pelegri
Ben dei clam far.*

*Que meils vengra qu'on lo manges
En sabriers, qu'en aissi-l perdes,
E compressan
Condals, don quecha se bendes
Pos talen n'an.*

Contre le serment je vois'agir, Telles qui devraient s'en abstenir, Et il n'est pas beau que chacune je vois trahir, le pacte.

De ceci les Images sont iritées, que l'on a rompu leur arrangement, et elles n'ont pas plaisir, que chacune fasse broyer son fard, avec de l'oeuf délayé.

Tant de blanc et de vermillon, elles se mettent sur le menton, et sur la figure, que jamais tu n'as vu parcelle de peau authentique, d'aucun côté.

De camphre et de narcisse, de sarcocolle et de bourrache elles en ont en suffisance, et aussi de poudre d'argent, avec quoi elles se fardent sans retenue. Quand elles l'ont mélangé.

Dans du lait d'ânesse elles ont détrempe, des fèves, et avec cela elles ont accommodé, leur vieux cuir, et chacune d'elles jure par la divine miséricorde, qu'il n'en est rien.

Quand elles ont préparé toutes leurs pommades selon les formules, vous pourriez voir, trois cents boîtes ou sachets, attachés ensemble.

Jamais saint Pierre ni saint, ne sont obéis touchant les promesses, qu'ils firent faire, à des vieilles qui ont les dents plus longues, qu'un porc sanglier.

Elles ont fait pis, et vous ne l'avez pas encore entendu: elles ont chez nous tellement fait renchérir le safran, que par delà la mer, les pèlerins ont conté cela; je dois bien là-dessus faire entendre une plainte.

Car ce serait un meilleur résultat qu'on le mangeât, dans les sauces, que de le perdre ainsi, et qu'avec l'argent elles achetassent, des soieries, dans lesquelles chacune se draperait, puisqu'elles ont une passion pour cela.

Savaric de Mauléon

Originaire du Poitou, Savaric de Mauléon est plus connu par sa valeur militaire que par ses œuvres littéraires. Mais il fut si étroitement mêlé aux événements politiques de son temps et traita si largement les troubadours qu'il convient de ne pas oublier son nom.

Savaric était le fils de Raoul de Mauléon, vicomte de Thoars et d'Alipse, fille d'Hugo, seigneur de Lusignan.

Sa carrière politique extrêmement tourmentée va de 1199 à 1227 époque à laquelle, après avoir lutté aux côtés du roi d'Angleterre, il fut amené, après le débarquement de Richard à Bordeaux et son échec, à se soumettre à Louis IX.

Savaric trouva cependant le moyen de nouer quelques intrigues d'amour: il fut amoureux de Guillaumette de Bénagués, femme du seigneur de Langon. Les chroniqueurs nous relatent, à ce propos, que se trouvant chez le seigneur de Langon avec Eléas Rudel, seigneur de Bergerac et Geoffroi Rudel, seigneur de Blaye, cette dame sut les satisfaire en les trompant tous les trois.

A Geoffroi Rudel, assis en face, elle lança un regard amoureux, serra vivement la main du seigneur de Bergerac et pressa le pied de Savaric.

Les deux Rudel se contèrent leur bonne fortune et Savaric, se croyant privilégié, proposa la question à Gaucelm Faidit et à Hugues de la Bachellerie. Et les trois poètes écrivirent une tenson.

Faidit demanda à Guillaumette de se prononcer, mais la décision n'arriva jamais!

Souvent joué par elle, Savaric fit choix de la femme de Guiraut, comte de Mansac.

Mais la dame de Bénagués lui aurait encore joué un tour désagréable en lui donnant un rendez-vous le jour même où la comtesse de Mansac l'attendait. Ce qui fut encore l'objet d'une délicieuse poésie.

Une poésie de Savaric est, bien que sous la forme d'une déclaration d'amour, une poésie politique; le poète offre ses services à la reine Eléonore, femme de Raimond VI, comte de Toulouse et propose de lutter contre les brigands de la Ligue pour la délivrance du Languedoc.

Ce geste, hautement chevaleresque, est digne d'un poète protecteur des troubadours. On sait que Savaric prit en effet les armes contre Monfort, qu'il assiégea à Castelnaudary et,

bien que sans résultat définitif, il ne fut pas inutile à Raimond. Son nom d'ailleurs inspirait aux croisés une salutaire terreur.

Il mourut entre 1240 et 1245.

Pierre de Bergerac

Le troubadour Pierre de Bergerac a assisté aux querelles sanglantes qui éclatèrent entre Guillaume, seigneur de Montpellier et Pierre II, roi d'Aragon, au sujet de l'héritage de la dite seigneurie de Montpellier dont la possession fut compliquée par la répudiation d'Eudoxie Commène, première femme de Guillaume VIII, comte de Montpellier.

Ces discordes, auxquelles fut mêlé le pape Innocent III, donnèrent lieu à des guerres meurtrières jusqu'en 1216, époque à laquelle le roi d'Aragon, Jacques Ier, fut reconnu comme souverain par la République de Montpellier.

Le sirvente de Pierre de Bergerac, dont les deux strophes ci-après sont prises dans l' *Histoire littéraire de France* , intéresse directement cette période de désordres et de guerres.

*Bel m'es cant aug lo resso
Que fai l'ausbercs ab l'arso,
Li bruit et il crit e li masan
Que il corn e las trombas fan,
Et aug los retins e'ls lais
Dels sonails, adoncs m'eslais,
E vei perpoinz e ganbais
Gitatz sobre garnizos,
E m plai refrims dels penos...*

Il m'est beau quand j'entends le retentissement, que font le haubert et l'arçon, les bruits, le cri et le tumulte, des cors et des trompettes, quand j'entends les résonnantes chansons: des grelots, alors je me réjouis, et quand je vois les pourpoints et les cottes d'armes, jetés sur les cuirasses; et me plaît le frémissement des panonceaux.

*Oimais sai qu'auran sazo
Ausberc et elm e blezo,
Cavaill e lansas e bran
E bon vassahl derenan.
Pois a Monpeslier s'irai
Lo reys, soven veiretz mais
Torneys, cochas et essais
Als portals, maintas sazos
Feiren colps, voidan arsos.*

Désormais je sais que seront des raisons, haubert, haumes et blasons, chevaux et lances et épées, et braves vassaux dorénavant, Bientôt à Montpellier se courrouce, le roi et vous verrez encore, mêlées, chocs et assauts, aux portes, et en grand nombre, nous frapperons des coups et ferons vider des arçons.

Folquet de Marseille

Folquet était le fils d'un riche négociant de Gênes établi à Marseille. Son talent poétique ne s'accommodait guère du négoce, aussi abandonna-t-il le métier paternel pour se faire troubadour. Folquet pénétra ainsi auprès de Richard Ier, roi d'Angleterre, d'Alphonse II roi d'Aragon, de Raimond V, comte de Toulouse, de Barral, vicomte de Marseille, dont la femme, d'une rare beauté, écouta avec bienveillance ses tendres aveux. Leurs amours furent malheureux. Le jeune troubadour dut quitter Marseille pour Montpellier où il fut reçu à la Cour de Guillaume VIII qui avait épousé Eudoxie, fille de l'empereur de Constantinople. Protégé de cette princesse, Folquet écrivit de nouveaux poèmes et prêcha pour les croisades après la défaite des chrétiens à Alarcos, en 1194.

Ayant perdu ses protecteurs aux croisades, il entra au monastère de Cîteaux, en 1200, ainsi que ses deux fils.

En 1205, il fut élu évêque de Toulouse à la place de Guillaume de Rabastens qui avait été déposé par le légat du Pape Innocent III, pendant la guerre contre les Albigeois.

Folquet se jeta dans la lutte avec un fougueux fanatisme et un esprit de vengeance peu honorables. Il employa contre les hérétiques des moyens violents que réprouvait le comte de Toulouse. Folquet suscita et entretint adroitement la haine du Pape contre Raimond VI et fut ainsi la cause de sanglants conflits.

Enfin, après toutes sortes d'excès, Folquet demanda au Pape, en 1217, la permission de se retirer dans un cloître. Cette permission lui fut refusée.

En récompense des services rendus, Simon de Montfort lui fit don du château d'Urefeuil et des villages voisins; cette donation procura quelques revenus à l'église de Toulouse.

C'est par cette suite d'évènements que fut remplie la vie du troubadour Folquet, dit Folquet de Marseille. Poète, homme de Cour, moine, évêque, missionnaire, guerrier, toujours passionné, turbulent, ambitieux, fanatique, il oublia les devoirs de l'humanité et il eut la faiblesse de s'enrichir, en croyant accomplir des devoirs qu'il jugeait apparemment plus sacrés que la justice et la charité .

Cependant, il faut reconnaître que le faste qu'il déployait aussi bien dans son palais que dans son église ne fut point inutile aux arts.

Par son talent littéraire, Folquet se place bien après les premiers troubadours. Malgré cela, Pétrarque fait son éloge et le considère comme une gloire qui eut dû rester à l'Italie. Dante n'hésite pas à la placer au Paradis! Le moine de Montandon écrit à son sujet:

— Petit mercier qui fit le serment d'un fou lorsqu'il jura de ne plus faire de chansons. On tient pour certain qu'il s'est parjuré.

Le troubadour-évêque mourut en 1231.

Nous avons, de lui, 25 pièces parmi lesquelles sont des épîtres et une pièce religieuse dans le genre des aubades.

Raimond VI

Raimond VI ne fut certes pas un grand poète, mais sa Cour fut, pour ceux de son époque, un asile, une maison amie et généreuse. C'est ainsi que le comte de Toulouse, épris des belles-lettres eut sur la poésie des troubadours une incontestable et bienfaisante influence, dont il serait injuste de ne pas garder le souvenir. D'ailleurs, il écrivit lui-même quelques pièces de vers, notamment la réponse à une tenson que lui adressa Gui, comte de Cavaillon, habitué de la Cour du comte de Provence, Alphonse II. Ce poète aurait été l'amant de Garrende de Sabran, héritière du comte de Forcalquier et également poète.

Cette pièce semble dater de 1218.

Gui ayant demandé à Raimond VI s'il aimerait mieux que son comté lui fût rendu de bon gré par le Pape ou qu'il dût le conquérir lui-même, le comte de Toulouse répond:

*Per Deu, Gui, mais amaria
Conquerre prez e valor,
Que null' outra manentia
Que m tornes a desonor,*

Pour Dieu, Gui, j'aimerais mieux, conquérir estime et gloire, que nulle autre possession, qui me viendrait à déshonneur.

Raymond VI mourut en 1222.

Cadenet

Le père de Cadenet, modeste gentilhomme, était possesseur d'une partie de la seigneurie de Cadenet, près d'Aix-en-Provence, où naquit le poète. Il perdit son père dans un combat entre Provençaux et Toulousains, motivé par la conquête du comté de Forcalquier et fut recueilli par Guillaume Hunaud de Lantur. Celui-ci l'emmena à Toulouse où il reçut une bonne instruction; il apprit même à jouer de plusieurs instruments.

Cadenet se fit jongleur et prit le nom de Bagas qui signifie: jeune garçon ou voyageur, du mot latin: *vagus*. Mais, revenu chez lui, le jeune poète reprit le nom de son père. Après une déception amoureuse, Cadenet fut reçu à la Cour du seigneur de Blacas où il fut comblé de faveurs. Là, il fit hommage de son cœur à une sœur de Blacas. Il revint cependant à Toulouse et y célébra la comtesse Eléonore, femme de Raimon VI. D'une foi ardente, Cadenet se retira, probablement après Muret, chez les Hospitaliers de Saint-Jean où à Saint-Gilles, chez les Templiers.

Ce poète paraît avoir eu de grandes qualités morales, il chanta sa religion après avoir célébré sa maîtresse et, dans une pièce, il conseille à Blacas de renoncer au monde.

Ses aubades et pastourelles ont autant de grâce que de naïveté, mais ses sirventes n'ont certes pas la fougue qui caractérise ceux de de Born.

Cadenet est philosophe, moraliste autant que poète galant.

Pos jois ni met en via,

Ben dei derenan

Demonstrar mon talen,

Que ves tal s'umelia

Mos cors qu'en semblan

Non lo'i aus far parven;

Pero amors dona'm tan d'ardimen

Que de leis chan, e no sabretz qui sia,

C'a totz ho vueill celar comunalmen.

Car trop gran vilania

Es qui's vai vanan

Per oltracuidamen;

Mas ieu n'ai maestria,

Ab que m gart de dan,

*E trop, mon escien,
Qu'ieu sai mentir e ver dir plus soven;
E, quan me vueill, e la vertatz es mia,
E quan ops m'es, la mensionja'm deffen.*

Dona, ves on qu'ieu sia,

*Vos mi don e, m prezen,
Que d'otra senhoria
Non vueill ni...
Ni amarai queren:*

*Mais vueill estar al vostre mandamen
Que d'autr' aver s'amor ni sa paria:
Faitz et diguas de mi vostre talen*

*E qui ren vos diria
De mi lauzenjan,
Tant vos sai conoissen
Que ja dan no 'i auria;
E quar eu dic tan,
Sai que fauc faillimen,
Qu'ieu vos am, pros dona, (tan) coralmen
Que res el mon albirar non poiria
L'amor, part del trop mieils qu'ieu n'enten.*

Puisque joie me met en train, je dois bien désormais maniiester mon désir; mon cœur s'humilie vers une dame telle que je n'ose lui témoigner (ce que je ressens); Amour néanmoins me donne la hardiesse de la chanter, mais vous ne saurez qui elle est, car je veux le cacher à tous également.

Car il fait très grande vilénie celui qui par outrecuidance se va vantant; mais moi je suis assez habile pour me garder de dommage; je m'y prends, par ma foi, de telle sorte que je sais mentir et plus souvent, dire vrai; quand je le veux, la vérité est mienne, et, quand il faut, c'est derrière le mensonge que je m'abrite.

Dame, en quelque lieu que je sois... je me donne et m'offre à vous, car je ne veux ni ne demande la Seigneurie d'aucune autre, ni ne l'irai cherchant; j'aime mieux être soumis à vos ordres que d'avoir l'amour d'une autre au point d'être son égal: faites et dites à mon sujet ce qu'il vous plaira.

Et si quelqu'un vous faisait à mon sujet de faux rapports, je vous sais tellement sage que je n'en éprouverais nul dommage.

Je sais bien qu'en disant cela je suis coupable; mais je vous aime, noble dame, si profondément que nul au monde ne pourrait s'imaginer mon amour, si ce n'est celle-là (même) qui s'y entend mieux; que moi (c'est-à-dire que vous-même).

*S'ieuls essai ad amar,
Vos cui am e ten car
E dopt e blan,
No m'en devetz mostrar
Pus orgulhos senblan,
Qu'ieu vos am tan
Qu'el mon non es
Neguna res
Qu'ieu pesses que'us plagues
Que no mefos bon'e leugier'a faire*

*Qu'ieu non ai ren a far
Mas vostre pretz lauzar
De bon talan
E, si mezura'us par,
Tro qu'ieu mais vos deman
Un belh semblan
De vos agues,
Tro'l mielhs vengues,
Qu'aissi m'avetz conques
Qu'autra no 'm pot del cor la dolor traire.*

*Et si'us platz, un baisar
Mi podetz ben donar
Ses vostre dan;
Del plus no'us aus preyar,
Mas termini venran:
Parlem enan,*

*Belh cors cortes:
So qu'ieu's ai ques
Er mi dat o promes?
Diguatz m'en tol so qu'a vos n'er veyayre.*

*E poirai m'en fizar
En l'amoros esguar
Plazen que 'm fan
Vostr' uelh rizen e clar?
E s'o fan per enjan*

*Gran pecat n'an
Qu'aissi cum es
Caps de totz bes
Lo reys araguones,
Aissi am ieu melhhs de negun amaire.*

*Que farai, pus laisser
No'm puesc de vos preiar?
Morrai aman?
Non, per mon grat, enquar,
Tro vostre cors prezan
Abras baizan:
Ai, franca res,
Precx e merces
Mi deu valer e'ls bes
Qu'ieu aus de vos en mas chansos retraire.*

*En Engolmes
Agra trames
Mon chantar, mas no 'y es
La francha pros comtesse de bon aire.*

Si j'ai l'audace de vous aimer, ô vous que j'aime et chéris, que je crains et courtise, vous ne devez pas me montrer, à cause de cela, un visage plus courroucé, car je vous aime tant qu'il n'y a nulle chose au monde qui, si je pensais qu'elle vous plût, ne me fût agréable et facile à faire.

Je ne dois rien faire, sinon louer de toute mon ardeur votre mérite; puissè-je, jusqu'à ce que je vous demande davantage, avoir de vous, si cela vous paraît raisonnable, un beau semblant, dans l'espoir que j'obtiendrai davantage; car vous m'avez si bien conquis qu'aucune autre ne me peut enlever l'angoisse du cœur.

Et, si cela vous plaît, vous pouvez bien, sans dommage pour vous, me donner un baiser. Je n'ose vous prier de m'accorder davantage, jusqu'à ce que l'heure vienne. Mais parlons-en du moins en attendant, dame belle et courtoise! ce que je vous ai demandé me sera-t-il donné ou (seulement) promis? Dites-moi à ce sujet tout ce que vous jugerez à propos.

Pourrai-je me fier, à ce sujet, aux regards amoureux qui me viennent de vos yeux riants et clairs? Et s'ils le font pour me tromper, c'est de leur part grand péché, car, aussi vrai que le roi d'Aragon est le terme (la source) de tous biens, j'aime mieux que le plus fidèle des amants.

Que ferai-je, puisque je ne puis m'empêcher de vous prier?

Mourrai-je en aimant? Non, pas encore, (du moins) de bon gré, pas avant que je n'aie tenu dans mes bras et baisé votre noble personne. Ah! noble dame, prière et merci doivent bien m'être de quelques secours, ainsi que les louanges que j'ose faire de vous dans mes chansons.

En Angoumois, j'aurais envoyé ma chanson, mais elle n'y est point, la noble et vaillante comtesse d'illustre lignage.

Gaubert Amiels

Amiels était originaire de Gascogne et, d'après les chroniqueurs, de famille très modeste, mais bon soldat et habile à trouver.

Il nous confie qu'il n'adresse jamais de vœux à une personne d'un rang supérieur au sien.

— Je ne suis point de ces troubadours célèbres, dit-il à une dame, qui font entendre leur chant au loin; si les miens retentissent au delà des lieux où réside la cause qui les inspire, j'arrêterai moi-même leur vol. Je dois donc aimer un beau petit oiseau que je tiens sur ma main, bien plus que deux ou trois grues volant dans les cieus que je ne prends point. Je n'invite pas une dame à m'accorder son amour, si cette liaison ne peut lui convenir. Je n'imiterai pas l'insensé chevrier qui demande à la reine de l'aimer.

*Las ricas cimas no caloing
Lais las als domnadors cortes...*

Je ne recherche point les hautes cimes, je les laisse aux galants d'un rang élevé.

Chez ce poète apparaît manifestement un sentiment nouveau dans la littérature romane: le désir de demeurer chez soi, de se contenter des horizons familiers. Désir qui va naître chez tous les poètes, succédant au besoin de courir le monde qui avait animé les troubadours primitifs.

Ceci marque un changement dans les mœurs. Changement qui s'explique d'ailleurs, non seulement par la lassitude qui a suivi les Croisades, mais aussi et surtout par la tourmente de Muret, supprimant avec les Cours, les protecteurs des poètes.

Amiels a dû mourir vers 1280.

Guillaume Figuières

Fils d'un tailleur de Toulouse, Guillaume Figuières naquit vers la fin du douzième siècle. Il exerça d'abord la profession paternelle, mais ses mauvais penchants le firent descendre au rang des poètes de tavernes et des ribauds.

C'est un de ces génies inventifs et indépendants, poètes par la puissance de leur naturel, qui, dominés par leurs penchants, bravent l'opinion dans leurs compositions comme dans leur conduite morale, et à qui l'on pardonne d'autant moins de honteuses habitudes qu'on se sent plus disposé à reconnaître leur talent.

Figuières écrivit des poésies d'amour dont une pastourelle, mais c'est surtout dans la satire que s'affirme son talent.

Quand, en 1211, Raimond VII, fut obligé de chasser Folquet, évêque de Toulouse, il écrivit son premier sirvente contre le faux clergé, sirvente qui est d'une extrême audace.

*No me laisserai per paor
C'un sirventes non labor,
En servizi dels fals clergats;
E quant sera laborats,
Connaisseran li plusor
L'engan e la felonia
Que mov de falsa clerzia,
Che lai on an mais de poder
Fan plus de mal e plus de desplazer.*

Je ne m'interdirai point, par défaut de courage, de forger des sirventes comme une arme contre le faux clergé, et quand il sera fabriqué, le monde connaîtra la fourberie et la félonie qu'engendrent ces faux prêtres qui, là où ils ont le plus de pouvoir, causent le plus de mal, et le plus de douleur.

Mais une telle attitude le mit dans l'obligation de s'expatrier. Il quitta Toulouse à l'arrivée des Croisés et se retira en Lombardie (1215).

Dès son arrivée en Lombardie il se déclare pour les Gibelins et, en 1220, Milan, ville Guelfe, ayant refusé d'ouvrir ses portes à Frédéric II, il écrit un sirvente contre la ville républicaine. Ce fait prouve combien l'usage du Provençal était répandu en Italie. C'est pendant son séjour dans ce pays, et protégé par les Gibelins, que le troubadour toulousain écrivit ses satires les plus audacieuses contre Rome et la corruption des mœurs, les ambitions du clergé, etc. C'était l'époque de la plus grande puissance des Papes.

En 1230, Frédéric II, étant sous le coup d'une excommunication, Figuières écrit un sirvente en son honneur. Trait de courage assez rare, attendu que ce prince était regardé comme traître et sacrilège dans toute l'Europe. Cette même année, il chante le retour du comte de Toulouse dans ses Etats.

Ses écrits sont empreints d'une grande tranquillité, en même temps il traduisait les sentiments pacifiques des peuples exténués par tant de luttes.

Nous possédons onze pièces de ce poète.

Giraud Riquier

Giraud Riquier naquit à Narbonne, vers 1230, d'une très modeste famille. Le vicomte de Narbonne lui accorda sa protection. Le jeune poète essaya sans succès de vivre à la Cour du roi de France où il fut peu goûté. Cette Cour était peu préoccupée de poésie et accordait peu d'attention aux poètes. Il revint auprès d'Alphonse X, roi de Castille. On croit qu'il accompagna le roi d'Aragon en Terre Sainte.

Riquier était le contemporain d'Aimeri de Péquilha, de Folquet de Lunel, de Bertran Carbonel, de Marseille et des troubadours italiens Lanfranc et Sordel. Il convient de noter qu'il vécut peu après la guerre des Albigeois, qui avait exterminé toute la noblesse méridionale; il a donc assisté à la décadence de la poésie provençale et fut, en réalité, le dernier troubadour.

Nous ne connaissons que fort peu de détails sur la vie de Riquier, mais les œuvres que nous possédons de lui sont considérables.

La première de ses pièces est datée de 1254 et la dernière de 1294.

Giraud Riquier se plaint, dans une de ses chansons, de la décadence de l'amour qu'il considère comme l'inspiratrice du monde. Il blâme l'impatience des faux amants qui n'ont en vue que la jouissance. Il conseille aux amants de faire leurs efforts pour *valoir* s'ils désirent goûter les vrais plaisirs d'amour. Le nom de sa Dame est *Bel-Déport*, elle lui fait composer de bons vers et lui mérite l'estime des honnêtes gens.

L'amour est, d'après lui, l'unique moyen d'acquérir la gloire. Mais il ne conçoit que l'amour respectueux de toutes les convenances.

L'amour doit, d'après lui, plaire également à Dieu et au monde; *fruit, fleur et graine de vrai mérite et sans lequel nul homme ne peut valoir*.

Cependant ces magnanimes pensées ne l'ont pas mis à l'abri des désillusions et il se plaint de la douleur que donne les fausses espérances. Après cinq ans de solitude sentimentale, il redevient amoureux et s'en réjouit!

Il a écrit *quatre pastourelles* pour convaincre *Bel-Deport*, que malgré son penchant au plaisir, il n'avait besoin que de penser à elle pour vaincre l'occasion.

Ses pièces sont d'une émouvante simplicité:

— Bergère ne craignez rien; je ne suis pas homme à user de violence. En ce cas, je suis votre amie, puisque vous avez la sagesse de vous arrêter. J'allais commettre une grande faute: mais pour me retenir, j'ai pensé à mon *Bel-Déport*. Seigneur, je vous sais gré de votre retenue et je vous aime davantage. Que dites-vous, Bergère? Que je vous aime.

La conversation se poursuit avec une touchante naïveté et forme ainsi trois pastourelles. Quelques années plus tard, il revient et la jeune fille ne le reconnaît pas. La bergère parle amitié, le poète parle d'amour et ils ne se comprennent plus! Le poème avait duré vingt ans.

Ses aubades, ses sérénades et pastourelles traitent identiquement du même sujet: l'amour.

Après avoir remercié Dieu de l'avoir gardé fidèle à *Bel-Déport*, inspiratrice de sa perfection morale, le poète nous confie en ces termes sa noble conception de l'amour:

— Et comme ma Dame au gentil corps honoré, ornée de toutes les qualités, ne fut ni reprise ni blâmée, pas même d'une mauvaise pensée, je l'aime plus parfaitement et avec crainte, car il me semble que si elle ne m'avait pas refusé son amour, elle et moi nous aurions déchu. Aussi ai-je grandi en sagesse, au point que les vils espoirs me déplaisent.

Et il ajoute: — Donc amour est doctrine de valeur; il n'est pas d'homme si méprisable que l'amour ne transforme en homme d'honneur pourvu qu'il aime.

Ce pieux serviteur de l'amour, ce délicat chevalier, n'est pas resté étranger aux événements politiques — qu'il examine dans quelques pièces — en même temps qu'il critique les mœurs du siècle et les gouvernements des princes et des prêtres. Dans quelques poèmes de piété, il implore la miséricorde de Dieu, la protection de la Vierge et conseille le détachement des biens de ce monde. Ceci d'ailleurs ne l'empêchant pas de bien gérer ses affaires. Il n'hésitait pas à dire à chacun sa vérité; ce qui lui valut certaines déceptions.

La supplication au roi de Castille au nom des jongleurs est certainement son ouvrage le plus instructif. Il y dépeint avec exactitude les mœurs de son temps. Nous le voyons exprimer le regret de l'avilissement dans lequel est tombé le noble métier de jongleur, grâce à la trop grande facilité accordée à des poètes sans talent et sans conscience, pour les accepter dans les Cours. Il demande même que les troubadours changent de nom pour n'être pas confondus avec eux. Les vrais troubadours devant toujours être au tout premier rang.

Cette question paraît l'avoir longtemps préoccupé puisque, dans un discours daté de 1278, il prend la défense des troubadours contre les gens d'église qui se plaignent de leurs attaques et de leurs poésies galantes.

La définition de la société bourgeoise de son temps, ne manque pas d'exactitude. Il a même compris le rôle de la dernière des ces classes et lui a rendu justice << ce sont les paysans, dit-il, qui bien qu'ils soient au dernier rang de la société rendent plus de service en labourant la terre; car elle ne produirait rien si elle n'était labourée, et les hommes ne pourraient même pas manger >>. Riquier est le seul, dans la littérature provençale, à avoir fait une telle remarque.

La poésie de Riquier porte une trace profonde des changements qui s'étaient opérés dans les idées. Depuis la guerre des Albigeois, les idées religieuses avaient transformé les mœurs; aussi les poètes prennent-ils pour thème de leurs œuvres les mystères ou les événements de la vie religieuse.

L'amour est déjà classé en amour céleste et amour naturel (amour des parents) et amour charnel; celui-ci étant appelé le *tiers inférieur*, et le moraliste place au-dessus de tous: *l'amour divin*. Vers la fin de sa vie, Riquier, qui avait chanté son amour pour *Bel-Déport*, ne voit plus dans son amour que le péché.

Ainsi, en face de la décadence de la poésie profane se développe le goût de la poésie religieuse et le culte de la Vierge alimente la source de toute l'inspiration poétique. Riquier, dès sa maturité, écrit des poèmes mystiques en l'honneur de la Vierge où se retrouve la même phraséologie que dans les chansons profanes.

Les épîtres de Riquier se rattachent autant à la poésie didactique qu'à la poésie morale. S'il ne montre pas plus d'originalité dans la satire sociale c'est que cela n'était plus facile après Pierre Cardenal et dans une littérature où les sirventes moraux tiennent une si large place; mais qu'il donne des conseils, qu'il trace une ligne de conduite à un grand seigneur ou à un de ses amis, il sait éviter la monotonie, compagne ordinaire de ces sortes de poésies.

Riquier est plus moraliste que théologien. Comme la plupart des moralistes, il a une tendance au pessimisme...

Seulement ce pessimisme ne se traduit pas chez lui par des éclats de colère, par ces satires violentes qui donnent tant de valeur à l'œuvre de Pierre Cardenal et qui dénoncent chez ce troubadour une rare hauteur morale. Riquier ne s'indigne pas avec la même vigueur. Même à la fin de sa vie agitée, quand il se détache de plus en plus d'une société qui l'a laissé vieillir sans honorer son talent comme il le méritait, on sent dans ses poésies plus de résignation que de colère.

Après la mort du roi de Castille, Riquier vécut à la Cour de comte de Rodez. Ce seigneur eut l'idée de distribuer à quatre poètes le texte d'une chanson de Guiraud de Calanson. C'est peut-être le premier concours littéraire. Riquier obtint le prix et reçut un diplôme muni du sceau du comte de Rodez.

Riquier comprenait parfaitement combien était grande la décadence de la civilisation occitane et dans une douloureuse chanson, après avoir dit combien son chant est inutile, il termine par ces amères paroles mais je suis venu *troptard*

Et, remarque J. Anglade, le dernier troubadour eut, comme ses prédécesseurs, l'orgueil de son art... C'est cet orgueil du poète qui fait l'intérêt de sa vie. Ce dernier représentant de la poésie provençale se fait remarquer en pleine décadence par un souci très vif de son art: par ce côté de son talent il est bien de la race des grands troubadours.

Bien d'autres troubadours méritent une étude particulière mais il a fallu se borner à ces quelques notes, pour respecter le plan qui a présidé à la naissance de cet ouvrage. Nous avons donc groupé, outre les premiers de ces poètes, ceux qui, soit par leur personnalité, soit par leur genre de vie, contribuent le mieux à mettre en relief les aspects souvent opposés, toujours pittoresques de la brillante société méridionale du Moyen Age.

Un livre complet sur les troubadours risquerait, d'ailleurs, de ne pas remplir le rôle que nous espérons voir remplir par celui-ci. Aussi, pensons-nous que cet exposé aura atteint son but, s'il réussit, même dans une faible mesure, à faire entrevoir combien fut belle et personnelle cette première floraison de la poésie romane.

Puisse-t-il n'être pas tout à fait inutile à la cause trop longtemps méconnue, et encore fort peu connue, de ces poètes hardis et fiers, beaux serviteurs de notre langue et dont le rôle fut prépondérant dans toute l'Europe civilisée.

Puisse-t-il rejoindre les efforts de ceux qui, chaque jour plus nombreux, reviennent, après tant de siècles d'abandon coupable, vers ces princes de la pensée romane, leur apporter le tribut d'une légitime admiration et l'hommage d'une âme enfin reliée à la leur.

Pour affermir notre fidélité, redisons, l'amertume au cœur, comment s'écroula cette belle souveraineté de la Poésie et des poètes de l'amour.

Il ne sera pas vain de rappeler que ce fut la sombre tragédie de la guerre des Albigeois, croisade politique plus que religieuse, qui frappa de mort les lettres méridionales et fit disparaître la plupart des troubadours.

Les survivants, en effet, ne chantèrent plus leur Dame, mais luttèrent et déclamèrent des sirventes contre Simon de Montfort, ou pleurèrent sur les deuils et l'asservissement de la patrie.

C'est ainsi que, tandis que Bernard de la Barthe, archevêque d'Auch, prêche courageusement en faveur de la paix, Bernard Sicard, de Marvejols, écrit à propos de la désolation qui endeuilla nos provinces:

— Je vois le siècle bouleversé, la loi corrompue, les plus saintes promesses foulées aux pieds. C'est par l'iniquité que chacun veut vaincre son rival. On tue, on massacre, on se fait tuer sans raison et sans droit.

A toute heure je me soulève et l'indignation me transporte; je soupire la nuit, en veillant, en dormant; de quelque côté que je me tourne, j'entends la courtoise gent crier bassement aux Français: Sire! Oui, ils ont de la pitié, les Français tant qu'ils voient du pillage à faire; car ont-ils quelque autre droit? O Toulouse, ô Provence, ô Terre d'Argence! Béziers! Carcassonne! dans quel état je vous ai vues, dans quel état je vous vois!

Villemin, ne pouvant s'empêcher de parler de l'immense cataclysme qui a dévasté nos provinces et fait crouler une civilisation, dit, dans une de ses conférences, que la guerre des Albigeois devint comme le prétexte d'une guerre d'ambition, et ne peut faire méconnaître la cause de ces événements où s'accomplissait l'action du Nord sur le Midi, de la France centrale de Hugues Capet sur la petite souveraineté de Toulouse. La devise fut la religion et la vengeance du sang d'un prélat; l'instrument fut la colère d'Innocent III et le bras de Simon de Montfort; la cause véritable fut ce besoin, pour la France, de s'agrandir et d'enfermer dans son sein ces petites principautés du Midi, plus *civilisées*, plus *riches* et plus *faibles* qu'elle.

— On trouve chez les troubadours, dit-il, des traces d'une vie plus heureuse, puis, tout à coup, ces poètes sont retombés de leurs tournois et de leurs Cours galantes aux bûchers et aux échafauds; ils essaient vainement de sourire encore et de se souvenir de leur première joie.

Hélas! dès la fin de la guerre des Albigeois et la mort de Simon de Montfort, la vraie littérature est devenue impossible et la poésie a perdu sa naïve, gracieuse et joyeuse légèreté. Un voile de deuil plane sur le Midi. Peu à peu le silence se fait. Les pays qui, comme l'Aquitaine, grâce à la souveraineté anglaise, furent épargnés, voient descendre sur eux la même tristesse. Les chants de deuils ont succédé aux chants d'amour et la poésie romane s'éteint.

En 1323, sept poètes toulousains fondent l'Académie des Jeux floraux, qui va tenir le flambeau, mais les poètes occitans sont rares et la nuit semble devoir être longue.

Cependant les cigales ne cessèrent jamais de chanter, avec plus ou moins de hardiesse, mais toujours avec autant de chaleur et avec une âme toujours rayonnante des profondeurs lumineuses du ciel latin.

Cependant il faut arriver au XVI^e siècle pour trouver des poètes dignes de retenir notre attention. Après Pey de Garros, viennent Salluste du Bartas, Pierre Goudelin, François Cortète, Nicolas Saboly, de Prades, Victor Gély, Bellaud de la Bellaudière, Fabre d'Olivet, Cyprien Despourrins, l'abbé Favre, Xavier Navarrot et enfin, tout près de nous et le plus grand, Jacques Jasmin que Mistral se plut à saluer comme son précurseur.

Mais cette littérature est encore imparfaite et ne peut que faire prévoir le renouveau. Il est vrai que les obstacles à surmonter étaient considérables.

Rigoureusement maintenue, non seulement loin de la vie officielle, mais loin de l'école, trahie par la lâcheté des uns et l'ambition des autres, pourchassée sournoisement dans l'âme même des enfants, comment la langue romane, souveraine exilée, pourrait-elle ne pas s'éteindre et disparaître à tout jamais?

Et pourtant, elle n'est pas morte. Appuyée sur les forces mystérieuses d'une race magnifique, elle vit et refleurit même pour une nouvelle moisson. Elle a trouvé quelques poètes fidèles pour enseigner l'harmonie de son rythme aux terriens obstinés. Elle a trouvé Mistral et le Félibrige dont l'œuvre, chaque jour plus grande, s'impose à l'attention de ceux-là même qui la considéraient comme frivole et vaine.

Aujourd'hui, l'histoire étincelante du mouvement félibréen est là pour attester que la nuit sera bientôt finie. Les mauvais jours ne sont plus. La renaissance de la langue d'oc est une certitude. Le saint signal est fait et nous pouvons affirmer que nous sommes sur le seuil d'un nouveau Moyen Age.

Il est permis d'espérer que demain, la langue des troubadours, restaurée dans ses droits, brillera souverainement, au premier rang de notre littérature nationale.

Mais pour saluer cette radieuse réalité, il faut poursuivre inlassablement notre tâche. Tâche ingrate qui, cependant, trouve, chaque jour, des ouvriers plus nombreux et des cœurs généreux pour maintenir le patrimoine de la race.

Ne soyons donc pas indifférents à leurs efforts, ayons le désir de mieux connaître nos premiers poètes romans, princes de la Poésie, serviteurs de la Femme et de l'Amour, chevaliers de la Beauté.

Puissions-nous un jour, ayant repris contact avec la puissance de leur verbe, voir refleurir sur notre terre les mâles énergies d'un peuple trop résigné, aujourd'hui, à sa défaite. Puissions-nous retrouver en nous l'orgueil victorieux de notre passé et sentir germer en notre cœur la légitime fierté de ceux qui nous ont légué un si magnifique héritage. Héritage que nous saurons alors proclamer et imposer au respect d'une autorité qui affecte de le méconnaître.

Ceci sera la meilleure façon de rendre effective notre fidélité à la terre natale que les troubadours ont aimée et chantée, et dans laquelle, si Dieu le veut, nous aurons la consolation de reposer un jour.

Octobre 1924-Octobre 1925.

Tèste integrau

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:
3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc -2000**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo
e de la maqueto pèr Tricìo Dupuy,
en sa qualita de Direitriço
dóu Counsèu d'Amenistracioun
dóu CIEL d'Oc.

